

Goethe

Joël Schmidt

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Goethe

par Joël Schmidt

INÉDIT



Goethe

par

Joël Schmidt

Gallimard

Historien, romancier et critique littéraire, Joël Schmidt a publié une cinquantaine d'ouvrages dont de nombreux consacrés au monde antique, entre autres : *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (Larousse, dernière édition, 2005), traduit en une dizaine de langues, *Vie et mort des esclaves dans la Rome antique* (Albin Michel, ouvrage couronné par l'Académie française, dernière édition en 2003), *Lutèce, Paris des origines à Clovis* (prix Cazes - Brasserie Lipp, ouvrage couronné par l'Académie française, Perrin, 1987 ; coll. Tempus, 2009), *Spartacus et la révolte des gladiateurs* (Mercure de France, 1988), *Sainte-Geneviève et la fin de la Gaule romaine* (Perrin, 1989), *Le Royaume wisigoth de Toulouse* (Perrin, 1993 ; coll. Tempus, 2008), *Les Gaulois contre les Romains, la guerre de mille ans* (Perrin, 2004 ; coll. Tempus, 2010). Dans la collection Folio Biographies, il est l'auteur de *Jules César* (2005), *Cléopâtre* (2008), *Alexandre le Grand* (2009) et *Robespierre* (2011). Joël Schmidt est membre du comité de lecture d'une importante maison d'édition parisienne et d'une douzaine de jurys de prix littéraires. Il a reçu en 2004 la médaille de vermeil de l'Académie française et, en 2010, le Grand Prix de littérature de la Société des Gens de Lettres pour l'ensemble de son œuvre.

NAISSANCE DE GOETHE À FRANCFORT-SUR-LE-MAIN. SA FAMILLE

Johann Wolfgang von Goethe est né à Francfort-sur-le-Main le 28 août 1749 à midi. Le futur poète, écrivain et dramaturge, qui devait donner toute sa vie des témoignages de ses intérêts culturels et intellectuels si divers, interrogera les astres au sujet de sa naissance et constatera avec satisfaction que, alors qu'il poussait son premier cri, ils lui avaient été favorables. Or ce cri faillit bien être le dernier. Sa mère, Catharina Elisabeth, née Textor, révélera plus tard à l'écrivain Bettina von Arnim, qui recueillera son témoignage, qu'elle avait eu un accouchement difficile, et qu'elle avait même eu de sérieuses inquiétudes quant à la survie de son fils. C'est grâce à cette même Bettina von Arnim, qui entretiendra une correspondance exaltée et amoureuse avec Goethe, que nous connaissons un certain nombre d'anecdotes sur la famille de l'écrivain ; anecdotes toutes passionnantes parce que vivantes et truffées de scènes et d'aperçus inédits, parfois cocasses :

Tu me comprendras si je te raconte que le lit où ta mère te mit au monde avait des rideaux bleus à carreaux. Elle avait alors dix-huit ans et il y avait un an qu'elle était mariée [...].

Tu hésitas trois jours avant de venir au monde et tu fis passer à ta mère de pénibles heures. Irrité de quitter le lieu où tu avais été conçu, et par la maladresse de la sage-femme, tu vins tout noir et sans donner signe de vie. On te mit dans un baquet et on te bassina le creux de l'estomac avec du vin, désespérant de tes jours. Ta grand-mère était derrière le lit. À peine eus-tu ouvert les yeux qu'elle s'écria : « Conseillère, il vit ! » « Alors mon cœur maternel s'éveilla et depuis ce moment-là il a vécu dans un enthousiasme continu jusqu'à l'heure actuelle », me disait ta mère dans sa soixante-quatrième année... Elle te donna le sein, mais il n'y eut pas moyen de te faire téter. Alors on te donna une nourrice ; « il la teta de bon appétit et avec plaisir ; et comme il se trouvait, racontait-elle, que je n'avais pas de lait, nous remarquâmes bientôt qu'il avait été plus sage que nous tous, puisqu'il n'avait pas voulu me téter 1 * ».

Ce titre de « conseillère » que reçoit, sur son lit de douleur, la mère de Goethe n'est pas usurpé. En effet, Catharina Elisabeth Textor est mariée depuis un an à Johann Caspar Goethe, né le 31 juillet 1710, et qui a été conseiller impérial à Francfort. Elle est l'aînée de cinq enfants et son père, Johann Wolfgang Textor, occupe dans cette ville la charge éminente de premier bourgmestre, c'est-à-dire de maire. On voit donc que les origines immédiates de Goethe, du côté de sa mère, ne sont point communes.

En revanche du côté de son père, il n'en est pas de même. Au XVIII^e siècle, on signale un parent lointain, Johann Christian Goethe,

qui vit en Thuringe et exerce la profession de maréchal-ferrant. Son fils Friedrich Georg devient tailleur et s'établit à Francfort où il épouse la fille d'un maître tailleur, Anna Elisabeth Lutz. Son mariage est un deuil perpétuel puisqu'il perd tous ses enfants et sa femme. Il se remarie alors avec une veuve, Cornelia Schellhorn, propriétaire d'un hôtel, et devient lui-même maître d'hôtel. Cette union est suivie de la naissance de deux fils. L'aîné, Johann Michael, meurt en 1733, mais le cadet, Johann Caspar, survit et sera, comme on vient de le voir, le père de Goethe. Juriste reconnu, il ouvrira un cabinet d'histoire naturelle, manifestant ainsi un intérêt correspondant parfaitement à celui du siècle des Lumières, l'*Aufklärung* en allemand, et collectionnera des tableaux. Il est riche des subsides de son titre de conseiller impérial et n'exercera jamais de profession bien définie.

Le grand-père maternel de Goethe, Johann Wolfgang Textor, qui a failli perdre son petit-fils, profite alors de sa situation de maire de Francfort pour réorganiser l'enseignement des sages-femmes et pour instituer une nouvelle fonction, celle d'accoucheur de la ville. Le jour de la naissance de Goethe, il plante un poirier qui, soixante ans plus tard, existait toujours et dont les fruits faisaient le régal de Bettina.

La toute petite enfance de Goethe, à ce que raconte Bettina, n'est pas heureuse. Le futur poète est en proie comme tout bébé à des cauchemars, pousse des cris si violents qu'il manque de s'étouffer. Ses parents achètent un grelot et l'agitent au-dessus de son berceau lorsqu'il commence à faire de mauvais rêves, après l'avoir secoué pour le réveiller.

ENFANCE DE GOETHE

La mère de Goethe met au monde d'autres enfants, Hermann Jacob, Catharina Elisabeth, Johanna Maria, Georg Adolph, qui meurent tous. Seule survit Cornelia, née le 7 décembre 1750, le premier grand amour de Goethe, qui devait mourir en couches à l'âge de vingt-sept ans. Goethe, son aîné d'un an, la prend sous sa protection. Il met du pain dans sa poche et le lui enfourne dans la bouche pour tenter d'apaiser ses colères ! Mais chaque fois que l'on retire le morceau à Cornelia, elle redouble de fureur. Goethe la surpasse sur ce plan-là et pique de véritables crises de violence : en l'absence de ses parents, qui assistent un dimanche au culte de l'église luthérienne, il s'empare d'un plat qu'il a trouvé dans la cuisine et le jette par la fenêtre. Cela fait rire les voisins, si bien que Goethe, encouragé, envoie tout ce qu'il peut trouver du haut de la fenêtre dans la rue. La mère indulgente, à son retour, choisit d'en rire.

La beauté de Goethe, encore garçonnet, est déjà remarquée, au point que sa nourrice ne veut pas le sortir dans des rues passantes,

tant les réflexions des piétons sont élogieuses et gênent sa promenade. L'enfant est captivé par le boulier de son père et, alors qu'il n'a que sept ans, compte pendant des heures des demi-florins de Bohême. La mort de son frère Jacob ne semble pas l'affecter, sinon que, le temps ayant passé, il se rend dans la chambre de ce dernier et tire de dessous le lit des papiers couverts d'historiettes qu'il avait l'intention de lire et de faire apprendre à son petit frère.

Bettina explique aussi dans une de ses lettres, et elle le tient de la mère de Goethe, que le grand-père maternel avait un don pour interpréter les rêves, et pour prédire des catastrophes qui en général se produisaient. La grand-mère de son côté entendait parfois des bruits suspects la nuit dans la maison, et elle avait eu le pressentiment de la mort de son mari. La mère de Goethe, dès lors, prend au sérieux ces avertissements du ciel ou de l'enfer. Ce que raconte Bettina a sans doute eu de l'influence sur Goethe et sa propension à rêver, à s'inquiéter, à interroger les astres, comme il le fit souvent dans son existence, et à s'intéresser aux sciences occultes.

LA DEMEURE DU JEUNE GOETHE

Goethe vit à Francfort dans une vieille maison, située dans la rue de la Fosse-aux-Cerfs. Une appellation qui intrigue l'enfant, car il n'aperçoit aucun cerf. On lui explique alors que cette maison se trouvait autrefois en dehors de la ville et que la rue était un fossé dans lequel on élevait un grand nombre de cerfs afin qu'ils alimentent le festin donné chaque année au Sénat de Francfort. Un escalier en colimaçon conduit aux chambres, mais le lieu privilégié de l'enfant reste le vestibule, au rez-de-chaussée, qui lui permet de sortir facilement dans la rue et d'observer celle-ci ainsi que les passants.

Sa grand-mère Textor vit dans la même maison et occupe une chambre qui ne donne pas sur la rue mais sur une longue suite de jardins qui s'étendent jusqu'aux remparts de la ville et qui finiront par disparaître, vite remplacés par des constructions. Goethe, son voisin de chambre, semble avoir pour elle une affection toute particulière. Il joue chez elle, même quand elle est malade, et il se souviendra toujours d'une « belle femme maigre, toujours vêtue en blanc et avec propreté 2 ». De plus, elle est avec son petit-fils, selon son expression, particulièrement douce, affable et bienveillante. Elle aime à réunir ses petits-enfants dans sa chambre et, un soir de Noël, elle improvise un théâtre de marionnettes dont Goethe dira qu'il s'en souviendra toute sa vie, tant le spectacle nourrira son imagination. Mais la mort prive assez vite Goethe de sa grand-mère et il en ressent une douleur très vive, car l'enfant, trop sensible, est sujet à des manifestations de nervosité qui le conduisent parfois jusqu'à de violentes fièvres

assorties de crises de frissons.

L'enfant Goethe, toujours selon sa mère, n'aime pas jouer avec des petits camarades si ceux-ci ne sont pas à ses yeux très beaux. À trois ans, il pique une colère parce qu'on lui a donné comme compagnon de jeux un petit garçon à la peau foncée et il demande qu'on le chasse !

Certes, la demeure est grande, avec des recoins obscurs qui avivent les peurs de Goethe. Mais l'éducation stricte qu'on lui impose l'oblige à dormir avec sa sœur ou le plus souvent seul dans sa chambre. Il lui arrive de sortir de celle-ci et de chercher le secours des domestiques pour apaiser ses frayeurs. Mais son père surgit pour lui donner l'ordre de rentrer dans son lit. Sa mère, plus pédagogue, décide de donner à ses enfants, lorsqu'ils surmontent leurs terreurs nocturnes, des fruits, et notamment des pêches.

Le jeune Goethe, quoique enfant, s'intéresse aux tableaux dont son père fait collection. Une antichambre en est couverte, notamment des gravures proches de celles de Piranèse. Elles représentent des vues de Rome, comme la Piazza del Popolo, le Colisée, la place Saint-Pierre et le château Saint-Ange, et bien d'autres monuments de la Ville éternelle. Son père est moins distant, au fur et à mesure que Goethe grandit, et devient vite intarissable pour lui expliquer ses tableaux. Il lui fait part également de sa prédilection pour l'Italie et sa langue, qu'il manie aisément en racontant par écrit ses voyages et séjours dans les villes. Ce qui aura assurément plus tard une influence capitale dans la vie de Goethe. Il se fait aider par un vieil homme italianisant qui, en plus, adore chanter des airs d'opéras dont les livrets sont en italien, accompagné au clavecin par la mère de Goethe, que son mari s'est efforcé d'éduquer musicalement.

Peu après la mort de sa grand-mère, son père, qui par respect pour elle n'a pas voulu changer immédiatement la disposition des pièces de la demeure, se lance finalement dans de grands travaux, détruit pratiquement toute la maison et en redessine une neuve dont l'agencement semble plus pratique. Goethe voit ainsi disparaître la maison de sa prime enfance et tous les souvenirs qui s'y rattachent non sans une profonde affliction.

Ce complet remaniement de l'habitation n'est pas sans inconvénient : durant les travaux, il pleut dans les chambres supérieures. Les enfants, Goethe et sa sœur, doivent quitter le nid familial où leurs parents leur apprenaient lecture, écriture, botanique, peinture, pour se retrouver provisoirement dans les écoles publiques.

Goethe se plaindra plus tard de ce traitement subi très jeune :

Cette transition offrit des désagréments, car, en abandonnant à une masse grossière de jeunes êtres des enfants isolés jusqu'alors à la maison, tenus proprement, noblement quoique sévèrement, on les expose soudain à tout souffrir de la vulgarité, de la méchanceté et même de la bassesse parce qu'ils manquaient totalement des armes et des moyens pour s'en défendre ³.

LES PROMENADES DU JEUNE GOETHE ET DE SA SŒUR CORNELIA À FRANCFORT

Au moins Goethe tire avantage de cette situation pour enfin, par ses déplacements, connaître une partie de sa ville natale qu'il parcourt avec quelques camarades bien choisis. Il affectionne particulièrement le pont sur le Main, le port sur le fleuve, la vue du coche d'eau, le marché aux vins. Déjà fort cultivé pour son jeune âge, il se rend en pèlerinage sur les lieux où, selon la légende, vécut Charlemagne, le Saalhof, explore les marchés et les quartiers industriels de la ville ou rêve le long de la belle promenade du Römerberg. Il est frappé par le désordre architectural de la ville. Il fait le tour de ses remparts, emprunte les chemins de ronde et les escaliers innombrables pour mieux observer ce qui se passe dans les rues et les jardins en contrebas.

Il a aussi ses entrées, grâce aux fonctions de bourgmestre de son grand-père maternel, à l'hôtel de ville qui lui fait une grande impression, avec sa salle du conseil et ses murs lambrissés. C'est à l'intérieur de ce monument, dans une vaste et haute salle, que sont proclamés les empereurs d'Allemagne. Il écoute quelque guide éclairé lui parler de Charlemagne, de Rodolphe de Habsbourg qui a pratiqué les sciences occultes et la magie. On évoque aussi devant lui le couronnement de l'impératrice Marie-Thérèse, celle qui sera la mère de la reine Marie-Antoinette de France. Il visite la cathédrale et se mêle aux nombreuses foires qui au cours de l'année animent la ville. Francfort est à ses yeux, et il n'a pas tort, une ville aussi cosmopolite qu'universelle, et ce thème qui lui sera cher est certainement né de ses promenades ininterrompues à l'intérieur d'une cité très singulière parce que impériale.

La plupart du temps il est accompagné de Cornelia, sa sœur bien-aimée qui ne le quitte pas. En effet, Goethe est attiré par les yeux de cette fille, dont la laideur est reconnue mais, comme il l'écrit beaucoup plus tard à son ami Zelter dans une lettre du 9 janvier 1824, alors que sa sœur est morte depuis longtemps : « Derrière eux [ses yeux], on pressentait beaucoup, et lorsqu'ils exprimaient une affection, un amour, ils avaient un éclat sans égal [...] Cette expression venait de l'âme, elle était pleine et riche, et semblait ne vouloir que donner, sans avoir besoin de recevoir ⁴. » Zelter, simple ouvrier, sera un des meilleurs amis de Goethe. Devenu plus tard architecte, musicien, compositeur, auteur de nombreux lieder et directeur de l'Académie des chants, il entretiendra avec lui une correspondance fournie.

Cette relation avec sa sœur sera primordiale. Elle explique aussi les échecs répétés des tentatives amoureuses de Goethe. Ce dernier en a conscience : « Elle [Cornelia] n'avait qu'un an de moins que moi ;

toute ma vie consciente elle l'avait vécue avec moi, et par là elle s'était liée à moi d'une intimité complète 5. » Il parle ensuite du climat parfois tendu de la famille, entre un père assez sévère et une mère plus laxiste qui tente comme elle peut de consolider leurs liens : « Dans ces conditions, il était naturel que le frère et la sœur se serrassent étroitement l'un contre l'autre et se joignissent à leur mère pour attraper, du moins un à un, les plaisirs qui leur étaient refusés en gros 6. »

Il est vrai que pour les deux enfants Francfort, ville impériale, est une cité magique. Elle est à l'origine de nombreuses fêtes, comme des défilés de la cavalerie bourgeoise qui encadrent souvent les hussards des escortes d'autres États de l'Empire. Des cérémonies traditionnelles sont organisées à l'Hôtel de Ville et Goethe, souvent accompagné par des bonnes et des domestiques chargés de le surveiller, éprouve quelque fierté à voir son grand-père, bourgmestre de la ville, les présider. Sur le pacage commun de la ville, à la Pentecôte, des troupeaux de moutons viennent paître devant les mines réjouies des enfants pauvres qui sortent alors de leurs taudis pour venir respirer le bon air.

Goethe voit, non sans plaisir, sa maison enfin reconstruite. Devenu plus grand, il peut se rendre désormais dans la bibliothèque de son père où se trouvent des livres rares, comme des éditions hollandaises des auteurs latins en in-quarto et des ouvrages consacrés aux antiquités romaines. Son père a inclus dans cette bibliothèque nombre d'auteurs italiens dont il est un admirateur, comme le Tasse, ainsi que des dictionnaires, des lexiques et, tout naturellement, des ouvrages de droit.

Goethe aime sa nouvelle chambre qui surplombe la ville. Dans un poème tardif en cinq strophes, il rappelle qu'il aime, par la fenêtre ouverte, contempler les étoiles, comme il le fera toute sa vie :

De même qu'au jour de ta naissance / Le Soleil recevait l'hommage des planètes, / Cette constellation, qui détermina ta route dans le monde, / Lança et accompagna ton évolution. / Tu es ce que tu dois être, / Tu ne peux échapper à toi-même. / Ainsi parlaient autrefois les prophètes et les sibylles. / Et le temps ni aucune intervention ne pourraient modifier / Le type originel dans sa constante évolution 7.

On a vu Goethe s'intéresser à la disposition des astres le jour de sa naissance, on le voit regarder les cieux où s'inscrit le destin des hommes auquel nul ne peut échapper. Soixante ans plus tard, il n'a pas changé d'avis. Les planètes prendront une grande importance dans sa vie et feront l'objet d'interprétations de plus en plus ésotériques de sa part. Le mystérieux ne cessera de l'attirer de son enfance à sa mort.

Goethe n'a que six ans lorsque la nouvelle d'une terrible catastrophe se répand dans le monde, agitant l'imagination déjà vive du jeune

garçon : le tremblement de terre qui détruit et incendie Lisbonne le 1^{er} novembre 1755, occasionnant de nombreux morts. L'enfant Goethe imagine les scènes d'horreur dont il entend parler autour de lui, il les grossit sans doute, ressent la fragilité du monde et surtout commence à se poser des questions métaphysiques sur la prétendue bonté de Dieu qui a autorisé un tel désastre. Question que se poseront les adultes et qui sera à l'origine de la dispute entre Rousseau et Voltaire sur l'existence ou non de la Providence divine. Ainsi Dieu n'est-il pas forcément bon et sage mais capable des plus violentes colères.

Pendant sept ans, Goethe vit heureux et choyé : son père, bien que strict et sévère, est très attaché à ses deux enfants. Goethe aime les voyages et, sur les murs de sa chambre, a apposé de nombreuses cartes sur lesquelles il promène ses doigts. Il connaît des foules d'anecdotes sur les explorateurs et les aventures qui peuvent arriver aux voyageurs, ce qui semble beaucoup distraire sa mère.

LA GUERRE DE SEPT ANS. L'OCCUPATION FRANÇAISE

En août 1756 éclate la guerre de Sept Ans. Frédéric II envahit la Saxe et la famille de Goethe se divise en deux camps irréductibles. Le père de Goethe est du parti de Frédéric II et Goethe le suit aveuglément dans cette opinion. Son grand-père en revanche ne jure que par l'Autriche. Une petite guerre civile s'installe ainsi dans sa famille, et Goethe ne supporte pas d'entendre des parents dire du mal de son héros, Frédéric II de Prusse. Quelques années plus tard les Français occupent Francfort. Goethe est consigné chez lui par ses parents qui craignent de lui quelques fougades antifrançaises. Aussi lui fait-on cadeau d'un théâtre de marionnettes avec lequel il donne des spectacles à ses amis et voisins. Ce théâtre devient vite pour Goethe un prétexte lui permettant de diffuser ses idées politiques ou culturelles auprès des jeunes spectateurs au risque de susciter bien des conflits au sein de la petite communauté.

Confié à nouveau à des maîtres dans des écoles publiques, Goethe apprend le stoïcisme, c'est-à-dire à supporter les nombreux châtiments corporels, sans broncher ni se révolter, ce qui est assez stupéfiant chez un enfant de dix ans. Cela ne l'empêche pas d'attaquer avec férocité des élèves sadiques qui le jalourent. À la suite d'une altercation avec ceux-ci, Goethe est congédié de l'école. Il retrouve alors ses précepteurs, sa chère condisciple et sœur, Cornelia, et la bibliothèque paternelle, enrichie de nouveaux livres.

Si les fêtes du jour de l'an constituent pour Goethe un moment de joie qu'il attend toujours avec impatience, celles de l'année 1759, date

de son dixième anniversaire, sont gâchées par l'occupation grandissante de l'armée française qui finit par réquisitionner une partie de la demeure familiale. Son père ne cache pas sa colère, lui, le partisan de Frédéric II, de voir ainsi les ennemis du grand roi de Prusse envahir sa maison et la transformer en caserne. Il ne se sert même pas de la langue française qu'il maîtrise parfaitement pour mettre un peu de liant dans cette occupation inopinée. Il a pourtant la chance de recevoir un des proches du roi Louis XV, François de Théas, comte de Thoranc, ayant le titre de lieutenant du roi, natif de Grasse, un homme de culture et de grande courtoisie, qui ne déplaît pas au reste de la maisonnée, mais qui le laisse de marbre. Le père de Goethe persiste donc à se montrer le plus distant possible de cet occupant, tout prestigieux et policé soit-il.

Averti de l'hostilité de son hôte, le comte de Thoranc redouble d'amabilité, aidé il est vrai par la mère de Goethe qui se met à apprendre le français pour être agréable à ce conquérant bien peu encombrant. Sauf peut-être pour Goethe, qui se voit dépossédé de sa chambre où le Français entrepose de nombreux tableaux, achetés aux peintres de Francfort, dont il est un amateur éclairé. Mais Goethe finit par être fasciné par cet étranger si bien élevé et cultivé, et entretient rapidement avec lui d'excellents rapports, en dépit de la mauvaise humeur inlassable de son père. De plus, Goethe se met à l'étude de la langue française dont il maîtrise déjà quelques rudiments, et le fait d'autant plus facilement qu'il a de solides connaissances en latin et en italien. Le comte de Thoranc lui sert de précepteur épisodique, ce qu'il finit par beaucoup apprécier.

La présence du lieutenant de Louis XV sous son toit permet aussi à Goethe de connaître les plus hauts gradés de l'armée française, comme le prince de Soubise ou le maréchal de Broglie. Cette situation ne peut évidemment durer. On annonce bientôt l'arrivée du duc Ferdinand de Brunswick accompagné de ses troupes avec mission de chasser les Français. Ceux-ci n'ont pas bonne réputation sur le plan militaire, depuis leur défaite à Rossbach en 1757. Autant le père de Goethe est d'humeur plus joyeuse à l'idée que les Français vont enfin quitter sa maison et Francfort, autant sa mère est inquiète des troubles inévitables voire sanglants qui ne manqueront pas de survenir sous l'occupation prussienne.

Le vendredi saint 1759, la bataille, entre Français et Prussiens, commence. Du haut de sa chambre Goethe entend les fracas des combats. Certes, le champ de bataille se trouve en dehors de la ville, mais le bruit de la canonnade et celui des mousquets parviennent jusqu'à lui. Les Français remportent la victoire, font des prisonniers, et de nombreux blessés allemands affluent dans la ville, au grand dam du père de Goethe. En revanche, Goethe et sa mère se réjouissent de la

défaite prussienne et le font savoir au lieutenant de Louis XV qui les en remercie et les comble de sucreries et de présents. Le père, lui, refuse de s'alimenter et, alors qu'il croise le comte, finit par l'insulter. Au cours de la nuit, Théas, comte de Thoranc, décide de faire arrêter l'insolent, mais l'interprète s'interpose et, au cours d'une longue conversation de conciliation, réussit à le faire changer d'avis et pardonner à l'irascible Allemand.

PREMIÈRE TENTATIVE D'ÉCRITURE

Une fois cette affaire, qui aurait pu être dramatique, réglée, la maison de Goethe retrouve son calme et l'enfant peut à nouveau s'adonner à sa passion pour le théâtre. Il se met lui-même à écrire une pièce et la confie à un acteur français qui se fait un malin plaisir à démonter celle-ci jusqu'à la défigurer entièrement, au grand désespoir de Goethe qui croyait déjà, dans sa naïveté d'enfant, qu'on allait la jouer. Il lui arrive aussi fréquemment de se rendre dans la mansarde où le comte de Thoranc a entreposé tous les tableaux qu'il a commandés ou achetés et qui finissent emballés dans des caisses avant d'être expédiés ailleurs. Le père de Goethe, enfin débarrassé de ces encombrants objets et la pièce rendue à son premier occupant, c'est-à-dire à son fils, fait des démarches pour contraindre le comte à quitter sa demeure. Celui-ci, privé de ses tableaux, obtempère, et se sépare de la famille Goethe dans les meilleurs termes, avec son affabilité coutumière, avant de quitter peu après la ville. La joie du père de Goethe est sans pareille, même si en échange de ce départ il est astreint à prendre des locataires au premier étage. Peu lui importe puisque ce ne seront pas des Français. Quelques années plus tard, Goethe apprendra que le comte de Thoranc, nommé gouverneur d'une des colonies françaises des Indes occidentales, y a trouvé la mort.

Le jeune Goethe, pour sa part, regrette le départ du comte et des Français qui mettaient de l'animation dans la ville et excitaient sa curiosité. De nouveaux locataires s'installent. Goethe a tout de même le bonheur de retrouver sa mansarde, vide de tableaux, devenus semblables à des fantômes.

GOÛT DE GOETHE POUR LE DESSIN, LA PEINTURE ET LA MUSIQUE

Goethe se met alors au dessin, avec Cornelia, sous l'enseignement d'un maître qui lui donne des leçons. Dans un premier temps, il se contente d'imiter les grands maîtres, en s'attachant à l'exactitude et à la pureté du trait. Son père pratique aussi cet art pour partager le

plaisir de dessiner avec ses deux enfants.

À la même époque, Goethe apprend, à sa propre demande, le clavecin, ayant vu un de ses camarades jouer de cet instrument — fascinant à ses yeux — sous la direction d'un maître de musique qui devient aussi le sien. La multiplication de toutes ces études en tant de matières ne rebute pas Goethe qui n'aime guère les récréations où il tue le temps en des occupations bizarres qui témoignent simplement de son esprit d'observation. Il effeuille des fleurs, il plume des oiseaux, s'émerveille des propriétés d'un aimant, essaye de construire en vain une machine électrique en bricolant un vieux rouet.

Le père, qui a eu un certain Pfeil comme homme à tout faire, lequel a dirigé ensuite un pensionnat avant de se mettre à l'enseignement du pianoforte, introduit cet instrument dans la maison. Mais autant Goethe préfère le clavecin, et ne joue que très peu du nouvel instrument, autant Cornelia souffre d'être obligée d'apprendre à le manier, tant les touches sont dures.

Jamais en reste quand il s'agit de faire profiter ses enfants d'une découverte, comme le raconte Goethe, Johann Caspar se prend de passion pour l'élevage des vers à soie, en faisant éclore leurs œufs sur des mûriers. Il donne à manger, nuit et jour, aux larves écloses qui ont un appétit insatiable. Il est obligé également d'essuyer les feuilles une à une lorsqu'il a plu. Soit par négligence, soit par inexpérience, il ne séchera jamais assez les feuilles, ce qui entraînera la mort de milliers de larves qui en pourrissant répandent une odeur infecte.

Jamais à court d'idées, Johann Caspar entend restaurer les gravures sur Rome qui sont défraîchies. Goethe et sa sœur sont préposés à ce travail délicat, qui finit par lasser leur patience. Ils sont heureusement aidés par un restaurateur professionnel qui monte chaque feuille sur un papier solide, répare les bords déchirés et réunit l'ensemble en un volume.

GOETHE ET SES NOUVEAUX PRÉCEPTEURS

D'autres précepteurs apprennent à Goethe les prémices de plusieurs langues et lui enseignent aussi la poésie, dont celle de son plus éminent représentant dans l'Allemagne du XVIII^e siècle, Friedrich Gottlieb Klopstock. Ses précepteurs trouvent en leur jeune élève un garçon particulièrement doué, ayant une bonne mémoire, s'intéressant à tout, aux sciences comme aux lettres, même s'il est rebuté par la grammaire et ses abstractions. Mais il aime la poésie latine, et en scander les vers en se référant à un livre alors culte en Allemagne : *Rimes du latiniste débutant*. Il ne rechigne pas à écrire des dissertations, même si elles sont bourrées de fautes de grammaire. Mais leur qualité de réflexion est telle qu'elles sidèrent aussi bien les enseignants que le

père, qui récompense souvent son fils en lui donnant de l'argent.

PRÉCOCITÉ DE GOETHE

La précocité de Goethe est remarquée par tous, à commencer par sa mère qui revendique d'en être à l'origine, en raison des nombreuses histoires qu'elle raconte à ce fils qui l'écoute avec attention et dont les yeux s'embuent de larmes si un héros se retrouve face à des difficultés. Goethe a très vite une haute idée de lui-même, se distingue de ses camarades par une mise vestimentaire soignée. À dix ans il est capable d'écrire des réflexions dignes d'un homme mûr, comme celle-ci :

Horace et Cicéron étaient païens, sans doute, mais plus sages que les chrétiens ; car l'un dit que l'argent a moins de prix que l'or, et l'or moins que la vertu, l'autre assure que la vertu est ce qu'il y a au monde de plus beau. De plus, nombre de païens ont surpassé les chrétiens en vertu. Qui a été plus fidèle en amitié que Damon ? Plus généreux qu'Alexandre ? Plus juste qu'Aristide ? Qui a été plus sobre que Diogène ? Plus patient que Socrate ? Plus humain que Vespasien ? Plus habile qu'Appelle et Démosthène **8** ?

Goethe, qui déjà s'intéresse à tout, à commencer par la botanique, apprécie aussi tout particulièrement le second étage de sa demeure où, faute de vue sur le jardin disparu, on fait pousser des légumes dans des jardinières accrochées au balcon. Là, Goethe, qui peut apercevoir au loin des jardins encore intacts et une partie du déploiement de la ville, aime y apprendre ses leçons, y faire ses devoirs, y contempler le spectacle des orages lorsqu'ils éclatent, ou y jouir de celui du soleil couchant. Il aperçoit aussi des enfants et des voisins qui cultivent dans leurs jardins des fleurs, jouent, et semblent heureux. Ces scènes accroissent chez Goethe un sentiment de solitude et d'exclusion qui le pousse à développer son imaginaire.

Pendant qu'il travaille, apprend ses leçons et rédige ses devoirs, Goethe écoute les cours d'italien que son père enseigne à Cornelia, et comprend vite cette langue sans l'avoir vraiment étudiée. Bientôt le père de Goethe ouvre les leçons particulières, concédées à son fils et à sa fille, aux enfants du voisinage. Mais le jeune Goethe méprise leurs enfantillages, leur étourderie et leur manque d'assiduité. Il brille parmi ces médiocres élèves et aime tellement les études qu'il s'amuse à transformer en vers des sujets de composition traités en prose.

LE PRÉADOLESCENT

L'enfant grandit. Il est fasciné par les spectacles de marionnettes géantes que lui propose la Foire de Francfort. C'est là qu'il s'initie à la dramaturgie et plus particulièrement à l'histoire de Faust, délaissant son propre théâtre de marionnettes où maladroitement il tentait

d'aborder des questions encore trop difficiles pour son âge.

Comme la bibliothèque paternelle n'est soumise à aucune censure, Goethe lit la Bible in extenso ou *Les Métamorphoses* d'Ovide, *Télémaque* de Fénelon, *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, ainsi que des récits de voyages qu'il peut suivre sur une mappemonde. Des rééditions de textes du Moyen Âge permettent à Goethe de découvrir la littérature de cette époque, en lisant *Les Quatre Fils Aymon*, *La Belle Mélusine*, *La Belle Maguelone*. Goethe ne se rend pas compte de sa chance, celle de vivre au XVIII^e siècle, d'avoir un père qui visiblement est un homme des Lumières, et d'emmagasiner ainsi peut-être dans le désordre et dans la confusion, mais l'avenir saura faire le tri, tant d'œuvres qui lui seront nécessaires pour construire la sienne.

*. Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 343.

VERS L'ÂGE ADULTE

Alors qu'il est en pleine maturation, Goethe est frappé par la petite vérole, qui à cette époque peut être mortelle, même si les Anglais, instruits par leur ambassadeur à Constantinople, répandent en Europe la première vaccination contre la terrible maladie. Goethe, qui n'est pas vacciné, se retrouve le corps et le visage parsemés de pustules, et perd la vue pendant plusieurs jours. On lui interdit naturellement de se gratter afin de ne point laisser sur lui de cicatrices indélébiles. Il finit par surmonter le mal de lui-même, par guérir et par voir tout son corps peler, comme s'il abandonnait une mue. Mais, prétend-il, il trouve ses traits altérés et même devenus laids, ce que lui fait remarquer méchamment une tante. Bien entendu, il a attrapé auparavant toutes les maladies d'enfant, comme la rougeole et la varicelle, surnommée alors la « petite vérole volante », qui a tué ses frères et sœurs, sauf Cornelia, morts en bas âge.

Le père, pour compenser la perte de ses enfants, renforce les leçons données à ceux qui ont survécu, c'est-à-dire Wolfgang et Cornelia. Si bien que le premier finit par trouver fort lourd le poids des connaissances qu'il doit inurgiter.

Heureusement, les deux enfants vont souvent voir leurs grands-parents maternels, et en particulier le bourgmestre de Francfort, qui habitent rue Friedberg et disposent d'un grand jardin, avec un potager et des treilles de vigne. Son grand-père aime à jardiner et Goethe l'aide parfois, si bien qu'il connaît très vite le nom des plantes, des fruits et des légumes — plus tard il leur consacrera même un ouvrage. Goethe complète aussi chez lui son instruction en lisant dans la bibliothèque de l'aïeul des récits de voyages, d'expéditions maritimes et de découvertes.

Goethe, qui est encore un adolescent très observateur dans les années 1760, a remarqué que son grand-père évoque parfois ses rêves qu'il caractérise de prémonitoires et donne souvent des exemples sur la façon dont ils ont fini par se réaliser. Goethe en déduit qu'entre rêve et réalité une porosité existe, qui le fascine.

Il fréquente aussi d'autres parents et en particulier des tantes, les sœurs de sa mère, dont l'une est mariée à un pasteur qui possède également une imposante bibliothèque. C'est l'occasion pour le jeune Goethe de découvrir l'*Illiade* et l'*Odyssée* d'Homère mais dans une traduction qui le déçoit car elle résume l'épopée et est amputée des parties capitales comme la prise de Troie. Dépité, l'enfant se plaint à

son oncle de ces manques et celui-ci lui fait lire l'*Énéide* de Virgile qui le satisfait pleinement.

Comme tout homme issu de la classe bourgeoise d'obédience luthérienne, Goethe reçoit une éducation religieuse, mais elle le déçoit et lui fait mieux comprendre pourquoi la religion protestante donne naissance à de nombreuses dissidences, comme les séparatistes, les piétistes, les moraves. En effet, il manque à son catéchisme très sévère une chaleur humaine qui permettrait de mieux comprendre Dieu et l'attraction affective qu'on doit éprouver à son égard. Pour échapper à cet endoctrinement glacial, il n'est pas étonnant que Goethe se tourne vers un Dieu panthéiste qui est fort en accord avec la religion que pratiquent les adeptes de l'*Aufklärung* et du siècle des Lumières, comme Rousseau. Il lie, dans une même communauté spirituelle, la Nature et toutes ses créatures, hommes, femmes, animaux et plantes. Ce qui le conduit tout naturellement à s'intéresser à l'histoire naturelle. Il se fabrique en quelque sorte un culte personnel, avec un autel qui n'est autre qu'un pupitre de musique qu'il oriente vers le soleil levant.

SON INITIATION AU THÉÂTRE ET AUX LANGUES ÉTRANGÈRES

Comme la France exporte à Francfort son théâtre, Goethe se fait donner des billets, en prenant bien soin de le cacher à son père. S'il comprend mal la comédie, en revanche, il saisit mieux les tragédies, comme celles de Corneille, et se passionne pour Racine dont il a trouvé un exemplaire dans la bibliothèque paternelle, se mettant à déclamer puis à apprendre par cœur des morceaux entiers de certaines pièces. Sans beaucoup apprécier Molière, il est attiré par les pièces de théâtre de Marivaux et aussi par *Le Devin du village*, petit opéra de Rousseau, ainsi que par *Le Père de famille* de Diderot. Il devient vite l'ami d'un jeune acteur français, ce qui lui permet de faire encore des progrès dans cette langue. Il fréquente aussi les coulisses du théâtre et s'émeut quelque peu de voir acteurs et actrices se déshabiller et s'habiller devant lui sans vergogne. Il tombe amoureux d'une sœur plus âgée de son petit acteur français et cherche à lui plaire : « Elle avait les traits réguliers, le teint brun, les cheveux et les yeux noirs ; toutes ses manières avaient quelque chose de calme, de mélancolique même ¹. » Mais il est encore un enfant aux yeux de cette jeune fille et il s'en désole. Malgré tout, cette expérience du théâtre à un aussi jeune âge devait avoir une profonde influence sur lui et sur ses œuvres dramatiques futures.

Après le latin, le grec, le français et l'italien, Goethe se consacre, sur

l'ordre de son père, à l'étude de l'anglais sous la férule d'un maître expéditif qui prétend apprendre cette langue à ses élèves en quatre semaines. Il faut croire que le pari est tenu, puisque Goethe sait vite s'entretenir en cette langue qu'il n'aime guère.

Il conçoit alors une vaste épopée biblique en prose. Il lui faut donc apprendre l'hébreu pour lire l'Ancien Testament dans sa version originale. Goethe prend des leçons particulières avec le recteur Albrecht, directeur d'une école publique, un vieil homme doux et bon chez lequel l'élève se rend tous les soirs. Le résultat est plus que médiocre et la lecture de droite à gauche des textes avec non seulement leurs lettres aux calligraphies différentes, mais leurs signes, leurs points, leurs traits destinés à représenter les voyelles, fait prendre conscience au jeune Goethe de la difficulté d'apprendre l'hébreu, et surtout de le lire à haute voix.

Très jeune, il compose aussi des poèmes, notamment une ode sur la commémoration de la descente du Christ aux Enfers qu'il soumet à ses parents et à ses amis qui approuvent les vers du jeune poète. Trouvant que les psaumes des services religieux du dimanche sont assez indigents, il en compose de nouveaux, les fait relier et les présente à son père qui l'invite à renouveler ses compositions chaque année et à les lui offrir. Il se sent de plus en plus attiré par la théologie et écoute dans un coin du temple les prédications du pasteur, les garde en mémoire et à la sortie les reproduit sur un carnet qu'il montre à son père, à la grande satisfaction de ce dernier.

Goethe est bien obligé d'avouer qu'il s'est livré à des travaux hétérogènes et son père, qui s'en est aperçu, le force à faire la synthèse de ses si diverses cultures à travers l'étude du droit qui lui paraît le summum des connaissances. Goethe ne renâcle pas à la tâche. Presque adulte, il doit, comme tout homme de la bourgeoisie de l'*Aufklärung*, se prêter à des exercices d'équitation et d'escrime, afin de se défendre en cas d'attaque et ne pas apparaître comme un cavalier mal entraîné.

GOETHE, L'ESCRIME ET L'ÉQUITATION

Goethe avoue que l'escrime lui plaît et qu'il a plaisir à s'acheter des lames d'acier pour épater ses maîtres d'armes, un Allemand et un Français qui tous deux l'entraînent à pousser des cris, aux moments cruciaux, afin de troubler l'adversaire. Les deux maîtres sont très différents : autant le Français est fougueux, autant l'Allemand est placide, qualité et défaut qui se complètent. Toutefois, pour progresser, Goethe choisit le maître allemand dont la sérénité et l'art d'attendre de porter la botte fatale lui paraissent préférables au style impétueux du Français.

Goethe n'est pas doué en équitation, tant le pédantisme de son

maître et sans doute son snobisme lui déplaisent. Dans l'art de monter à cheval, on apprend à Goethe la discipline la plus stricte, comme celle de ne pas laisser tomber sa cravache ni même son chapeau. De plus, on donne à Goethe les plus mauvais chevaux à monter. Cette déception, Goethe saura s'en défaire et deviendra plus tard un excellent cavalier, capable des plus longues chevauchées.

GOETHE ET L'HISTOIRE DE SA VILLE NATALE : SES CURIOSITÉS

Goethe commence à s'intéresser de près à l'histoire de Francfort, histoire féroce durant laquelle brigands et rebelles étaient pendus aux tours de la ville, et dont deux siècles plus tard il reste encore, témoins de leur supplice, des crânes et des os blanchis. Il s'intéresse aussi de près au quartier juif de Francfort, lui qui a étudié l'hébreu, a composé une épopée sur les juifs et connaît l'Ancien Testament et ses résonances historiques. Il se promène donc dans la rue des juifs, est stupéfié par sa saleté, par la multitude qui y grouille, par cette langue inconnue à laquelle il ne comprend rien — le yiddish —, par le nombre de mendiants qui le sollicitent. Il se rappelle aussi les effroyables histoires colportées au sujet de la prétendue cruauté des juifs à l'égard des enfants des chrétiens, même si, à cette époque, les juifs, parce qu'ils sont indispensables au bon fonctionnement économique de Francfort, ne sont pas totalement exclus de la communauté de cette ville.

Goethe est imperméable à tout antisémitisme en raison de ses connaissances de l'épopée du peuple juif qui reste, à ses yeux, élu de Dieu. Il admet en plus que les femmes juives sont jolies. Il s'intéresse de près à leurs coutumes et à leur culte, visite les écoles rabbiniques, assiste à une circoncision, à un mariage dans la synagogue et participe à la fête des Tabernacles. Il se dit bien accueilli et invité à revenir.

Goethe apprend à mieux connaître sa ville, parfois à l'occasion d'événements dramatiques, comme un incendie ou une exécution publique. Mais il est rebuté lorsqu'il aperçoit qu'on brûle un roman français qui ne respecte pas la religion et les mœurs. Quelques feuilles s'envolent et la foule se précipite pour pouvoir lire enfin un ouvrage interdit, et Goethe n'est pas le dernier à s'emparer d'un de ces feuillets.

Son père lui donne d'autres occasions de parcourir la ville, en le chargeant de commissions auprès des artisans qu'il sollicite, notamment en matière de reliure. Goethe a accès aux ateliers, observe les procédés de ces véritables artistes qui y exercent un métier difficile. Il apprend ainsi à respecter des classes sociales qu'on dit inférieures et qui à son sens sont indispensables pour assurer la

cohésion entre les nantis, les nobles, les moins riches et les vilains. Il prend ainsi conscience que tous les hommes sont égaux, quels que soient leur origine et leur métier, et se complètent les uns les autres.

Il se promène aussi avec son père qui fait des emplettes et non des moindres puisqu'il achète pour son épouse une tabatière en or enrichie de diamants, qu'il fait faire sur mesure, afin de la lui offrir le jour où la paix sera revenue. Comme cette dernière se fait attendre, Goethe en profite pour demander à l'orfèvre les secrets de son art et la valeur des pierres utilisées. L'artisan lui montre sa collection de cuivres et d'objets d'art, en attendant l'arrivée de l'empereur François à Francfort pour le couronnement de son fils l'archiduc Joseph, sous le nom de Joseph II. La fête de la paix permet à Johann Caspar d'offrir ce cadeau à sa femme.

Goethe court aussi chez les peintres sur bois auxquels son père a commandé des tableaux, et il participe à la réalisation de l'un de ceux-ci en apportant des fleurs des champs. De même qu'il écouterait un concert donné en cette année-là à Francfort par un petit enfant prodige du clavecin : Mozart, alors âgé de sept ans. Goethe pendant toute sa vie sera un admirateur inconditionnel du musicien et fera représenter nombre de ses opéras au théâtre de Weimar, alors qu'il aura quelque peine à aimer Beethoven, dont il dira que sa personnalité est « sans frein », lorsqu'il aura quitté le chemin du romantisme, au début du ^{xix}e siècle.

Il est aussi un visiteur assidu d'une manufacture de toiles cirées fondée par un peintre qui a compris qu'il gagnerait plus d'argent avec des objets manufacturés qu'avec des tableaux peints à la main. Ces toiles cirées, qui font appel à des artistes peintres, chargés des canevas, représentent des fleurs chinoises et artificielles, des fleurs naturelles ou des paysages. Goethe est entouré d'artistes et d'artisans, d'ouvriers jeunes ou âgés qui le sortent de son milieu bourgeois. Lorsqu'il quitte ces ateliers, il se rend parfois dans les propriétés que possède son père. Elles sont souvent bordées de jardins bien entretenus, de vignobles ou même de potagers. Son père y fait des séjours presque quotidiens pour surveiller l'état des cultures. On comprend mieux pourquoi plus tard Goethe écrira tout naturellement un traité intitulé *La Métamorphose des plantes*. Il participe aussi aux fêtes des vendanges, toujours clôturées par des feux d'artifice.

À la fin de l'adolescence, le bagage intellectuel de Goethe est considérable. Il est vrai que, outre les études poussées qu'il a faites étant plus jeune, il a aussi côtoyé des personnages qui, devant un enfant si doué et si curieux, n'ont pas hésité à lui enseigner d'autres connaissances. Grâce à l'échevin Olenschlager, il joue le rôle de Néron dans *Britannicus*, tandis que sa sœur Cornelia endosse celui d'Agrippine. Il se lie aussi avec un certain Reineck, d'ancienne

noblesse qui, à la suite de déboires familiaux, est devenu un misanthrope se repliant sur ses seuls amis. Avec Goethe, le « ronchon » a trouvé un interlocuteur attentif auquel il explique le droit public.

Goethe ne craint pas la fréquentation des adultes avec lesquels il se sent de plain-pied. Il voit en particulier un conseiller aulique, Huisgen, qui cache soigneusement son appartenance à la religion réformée qui l'exclut de beaucoup de professions, en raison du catholicisme rigide de l'Autriche, mais exerce tout de même celle de jurisconsulte sous un nom d'emprunt. Il a un fils, Heinrich Sebastian, avec lequel Goethe prend des leçons d'écriture, mais ce dernier s'attache surtout au père de son ami, un agnostique, ce qui certes intéresse le futur écrivain mais ne le convainc pas, même si le vieillard de soixante ans proclame : « En Dieu même je découvre des imperfections 2. » Il est aussi fasciné par un mathématicien qui a conçu une horloge, laquelle, « outre les jours et les heures, indique également les phases du soleil et de la lune 3. »

LES « FANTAISIES » DE GOETHE

Goethe aime aussi se divertir avec les jeunes gens de son âge et de son milieu. Le 28 novembre 1810, dans une de ses lettres toujours enflammées, Bettina lui parle encore de sa mère mais cette fois en lui contant une anecdote amusante qui le concerne. Elle fait en effet parler la mère de l'écrivain de l'époque où celui-ci traversait l'adolescence et s'échappait avec ses camarades pour aller danser et s'amuser :

Il était affreusement original dans sa façon de s'habiller. Il fallait que je lui prépare trois costumes par jour : sur une chaise je pendais une redingote, des pantalons longs, un gilet ordinaire, et j'y ajoutais une paire de bottes ; sur une deuxième chaise, un habit, des bas de soie qu'il avait déjà mis, des souliers, etc. ; sur la troisième tout ce qu'il avait de plus fin avec une épée et une bourse à cheveux. Il portait le premier à la maison, le deuxième lorsqu'il allait chez des amis de tous les jours, le troisième pour les galas. Quand j'entrais le lendemain dans sa chambre, il y avait de l'ordre à remettre : les bottes étaient sur les manchettes et les collerettes de toile fine, les souliers étaient à droite et à gauche ; il y avait une pièce par-ci, une pièce par-là. Je secouais la poussière des habits, lui donnais du linge propre et remettais tout en ordre. Une fois, en prenant un gilet et en le secouant avec ardeur par la fenêtre, voilà qu'une quantité de petits cailloux me sautent au visage ; je me mis à pester ; il arriva que je le grondasse : les pierres auraient pu me crever un œil. Mais elles ne vous l'ont pas crevé ! Où sont donc mes cailloux ? Je les veux. Aidez-moi à les retrouver ! dit-il. Je crois que c'était un cadeau de sa petite amie, car il ne se souciait que de ces pierres, qui n'étaient pourtant que des graviers ordinaires et du sable. Il fut très contrarié de ne plus pouvoir tout retrouver. Il enveloppa soigneusement tout ce qui restait dans un papier et l'emporta. La veille il avait été à Offenbach : à l'auberge de la Rose, la fille s'appelait la belle Margot et il l'aimait beaucoup ; je sais que ce fut là son premier amour 4.

En fréquentant des hommes beaucoup plus âgés que lui, Goethe n'a qu'un seul but, qu'il avoue facilement : obtenir « la couronne de

lauriers qui se tresse pour parer le front du poète 5 ». Mais il doit passer par l'épreuve qui le conduira à l'âge adulte et s'associe malencontreusement à une bande de désœuvrés de son âge qui profite de sa naïveté et de son orgueil pour le lancer dans une opération de mystification qui consiste pour lui à écrire en vers une lettre d'amour « qu'une fille honteuse adresserait à un jeune homme pour lui faire un tendre aveu 6 ». Ses camarades envoient cette missive à un de leurs amis en y faisant des modifications pour la rendre encore plus plausible, et le malheureux tombe dans le piège. On demande alors à Goethe de se mettre à la place du soupirant et d'écrire une lettre de réponse en vers à la femme qui vient de lui déclarer sa flamme. Goethe s'exécute et l'amoureux décide de payer un festin à celui qui l'a bien servi et à ses camarades si bons entremetteurs. L'anecdote n'aurait sans doute pas mérité de figurer dans cette biographie de Goethe si la suite n'avait été comme la première révélation de l'amour éprouvée par le poète en herbe.

Comme le vin à la fin du repas vient à manquer, on appelle la bonne, mais à sa place entre dans la salle « une jeune fille d'une beauté rare, d'une beauté incroyable même, dans cette condition [...] Elle était encore plus jolie à voir par derrière. Le petit bonnet allait si bien à cette petite tête qu'un cou élancé joignait aux épaules avec une grâce infinie. Tout en elle était distingué ; et l'on pouvait examiner ainsi plus à son aise l'ensemble de sa personne, parce que l'attention n'était plus, comme auparavant, attirée et captivée exclusivement par le calme et par la candeur du regard ou par les grâces de la bouche 7. »

MARGUERITE, PREMIER AMOUR DE GOETHE

Pour la première fois de sa vie, Goethe tombe amoureux d'une femme qui se prénomme Marguerite, ce qui ne sera pas sans importance lorsqu'il écrira son premier *Faust* où le personnage féminin principal porte aussi ce prénom. Ses amis, qui ont remarqué que Goethe est devenu un amoureux transi, s'amusent à une mystification en forçant le jeune poète à adresser des lettres enflammées à cette jeune fille qu'il n'ose approcher, même lorsqu'il la croise à la sortie du culte le dimanche. Goethe tombe dans le piège, attend une réponse de Marguerite, qui ne vient pas. On le pousse alors à lui rendre visite : il la trouve à son rouet, en train de lire sa dernière lettre en vers. Mais la jeune fille n'apprécie pas du tout ce qu'elle juge être une plaisanterie de mauvais goût et demande à Goethe de cesser ce canular. Ce dernier proteste et lui dit que sa timidité l'a poussé, sur les conseils de ses camarades, à lui écrire cette missive et qu'il faut qu'elle sache qu'il est vraiment amoureux d'elle. Marguerite, qui n'éprouve pas les mêmes

sentiments, demande à Goethe de partir au plus vite, avant que ses camarades ne reviennent et ne se moquent de lui et de sa puérité dont elle se sent aussi la victime. « Je ne pouvais me séparer d'elle ; mais elle m'en pria avec tant de grâce, en prenant entre ses deux mains ma main droite qu'elle pressa tendrement que j'étais prêt à pleurer ; je crus voir ses yeux se mouiller de larmes ; j'appuyai mon visage sur ses mains et je sortis précipitamment. Je n'avais jamais éprouvé un semblable embarras 8 », écrit Goethe qui ajoute cette si juste remarque pour une âme déjà caressée par l'aile du romantisme :

Les premiers attachements d'un jeune cœur encore pur revêtent un caractère tout à fait intellectuel. On dirait que la nature a voulu qu'un sexe fût pour l'autre une image vivante du bon et du beau 9.

Ses camarades, furieux, jouent une nouvelle fois de sa candeur, troublée maintenant par l'amour, et lui demandent de nouvelles lettres. Pour l'appâter, ils lui disent que la prochaine fois il reverra Marguerite en leur compagnie. La conversation devant « l'adorable jeune fille » va bon train. Chacun s'emploie à parler de ses désirs professionnels pour l'avenir, des gains qu'il entend en tirer et trace le portrait d'une épouse idéale qui ressemble, selon Goethe, à Marguerite.

Le groupe se réunit presque tous les soirs, mais Goethe remarque que Marguerite se tient toujours sur la réserve : « Elle ne donnait la main à personne, elle ne me la donna pas non plus ; elle ne se laissait jamais toucher ; seulement elle se plaçait à côté de moi, surtout quand j'écrivais ou que je lisais, et alors elle posait familièrement la main sur mon épaule ; elle se penchait pour regarder le livre ou la feuille de papier ; si je voulais prendre la même liberté avec elle, elle reculait et elle ne revenait qu'au bout de quelque temps 10. »

Marguerite, qui a un petit penchant pour Goethe, reste bien de son temps et n'entreprend rien qui puisse donner des illusions à ce garçon apparemment si jeune à ses yeux. Goethe croit la voir dans une boutique de confection pour laquelle elle paraît travailler, surtout parce qu'elle lui fait signe de ne pas montrer qu'il la reconnaît. Indécis sur l'achat qu'il doit faire car troublé par cette apparition d'une Marguerite là où il ne l'attendait pas, Goethe finit par être mis à la porte par la propriétaire de la boutique. Il revoit la jeune fille chez elle avec ses camarades mais il semble que l'amour se soit déjà en lui émoussé.

LES FÊTES DU COURONNEMENT DE L'ARCHIDUC JOSEPH

Alors dans sa quinzième année, il est occupé par son père à la préparation et à l'organisation des fêtes de l'élection et du couronnement à Francfort de l'archiduc Joseph. Nous sommes en 1764. Goethe assiste au défilé de tous les électeurs, et voit apparaître chez lui le maréchal des logis de l'Empire, envoyé par le maréchal héréditaire pour réquisitionner les logements destinés aux ambassadeurs et à leur suite. Il est très heureux de voir ainsi s'animer quelque peu sa demeure, où viennent vivre un cavalier de l'électeur palatin, ainsi que le baron de Koenigshal, chargé d'affaires à Nuremberg.

Goethe fréquente assidûment les rues et leurs spectacles particulièrement festifs, animés par les ambassadeurs de tous les États multiples, au nombre de plus de trois cents, qui forment l'Allemagne dont l'unité ne sera effective que sous Bismarck, un siècle plus tard. Les vêtements chamarrés de toutes ces personnalités impressionnent Goethe, ainsi que l'élégance et la distinction d'allure de ceux qui les portent : le premier ambassadeur de l'électeur de Mayence, le baron Erthal ; le prince Esterhazy, ambassadeur de Bohême ; l'ambassadeur de Brandebourg, le baron Plotho, avec ses livrées et ses équipages.

Goethe se sent animé alors d'une forte conscience de son appartenance à une Allemagne dont on sent qu'il souhaite qu'elle devienne un jour un empire. Comme tous les Allemands, il se méfie des idées d'avant-garde de l'archiduc Joseph, futur empereur Joseph II, et de ce qu'on appellera plus tard son « despotisme éclairé ». Quant à son grand-père Textor, étant donné sa position, il est évidemment fort occupé à recevoir dignement tous ces hôtes illustres.

L'arrivée de l'empereur est fixée au 27 mars, précédée par les insignes impériaux, expédiés d'Aix-la-Chapelle et de Nuremberg. L'affluence, aussi bien des personnalités que des curieux, est telle qu'on a quelque mal à loger les derniers arrivants. L'entrée solennelle de l'électeur de Mayence le 21 mars n'empêche pas Goethe de songer à Marguerite, qu'il a revue dans la foule avec un de ses amis et sa fiancée. Tous les quatre décident de se retrouver le soir même. Marguerite, qui a compris l'immense culture de Goethe, lui demande maintes explications sur cette élection impériale, et semble charmée de tant de connaissances, regrettant de n'être pas un garçon pour aller aux universités un jour avec Goethe. Goethe se prend alors pour Abélard, précepteur d'Héloïse ! Et n'hésite pas à l'avouer.

Mais il est vite repris par le spectacle de la ville : « Le soir qui précéda l'élection, tous les étrangers furent renvoyés de la ville ; les portes furent closes, les juifs enfermés dans leur rue, et le citoyen de Francfort n'était pas peu fier d'être le seul témoin de cette grande solennité 11. »

On remarquera avec quelle naïveté Goethe parle des juifs enfermés

dans leur ghetto, alors que les banquiers juifs sont à l'origine de la prospérité de cette ville, à commencer par les plus célèbres d'entre eux, les Rothschild, et que lui-même n'est et ne sera jamais, répétons-le, antisémite. Mais le poids des conventions et des méfiances est tel qu'il semble s'y plier sans rechigner.

Goethe se trouve présent, avec la foule, autour de l'église du couronnement quand il entend la voix d'un héraut faisant de Joseph le roi des Romains. Celui-ci est aussi proclamé empereur, après être entré dans la ville, précédé par le tintement des cloches et plusieurs coups de canon. Le nationalisme francfortois de Goethe se révèle alors dans cette réflexion : « Ce qui devait flatter particulièrement un habitant de Francfort, c'était de voir, dans cette circonstance, en présence de tant de souverains, la ville impériale de Francfort apparaître elle aussi comme une petite souveraine. » Défilés, parades, hommes à pied précèdent et suivent le carrosse de Sa Majesté Impériale. Goethe est au premier rang pour admirer le somptueux véhicule « couvert sur chaque côté, même par-derrière, d'une glace, vernissé, orné de peintures, de bas-reliefs, de dorures, garni dans le haut et intérieurement de velours rouge brodé, [ce qui] nous permet de considérer, à notre aise, dans toute sa splendeur, l'empereur et roi 12 ».

Goethe ne se lasse pas de ce spectacle à la fois riche et grandiose et trouve une maison afin d'apercevoir une fois encore le cortège de l'empereur et roi, de retour de la cérémonie religieuse. Le soir il va, à l'invitation de Marguerite, lui raconter tout ce qu'il a vu et répondre facilement à toutes ses demandes d'explications. Le temps passe, la nuit est tombée depuis longtemps lorsque Goethe se rend compte qu'il n'a pas la clef de sa demeure. Marguerite le sauve de son embarras et s'écrie : « Eh bien ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de rester ensemble. » En effet, Goethe n'est pas seul et des cousins comme des étrangers se trouvent aussi réunis autour de lui. Tout le monde boit force café pour se tenir éveillé. Goethe finit par s'endormir et peut à son réveil admirer une nouvelle fois le charme de Marguerite, avant de regagner la rue de la Fosse-aux-Cerfs et sa demeure.

Le couronnement a lieu le 3 avril 1764. C'est pour Goethe une nouvelle journée de joie et d'admiration. Le tocsin se met à sonner, les seigneurs d'Aix-la-Chapelle et de Nuremberg portent les bijoux de l'Empire à la cathédrale, tandis que la couronne et le glaive sont remis au quartier où se trouve l'empereur. Goethe entend par des témoins le récit des longues et lentes cérémonies du couronnement, celles qui accompagnent l'onction, celle où on place sur la tête de Joseph la couronne et celle où le prince est armé chevalier. Il voit de près François de Lorraine qui devait mourir l'année suivante et qui porte son costume d'apparat avec aisance. L'archiduc en revanche est assez

gauche, se traîne dans les amples vêtements et les bijoux de Charlemagne, comme s'il était déguisé. Même sa couronne a dû être rembourrée pour tenir sur sa tête. Goethe, malgré tout, admire la pomme et le sceptre impériaux.

Il profite de Francfort et de ses festivités, où toutes les nationalités allemandes semblent communier dans une même foi germanique, pour se promener dans la ville au bras de Marguerite, puis il la reconduit jusque chez elle. Marguerite lui donne alors un baiser sur le front ; « ce fut la première et la dernière fois qu'elle m'accorda cette faveur ; car, hélas ! je ne devais plus la revoir [13](#) ».

Malheureusement pour Goethe, ses parents apprennent ce qu'ils appellent ses mauvaises fréquentations, l'histoire des lettres truquées écrites par Goethe, qui se défend auprès d'un ami de son père de toute malice. Ce qu'il refuse c'est de donner des noms, car avec son imagination enfiévrée, il voit déjà Marguerite enfermée dans une prison, interrogée, punie et déshonorée. Il accuse alors ses cousins d'avoir commis des actes imprudents ou illégaux. Mais il se dit toujours innocent et éclate en sanglots. Rien ne peut apaiser ses pleurs. Il se roule par terre, et c'est dans cet état que sa sœur Cornelia le retrouve, qui appelle sa mère pour le consoler. Son imagination se livre à toutes sortes de délires, il passe des nuits sans sommeil, ne veut plus entendre parler du couronnement de l'archiduc.

Un médecin appelé lui déclare que toutes les personnes impliquées dans cette duperie n'ont subi qu'une légère réprimande et que Marguerite a quitté la ville. Goethe est outré par ce qu'il considère comme un « exil ignominieux » :

Mon état physique et moral ne fut pas amélioré par ces révélations ; mes souffrances redoublèrent ; et, ingénieux à me tourmenter, j'eus le temps de composer le roman le plus bizarre, un roman dont le dénouement était une catastrophe tragique [14](#).

Il ne s'agit certainement pas d'une ébauche du premier *Faust*, mais il convient de remarquer que, dans cette pièce de théâtre, une Marguerite est l'amante de Faust. Goethe, qui se trouve installé confortablement dans la maladie, ne tient pas à recouvrer la santé. Il a donc tout loisir, du fond de son lit, de rêver notamment à Marguerite et de s'imaginer qu'elle voudrait le rejoindre mais qu'on a intercepté les lettres qui lui étaient destinées et qui témoignaient de ce premier amour.

UN PRÉCEPTEUR INESPÉRÉ

Ses parents, incapables de comprendre les raisons de sa maladie, lui fournissent un nouveau précepteur, qui va presque jouer le rôle de conseiller psychologique, et qui couche dans la chambre à côté de la

sienne. Goethe lui confesse alors son amour pour Marguerite, mais le précepteur, aide-soignant de l'âme de son élève, conjure ce dernier d'abandonner ses chimères du passé et de songer à son avenir. Il s'est renseigné entre-temps sur Marguerite et la cause de son départ et il peut lui donner quelques informations sur la jeune fille. Goethe pense l'avoir blessée et se sent coupable de l'exil auquel elle semble avoir été condamnée : « Tranquillisez-vous, cette jeune fille s'est fort bien tirée d'affaire ; et elle a emporté de magnifiques attestations de son innocence. On n'a pu trouver en elle que bonté et que douceur 15. »

Le précepteur lui fait part aussi d'une lettre dans laquelle elle parle de Goethe :

Je ne puis nier que je ne l'aie vu souvent et avec plaisir, mais je l'ai toujours considéré comme un enfant ; et mon attachement pour lui n'était que celui d'une sœur. Dans plus d'une occasion, je lui ai donné de bons conseils ; et, loin de le pousser à des actes équivoques, je l'ai empêché de prendre part à des espiègleries qui auraient pu avoir pour lui des suites fâcheuses 16.

Goethe est cette fois-ci indigné que Marguerite n'ait vu en lui qu'un enfant, alors qu'il n'a que deux ans de moins qu'elle. Il jure à son précepteur que c'en est fini de son amour pour elle et qu'il n'y pensera plus jamais. Il lui trouve tous les défauts qui faisaient naguère son charme. Il l'évoque à la fois froide et dédaigneuse. Il « décristallise », selon l'expression de Stendhal, et finit par la juger odieuse.

C'est alors qu'il décide de guérir de cette sorte de maladie de langueur, de reprendre courage, de sécher ses larmes. Il se met à nouveau à manger et à boire, non sans difficulté, car une boule lui reste encore dans la gorge et son estomac a quelque peine à digérer. Loin de s'inquiéter, il décide de passer outre ces malaises. Mais que faire désormais, sinon entrer à l'université ? Quelle matière choisir ? La philosophie l'attire parce que son précepteur a commencé à lui en donner quelques notions. Mais Goethe, en pleine crise d'adolescence, ergote, discute et conteste la définition que son maître lui donne de la philosophie en la considérant comme une science à part. Il pense, lui, que la poésie et la religion font partie intégrante de la philosophie. Son précepteur, loin de se rebeller contre ces prétentions intellectuelles, décide de lui apprendre tout simplement l'histoire de la philosophie, ce qui intéresse vivement son élève.

Celui-ci trouve que toutes les doctrines se valent et qu'elles englobent bien, comme il l'a toujours pensé, la poésie, la religion et la philosophie. Il ne comprend pas bien les œuvres de Socrate, mais l'homme le séduit : il voit en lui un sage et le compare au Christ, établissant un parallèle entre les disciples du philosophe grec et les apôtres. Il est encore trop jeune, il le sent bien, pour apprécier Aristote ou Platon, mais il se sent proche des stoïciens et notamment d'Épictète.

Le maître et son élève font de nombreuses promenades dans la ville, mais Goethe craint de rencontrer ses anciens camarades qui ont trompé sa confiance. Il se sent, le mot est de lui, un « hypocondriaque » qui se figure que tout le monde le regarde sans aménité. Il préfère les bois alentour où il entraîne son maître, les bosquets pour se réfugier dans la solitude au pied des hêtres et des chênes, assis sur des rochers couverts de mousses d'où surgit parfois un ruisseau bondissant. Son maître s'amuse de cet excès de solitude qui lui semble particulièrement germanique, et évoque à ce sujet le livre de Tacite sur les Germains qui raconte comment ils recherchent des émotions dans la nature qui les comble. Goethe parle alors de l'entretien que nous devons toujours instaurer entre notre cœur et la nature.

Malgré tous ses efforts, Goethe ne se sent pas encore guéri de son passé : « Mon cœur, écrit-il, avait été trop ému pour pouvoir se calmer ; il avait aimé, et l'objet de son amour lui avait été ravi ; il avait vécu et sa vie avait été diminuée 17. » Il demande à son précepteur, qui accepte, de le laisser le plus souvent seul. Habitué dans son enfance à contempler et à admirer les toiles de maîtres, il lui semble que le monde extérieur est fait lui aussi de tableaux, aussi se met-il à le dessiner sur un carnet, manière, laisse-t-il entendre, de s'exprimer autrement que par la poésie.

Son père apprécie les premiers essais malhabiles de son fils dans l'art du dessin et pense que celui-ci sera peut-être dessinateur avant de devenir artiste peintre. Il s'évertue à ce que son fils achève ses dessins et ne se contente pas d'esquisses. Il lui laisse donc toute la liberté de se promener et même d'excursionner, pensant que Goethe trouvera l'inspiration au cours de ses périples. Il visite Hombourg et Kronenbourg avec quelques amis de passage. Il gravit le Feldberg et s'émerveille de voir se déployer devant lui un large horizon. On le retrouve à Wiesbaden et à Schwalbach. Arrivé au bord du Rhin, il traverse Mayence et Biberiach et en profite alors pour dessiner ce qu'il voit, mais sur un papier de mauvaise qualité.

PERSISTANCE DE SON AMOUR POUR SA SŒUR CORNELIA

Il revient ensuite dans ses foyers, car il éprouve toujours pour sa sœur Cornelia, d'une année plus jeune que lui, un tendre attachement, et sans doute un amour de substitution. Cornelia répond à cette inclination, mais elle ne peut suivre son frère dans ses excursions assez sportives car une femme à cette époque se doit de rester le plus souvent au logis. Goethe et Cornelia sentent bien que leur affection

l'un pour l'autre est assez ambiguë et relève à leur âge de l'éveil de la sensualité et de désirs informulés : « Le frère et la sœur éprouvaient tout cela en se donnant la main, et ils étaient loin de s'éclairer sur leur étrange état, la sainte pudeur de leur proche parenté les écartant toujours violemment l'un de l'autre, quand ils voulaient se rapprocher et s'expliquer 18. »

Comment ne pas songer à l'attachement qu'au même âge Chateaubriand éprouvera pour sa sœur Lucile, quinze années plus tard ? Comment ne pas songer à une relation imaginaire et inconsciemment incestueuse ?

Goethe trace de Cornelia, qui devait mourir prématurément, on le sait, un portrait plein de grâce et de nostalgie :

Elle était grande, sa taille était belle et élégante ; elle avait dans les manières une certaine dignité naturelle qui se perdait dans une douceur pleine de charme [...] Ses yeux, qui n'étaient pas les plus beaux mais les plus remarquables que j'aie jamais vus, excitaient l'attente la plus grande ; quand ils exprimaient un sentiment d'attachement, d'amour, ils brillaient d'un éclat sans égal ; et cependant cette expression n'était pas à proprement parler tendre, comme celle qui vient du cœur et qui implique le désir et l'aspiration ; cette expression venait de l'âme, elle était pleine et riche, elle semblait vouloir donner seulement sans avoir besoin de recevoir 19.

Il se plaint seulement de la mode qui enlaidit sa sœur, et en particulier de sa coiffure qui découvre par trop le front. Goethe s'est bien aperçu que Cornelia lui a témoigné d'autant plus d'affection lorsqu'il a été lâché par Marguerite, parce qu'elle était débarrassée d'une rivale. Mais il reste cet interdit inconscient de l'inceste, même imaginaire, dont Goethe n'est pas dupe, lui qui écrit à ce sujet : « Les confidents ne pouvaient pas se changer en amoureux 20. »

Goethe se prend à la même époque d'amitié pour un jeune Anglais qui finit par tomber amoureux de Cornelia et celle-ci semble répondre à ces doux sentiments. Goethe ne s'en montre pas jaloux, ayant compris que son attachement à sa sœur ne pourra jamais se transformer en relation amoureuse. Il admire ce couple qui est en train de naître sans rancœur ni rancune.

Goethe se mêle alors de plus en plus à la société des jeunes gens de sa classe. Ils organisent des promenades, des repas sur l'herbe, et Goethe trouve, en un certain Horn, alors que des couples se forment, un ami, un solitaire comme lui qui discourt publiquement sur le provisoire de ces unions entre jeunes gens, les contraignant à une sorte de jeu de la vérité pour leur faire prendre conscience du peu de profondeur de sentiments qu'ils prennent trop vite pour de l'amour. Goethe se montre quelque peu sévère à son égard, le trouvant sans doute trop âgé, il a vingt-deux ans, et trop prétentieux parce qu'il a été formé par les jésuites. Toutefois la conversation de Horn, ses connaissances approfondies sur le monde et ses expériences font incontestablement mûrir le jeune Goethe. Horn et lui s'emploient à

composer de petits poèmes pour raconter leurs excursions, leurs parties de plaisir, les incidents qui s'y sont produits. Horn s'essaie même à des pièces en vers, souvent burlesques.

Goethe revient à ses études et en particulier à celles des langues anciennes qui lui paraissent primordiales. Après l'hébreu et le grec, il s'attache plus particulièrement au latin, qu'il apprend de la même manière que l'allemand, le français et l'anglais, sans règle et sans méthode.

Naissance du poète

SÉJOUR ET ÉTUDES À L'UNIVERSITÉ DE LEIPZIG

Approche alors le temps où Goethe doit entrer à l'université. Il est de moins en moins attaché à sa ville natale, il ne s'y promène plus guère comme autrefois, excepté pour faire d'indispensables courses. L'absence de Marguerite a brisé tout intérêt de Goethe pour cette ville où il l'a connue.

Goethe se trace alors un plan de vie, ce qui est une habitude au XVIII^e siècle, le poète romantique allemand Heinrich von Kleist fera de même. Il rejette les études de droit et décide de se vouer exclusivement à celles des langues, de l'Antiquité et de l'histoire. Il continue à versifier pour son divertissement mais aussi par ambition dans l'espoir d'occuper un jour une chaire universitaire. Son père s'oppose à ces idées et ne cesse de lui proposer d'autres plans de conduite dans ses études. Goethe fait semblant d'écouter son père, mais n'en est pas moins décidé à ne pas le suivre dans ses recommandations, à Leipzig, où il est envoyé en 1765. C'est avec soulagement et un sentiment de liberté que Goethe quitte Francfort. Le voyage sur des routes boueuses et en diligence est peu confortable.

Il peut contempler au cours de ce trajet un phénomène mystérieux, tout comme il pouvait en rêver en regardant les étoiles de sa fenêtre de Francfort. Le temps est à la pluie :

Je dus cependant à cette température humide le spectacle d'un phénomène naturel, qui paraît extrêmement rare ; car je n'ai jamais revu, et je n'ai jamais entendu dire par d'autres qu'ils eussent jamais rien vu de semblable. Entre Hanau et Gelnhausen nous gravissions de nuit une hauteur ; quoiqu'il fût noir, nous aimâmes mieux de faire le trajet à pied que nous exposer aux fatigues et aux dangers d'une montée en voiture. Tout à coup je vis à droite du chemin, dans un bas-fond, une sorte d'amphithéâtre merveilleusement illuminé. Dans un espace en forme d'entonnoir brillaient des lueurs infinies rangées les unes au-dessus des autres, et elles jetaient tant d'éclat que l'œil était ébloui. Une partie de ces lueurs sautaient en sens divers ; mais la plupart restaient à la même place sans cesser de briller. Je regrettais beaucoup d'être arraché à ce spectacle, que j'aurais voulu examiner de plus près ¹.

Voilà le monde des elfes et des feux follets qui s'ouvre à Goethe, la poésie souterraine de l'Allemagne qui sort en pleine nuit, manifestation mystérieuse d'autant plus remarquable pour le futur écrivain que, parvenu à Leipzig, alors qu'on dételle les chevaux devant une auberge, il remarque le nom de l'enseigne de celle-ci : À la boule de feu. Une suite d'intersignes qui en même temps trouble et ravit Goethe.

Goethe entre dans Leipzig au moment où se déroule la célèbre foire qu'il parcourt non sans plaisir ni intérêt. Il est attiré en particulier par les Orientaux aux costumes bariolés, par les Polonais et par les Russes, et surtout par les Grecs. Une fois la foire terminée, Goethe prend plaisir à découvrir une cité aux belles maisons, hautes et uniformes. Il aime à s'y promener la nuit et dans le calme des dimanches et des jours fériés. Il loge dans deux chambres pour un loyer modéré en plein quartier commerçant. Il a pour voisin un théologien qui est en train de devenir aveugle d'avoir trop usé ses yeux à lire au crépuscule afin d'économiser les chandelles. Il possède une lettre de recommandation pour Boehme, un conseiller aulique à la cour de Saxe, auquel il finit par avouer que le droit ne l'intéresse pas et qu'il n'étudiera que les langues et l'histoire. Mais sa demande est fort mal reçue par le conseiller qui ironise au sujet des belles-lettres et l'invite à ne pas prendre la décision de changer d'orientation dans ses études sans en avoir référé à ses parents auparavant. Goethe finit par se laisser convaincre par Boehme mais établit aussi son plan d'études : philosophie du droit, les *Institutes*, et cours d'histoire de la littérature. C'est le 19 octobre 1765, à l'âge de seize ans, que Goethe est donc inscrit comme étudiant à l'université de Leipzig et rattaché à l'une des quatre divisions, dite « la Bavaroise ».

Il s'intéresse fort peu à la philosophie et finit par abandonner ses études, sauf celles de droit, par crainte de la colère de son père. De plus, il est mal vu par ses camarades en raison de son accoutrement, car son père emploie à demeure un tailleur fort malhabile qui ne sait pas coudre aux bonnes mesures les costumes de notre étudiant. Ce sont surtout les femmes qui se moquent de lui et trouvent qu'il semble venu d'un autre monde. Furieux, Goethe change sa garde-robe contre quelques vêtements à la mode, mais en réduit le nombre, car ils coûtent trop cher.

Il doit subir une autre humiliation. Il s'exprime en effet en haut allemand, comme on le parle au bord du Rhin ou du Main, langue qui a ses particularités et qu'on lui reproche d'utiliser. Mais il y tient car il trouve que son langage parfois dialectal est une des richesses de sa culture et qu'il en est tellement imprégné qu'il aurait l'impression que son imagination, ses sentiments, sa nationalité seraient perdus pour lui à jamais, s'il l'abandonnait. « En même temps j'entendais dire qu'on devait parler comme on écrit, et écrire comme on parle, moi, pour qui parler et écrire étaient deux opérations distinctes, ayant chacune leurs attributs particuliers ². » Enfin, pour être introduit dans la bourgeoisie de Leipzig, il convient de cultiver tous les raffinements de la politesse, de la courtoisie, et la mondanité.

Goethe se plie à cette dernière exigence, grâce aussi à des lettres de recommandation, mais se lasse vite de se sentir malgré tout comme un

étranger dans cette société guindée et abandonne vite toutes ces futilités, ne trouvant de secours intellectuel et affectif que chez l'épouse de Boehme qui corrige avec bonté les « imperfections » de langage du jeune homme, du moins celles qui apparaissent comme telles à Leipzig. Toutefois elle est vite agacée lorsque Goethe lui déclame des poèmes dont il lui a soigneusement caché qu'ils étaient de sa plume !

Goethe se plaint donc amèrement qu'on tente de le dégoûter de ses choix et de ses penchants, et qu'on critique le poète Christoph Martin Wieland qu'il apprécie tellement et dont les « écrits charmants » le ravissent. Wieland est bien plus qu'un poète charmant et son influence sur Goethe sera considérable, en sa qualité de poète, de traducteur et d'éditeur. Il sera une des célébrités du début du XIX^e siècle en Allemagne.

Goethe change bientôt de logement et habite chez le conseiller Ludwig, un médecin et botaniste. Il est vite enthousiasmé par la conversation et les connaissances de ce dernier, et prononce avec vénération les noms de Haller, Linné et Buffon, trois botanistes ; le premier est suisse, le deuxième suédois, et le dernier français. Il cesse d'écrire des vers, faute d'en être satisfait. Bref, il s'intéresse à tant de disciplines qu'il finit par s'y perdre lui-même et qu'il ne sait plus à son grand désespoir quel choix faire entre elles. Il décide de brûler tous ses écrits, tant il les considère désormais avec mépris.

Il a certes des maîtres à l'université pour lesquels il a quelque considération, mais il sent bien qu'il manque à la littérature allemande une direction, un projet et une vision, notamment en ce qui concerne la poésie. « En réalité ce qui manquait à la poésie allemande, c'est le fonds, un fonds national [3](#). »

Il fait alors la connaissance de Johann-Georg Schlosser, avocat à Francfort-sur-le-Main, qui, peu satisfait de son métier, accepte le poste de secrétaire particulier du duc Louis de Wurtemberg, résidant à Treptow. Schlosser est également un des correspondants de Rousseau et chargé de l'éducation des enfants du duc. Sa haute réputation d'intellectuel est également connue de Goethe. Les deux hommes ont des entretiens fort agréables notamment sur le poète anglais Pope, à cheval sur le XVII^e et le XVIII^e siècle, pour lequel Schlosser professe une grande estime. Celui-ci montre au jeune étudiant quelques-uns de ses poèmes et des morceaux de sa prose, ce qui pousse Goethe à écrire aussitôt des poèmes en allemand, en français, en anglais et en italien.

Il finit par dîner tous les jours chez Schlosser et croise de nombreux intellectuels. Tout ce beau monde déplore que la littérature allemande soit si délayée, et loue les poésies de Lessing, ainsi que ses pièces de théâtre. Il ne tarit pas d'éloges quand il s'agit d'évoquer Wieland et ses grands poèmes, *Musarion*, puis *Idris*, parus en 1768, sans oublier

Klopstock et ses odes légères et brèves. Mais tous sentent que la poésie allemande se cherche et ne s'est pas encore totalement trouvée.

Goethe prétend que c'est grâce aux exploits guerriers de Frédéric II, pendant la guerre de Sept Ans, que des poètes, comme Gleim, peuvent chanter la nation allemande à travers *Chants de guerre du grenadier prussien*, et découvrent le patriotisme germanique et son passé lointain. La pièce de théâtre *Minna von Barnhelm*, de Lessing, obtient un énorme succès, car elle met en scène le conflit entre la Prusse et la Saxe ; cette dernière, grâce à ses habitants pleins de grâce et d'amabilité, triomphant de la fierté et de l'entêtement des Prussiens. Goethe aime à relater en poèmes, chansons ou vers libres les fruits de ses réflexions sur des événements passés, et même ceux de sa vie quotidienne. Il est bien traité par sa nouvelle hôtesse, Mme Schökopf, mais il s'éprend de la fille de celle-ci, Annette, qui porte aussi le nom de Kätchen (Catherine).

SON AMOUR POUR ANNETTE

C'est alors qu'il compose à partir de cette amourette sa première comédie en vers, *Le Caprice de l'amant*. Bien longtemps après il expliquera que ce désir d'écrire qui le suivra toute sa vie agit comme un exorcisme : il convertit en poésie tout ce qui dans la réalité le fait souffrir ou lui donne du plaisir, de la joie ou de la douleur, afin d'apaiser son esprit agité de passions. Il avouera dans une lettre à sa sœur Cornelia, écrite à la fois en français, en anglais et en allemand, et datée du 11 mai 1767, son goût pour les femmes, pour toutes les femmes : « Je trouve, entre tout entretien, l'entretien d'une fille le plus agréable, si seulement je lui trouve du bon sens, je les aime toutes, sans m'attacher aucune, toutes me veulent du bien, aucune ne m'aime, voilà tout ce qu'il me faut et me voilà content 4. »

Cette légèreté de ton est une comédie que Goethe se joue à lui-même. Dans une lettre à son ami Behrisch, du 2 novembre 1767, il s'épanchera d'une manière beaucoup moins cynique et beaucoup plus sentimentale :

L'amour est une souffrance, mais toute souffrance devient une volupté quand nous berçons par nos plaintes l'angoisse qui nous oppresse et la douleur qui nous étreint le cœur ; nous la transformons ainsi en un doux chatouillement 5.

D'autant plus, avoue-t-il, que :

La demoiselle de la maison, une jeune fille charmante qui s'appelait Annette, me plaisait infiniment, et [...] j'avais une occasion d'échanger de doux regards, bonheur que depuis ma mésaventure avec Marguerite je n'avais ni cherché ni fortuitement trouvé 6.

Car Goethe a vu en effet en Behrisch une sorte de mentor amoral. Il

évoquera encore celui-ci à la fin de sa vie dans ses *Conversations* avec Eckermann. Parce qu'il sait dompter la nature fouguese, inquiète et désordonnée de l'écrivain, parce qu'il lui montre que le monde est pitoyable et digne de railleries et qu'il compose des vers de qualité, on peut dire que Behrisch a une bonne influence sur lui. Behrisch, qui a trouvé un emploi de précepteur du fils du comte de Lindenau à Dresde, s'acquitte d'une manière désinvolte de sa fonction et mécontente le comte. Il entraîne également Goethe et quelques amis dans la fréquentation de jeunes filles dont la réputation est douteuse. Il fera provisoirement de Goethe un parfait homme du XVIII^e siècle, athée et libertin. Le comte de Lindenau l'apprend et congédie Behrisch. Celui-ci, qui s'est fait beaucoup de relations, finit par trouver une place d'éducateur du prince héréditaire de Dessau et une position stable.

Annette continue à obséder Goethe. Un jour qu'il se promène dans la forêt il grave son nom sur l'écorce d'un tilleul et à l'automne suivant, au-dessus du sien, celui d'Annette. Leurs relations, sur lesquelles il reste très discret, ne sont pas exemptes de disputes. Revenant au printemps vers le tilleul, il s'aperçoit que de la sève a coulé, sous forme d'une larme, du nom d'Annette au sien. Aussitôt son imagination s'enflamme : « Me voir ainsi arrosé de ses larmes, moi dont les boutades les avaient fait si souvent couler, cela me consterna. Le souvenir de mes torts et de son amour me fit venir à moi-même les larmes dans les yeux ; je me hâtai d'aller lui demander deux ou trois pardons, et je fis sur cet événement une idylle que je n'ai jamais pu lire sans plaisir, ni réciter aux autres sans émotion 7. »

Il la trouve « jeune, jolie, gaie, aimable, et assez pleine d'agréments pour mériter d'obtenir quelque temps une place dans [son] cœur 8 ». Il la voit tous les jours, mais son caractère est fluctuant, il a mauvais esprit, dit-il, il est souvent de mauvaise humeur devant l'absence de réussite de ses essais poétiques et les belles promesses, qu'il a faites à la suite de l'anecdote du tilleul, s'évanouissent. Il se montre jaloux. Elle finit par ne plus le voir, et Goethe s'aperçoit que la poésie est sa seule consolation.

Pourtant de temps à autre, il resonge à Annette Schönkopf, à laquelle, de retour à Francfort, il a adressé des lettres qui ne cachent pas ses sentiments amoureux :

Je vous remercie de l'amour et de l'amitié que vous m'avez constamment témoignés et que je n'oublierai jamais. Je n'ai pas besoin de vous rappeler un homme qui, pendant deux ans et demi, a fait partie de votre famille, qui vous a sans doute causé du chagrin mais qui a été toujours un bon garçon ; vous le regretterez souvent, je l'espère ; moi, du moins, je vous regretterai 9.

Il apprendra un peu plus tard qu'Annette est fiancée, lui écrira des lettres où on sent qu'il espère encore qu'elle lui reviendra, et finira par

composer une *Ode à la nuit*, où, après avoir chanté ces heures nocturnes, il termine en laissant éclater son amour pour Annette :

Que je trouve de charme
À la fraîcheur de cette belle nuit d'été !
Oh ! dans ce lieu, quel silence,
Pour sentir ce qui rend l'âme heureuse !
Cette volupté se peut concevoir à peine,
Et cependant, ô ciel, je te tiendrais
Quitte de mille nuits semblables,
Pour une que me donnerait mon amie 10.

Le 12 décembre 1769, il écrit de Francfort à cette Annette, qui a pourtant rompu avec lui, l'appelant « ma bien chère amie ». Il lui avoue qu'avec le temps qui a passé les souvenirs s'effacent et les absents s'éloignent un peu plus, il la devine mariée — elle le sera effectivement l'année suivante — et, surtout, ne semble éprouver aucune jalousie envers ce mari, qui n'est encore qu'imaginaire et fruit de son songe : « Quelle joie pour moi, très chère amie, de vous savoir dans les bras d'un aimable époux [...] Je sais gré à mon rêve de m'avoir montré votre bonheur d'une manière très vivante, et le bonheur de votre époux et sa récompense pour le bonheur qu'il vous a donné. Conservez-moi son amitié en restant mon amie 11. »

C'est une des constantes amoureuses de Goethe de transformer ses amours déçues ou inabouties en amitiés. Jusqu'à la fin de sa vie, il ne changera pas, préférant presque la mélancolie de la rupture amoureuse à la plénitude des sentiments et des sens. Dans cette longue lettre, on le sent comme soulagé. Il offre à Annette Schökopf une bible en cadeau de mariage, comme le veut la tradition protestante.

En dépit de ces intermèdes amoureux, Goethe demeure encore un jeune homme fantasque et habité de mille projets, tant qu'il demeure à Leipzig. Bref, il est saisi, comme écrira plus tard Chateaubriand dans *René*, par le « vague des passions ». Bientôt, s'étant replongé dans l'étude de la guerre de Sept Ans, il s'aperçoit des défauts de son héros Frédéric II et comprend que son grand-père tout comme les habitants de Leipzig n'aiment pas ce roi. Goethe fréquente alors un certain Oeser, passionné par le dessin et la peinture qu'il pratique avec élégance et originalité, même si, parfois, il aime sur ce plan-là se livrer à des bizarreries et à des fantaisies pour provoquer le public et a quelque prédilection pour ce qui est allégorique. Goethe sera toujours reconnaissant à Oeser de lui avoir, comme il lui écrit, « indiqué la route du vrai et du beau », reconnaissant même qu'Oeser est, avec Shakespeare et Wieland, l'homme qui a exercé sur lui le plus d'influence en domptant son tempérament trop bouillant. Tout naturellement, Goethe s'éprend ou croit s'éprendre de la fille d'Oeser mais transforme vite cet amour en une paisible amitié.

Comme il a enfin pris conscience que seul le beau est digne

d'intérêt, il se décide à visiter Dresde et ses trésors artistiques. Il loge chez un cordonnier dont il admire la simplicité de vie et la sagesse. Et il parcourt les galeries de peinture si nombreuses à Dresde, mais sans vraiment en goûter les richesses, parce que la culture qui est alors la sienne ne lui permet pas encore de les apprécier. Puis il retourne à Leipzig où ses amis s'inquiétaient de sa soudaine disparition.

NAISSANCE DE SA VOCATION DE POÈTE

C'est à ce moment qu'il comprend que seule la poésie lui permet d'exprimer l'intensité de ses sensations et de ses sentiments. S'il n'est encore qu'un pauvre rimailleur, s'il écrit des pièces de théâtre qui ne méritent même pas d'être citées, il sent, malgré ses maladroites, que sa véritable vocation est en train de naître.

C'est alors qu'il se lie à la famille Breitkopf dont le fils aîné est passionné par le violon et le piano, tandis que le cadet ne se lasse pas d'aller aux concerts et d'y entraîner Goethe. L'aîné met même en musique quelques-unes des chansons de Goethe qui sont imprimées sous le titre *Nouvelles chansons*, mises en musique par Bernard Theodore Breitkopf, sans la mention du nom de Goethe.

Ce dernier s'intéresse également à la technique de la gravure à l'eau-forte que lui enseigne Stock, qui habite une mansarde chez les Breitkopf. Il est également attiré par Winckelmann, célèbre pour ses connaissances sur l'art et sur l'Antiquité, dont la réputation a franchi toutes les frontières des petits États allemands. Goethe se réjouit du prochain passage de Winckelmann à Leipzig quand il apprend sa mort brutale.

Cette mort est un tel choc pour Goethe qu'il replonge dans son hypocondrie, d'autant plus que, par excès d'occupations et d'intérêts, sa santé s'est altérée. Une vieille douleur à la poitrine renaît, qu'il croyait disparue, et cela l'angoisse. À Leipzig, il a mangé n'importe quoi, a bu de la bière et du café sans modération. Il s'essaie à des bains d'eau glacée et se couche à même le sol, comme le préconise Jean-Jacques Rousseau dans l'*Émile*, mais cela ne fait qu'aggraver son cas.

Une nuit il s'éveille en proie à une violente hémorragie et se retrouve pendant plusieurs jours entre la vie et la mort, avec une tumeur au côté gauche du cou. Il fait appel au docteur Reichel qui lui prodigue des soins affectueux : « Je luttai plusieurs jours entre la vie et la mort, et la joie de la convalescence fut empoisonnée pour moi par une tumeur au côté gauche de mon cou qui s'était formée lors de l'éruption et dont on ne s'était aperçus qu'après le danger passé [12](#). » Heureusement, il est pris en charge par des amis qui assurent sa convalescence. Ayant frôlé la mort, il se tourne vers un certain Langer, un homme qui connaît bien la Bible et qui semble être le contraire

d'un Behrisch. Sans se convertir, ostensiblement, il se préoccupe davantage de Dieu, mais ne se fonde pas vraiment à la religion luthérienne, dont il est issu.

DÉPART DE GOETHE DE LEIPZIG POUR FRANCFORT

Goethe finit par quitter Leipzig le 28 août 1768, jour de son anniversaire, et arrive chez lui à Francfort dans un tel état de maigreur que sa famille évite dans un premier temps toute demande d'explications sur ce retour inopiné. Il retrouve sa sœur Cornelia et s'épanche sur l'indignité de leur père qui l'a obligé pendant trois ans à faire à Leipzig des études poussées et interminables et lui a volé ainsi une partie de sa jeunesse.

Cornelia s'emploie à remonter le moral de son frère et à soigner son mal. Tous deux inventent une langue imaginaire qu'ils sont les seuls à pouvoir comprendre. Son père est déçu d'héberger sous son toit un fils malade, tandis que sa mère sombre dans la dévotion religieuse.

La tumeur au cou dont souffre Goethe ne s'est pas résorbée et deux médecins qui sont accourus à son chevet parlent de l'opérer. L'un d'entre eux s'adonne aux sciences médicales ésotériques, ce qui n'est pas sans fasciner ni inquiéter Goethe. Celui-ci continue à souffrir de l'estomac, à digérer difficilement et aucun remède ne semble efficace. On demande alors au médecin adepte de l'ésotérisme de lui donner une potion de sa panacée. Il faut croire que ce remède est bon puisque Goethe recouvre promptement la santé !

Annette, même mariée, n'a pas quitté son esprit et, comme il la revoit en 1776, huit ans plus tard, au cours d'un voyage qu'il entreprend à Leipzig avec le grand-duc de Weimar, il fait part à une de ses correspondantes, Charlotte von Stein, de ses impressions, témoignant que c'est lui qui a changé et non pas Annette. Ainsi s'achève cette sorte de liaison rêvée d'un adolescent qui, dans ses amours, ne cessera jamais de l'être.

Il finit par guérir de tous ces maux et, comme il l'écrit, par devenir un autre homme, beaucoup plus gai et heureux. Sous l'influence d'une amie de sa mère, Suzanna von Klettenberg ^{*1}, il se rapproche de plus en plus de Dieu, même si parfois chez lui réapparaissent les railleries anticléricales de son temps. Mais il est certain que Goethe est moins religieux que pétri de religiosité informelle.

Il ne sait pas exactement quelles sont l'étendue et la forme de sa foi. Celle-ci se mêle aux sciences occultes et alchimiques, tant il cherche une voie spirituelle qui puisse convenir à la force et à la diversité de son imaginaire.

Il a presque vingt ans lorsqu'il écrit à Langer, alors précepteur du jeune comte de Lindenau puis plus tard bibliothécaire à Wolfenbüttel, au sortir de sa maladie :

Toujours la même faiblesse, la même débilité dans la foi. Pierre, lui aussi, était un honnête homme, mais comme moi il était pusillanime. Eût-il fermement cru que Jésus avait tout pouvoir sur le ciel, la terre et la mer, il aurait marché à pieds secs sur les flots. C'est le doute qui le fait s'enfoncer. Voyez-vous, cher Langer, ma situation est curieuse ; le Seigneur s'est enfin emparé de moi. Je marchais trop lentement ou trop vite à son gré, et alors il m'a empoigné par les cheveux. Vous aussi, il vous poursuit, et je voudrais assez vivre pour assister au moment où il vous rejoindra. Je sens de temps en temps en moi une grande paix, un grand silence, je sens toute la bonté que la source éternelle fait couler sur moi. Nous errerons peut-être encore longtemps, mais à la fin tout sera bien 1.

GOETHE ET SES CORNUES

Goethe se fabrique alors dans sa mansarde un petit appareil, avec des cornues, et y manie des sels, comme le médecin qui vient de le soigner. Il fabrique du suc de cailloux, avec ceux du Main, qui résulte de la fusion d'un quartz hyalin avec une certaine quantité d'alcali ; « on obtient un gaz transparent qui se répand dans l'air et offre une belle et claire fluidité 2 ». Ces expériences chimiques passionnent Goethe et lui font vite oublier ses malaises. Il relit non sans surprise les lettres qu'il a écrites depuis Leipzig à sa famille et manifeste un certain étonnement : sa vie n'a pas de colonne vertébrale ferme, flotte, est donc à ce point dispersée ? Il n'aime guère les vers qu'il a écrits et en fait un autodafé, avant de sombrer dans un intérêt assez délirant pour la mystique, et la dualité Dieu/Lucifer.

On voit ainsi dans ses expériences de chimie comme dans son intérêt pour la théologie se former chez Goethe les prémices, dont il n'a pas encore conscience, de son futur *Faust*.

Dans *Faust*, il fera une réflexion qui vaut pour toute sa vie : « Transformer en une image, en un poème ce qui me réjouissait ou me torturait, ou me préoccupait de quelque façon, et régler ainsi mon compte avec tout cela, tant pour rectifier mes idées sur les objets extérieurs que pour faire régner la paix en moi 3. » Il est vrai que, toute sa vie, Goethe racontera l'essentiel de son existence en petits poèmes, conférant à ces derniers une fonction cathartique.

DÉPART POUR STRASBOURG ET SON UNIVERSITÉ

Le manque d'assiduité de Goethe dans ses études à Leipzig, sa dispersion entre des curiosités diverses, ses divertissements et ses amours, son état dépressif ont déplu à son père qui décide de l'envoyer

parachever ses études à Strasbourg en 1770. Strasbourg est alors français. Et pour Goethe, la France est le pays de Voltaire, de Diderot et de Molière dont il a étudié les œuvres. Il a même l'intention de faire carrière en France. De plus, Goethe s'entend de moins en moins bien avec son père.

Aussi part-il joyeux pour Strasbourg où il arrive le 2 avril 1770, et s'inscrit à la faculté le 18. Il est alors âgé d'un peu plus de vingt ans. En 1855, l'Anglais George Henry Lewes tracera dans une biographie consacrée à cet écrivain ce portrait louangeur :

Jamais plus beau jeune homme n'avait franchi les portes de Strasbourg. Longtemps avant d'être célèbre, il était comparé à Apollon ; quand il entra dans un restaurant, les convives laissaient tomber leurs couteaux et leurs fourchettes pour le regarder. Ses portraits ne donnent qu'une faible idée de sa personne ; ils offrent le dessin et non les jeux de ses traits ; et encore ne sont-ils pas parfaitement exacts quant à la forme. Ses traits étaient littéralement taillés, comme dans les beaux types de l'art grec. Il avait un front élevé et large, au-dessus duquel étincelaient de grands yeux bruns d'une rare beauté, dont les prunelles avaient un développement extraordinaire. Le nez, légèrement aquilin, large avec élégance ; la bouche, avec la lèvre supérieure un peu relevée, forte et expressive. Le menton et la mâchoire étaient en proportion avec le reste, et la tête reposait sur un beau cou musculeux. Sa taille était au-dessus de la moyenne ; mais sans être grand en réalité, il avait l'air d'un homme grand, parce que son port était imposant 4.

On comprendra mieux, à lire ce portrait, pourquoi Goethe va faire tourner la tête à tant de femmes.

Dès son arrivée il descend à l'hôtel de L'Esprit. Sa première sortie est à la cathédrale qui lui apparaît colossale, plantée au centre de la petite place qui l'entoure. Il monte au faîte de l'édifice et contemple la large plaine d'Alsace et la vallée du Rhin, les bois et les montagnes dans le lointain. Il est heureux de se retrouver dans une telle ville. Descendu de l'édifice, il le contemple encore, stupéfait, émerveillé et quelque peu effrayé.

Il loue un appartement non loin du marché aux poissons et trouve une table d'hôte, sur recommandation, tenue par les demoiselles Lauth et située au 13, rue des Épiciers. Il se fait aussitôt des amis, dont un étudiant en médecine, particulièrement espiègle. Il y rencontre aussi le juriste Johann Daniel Salzmann qui lui donne des conseils sur les études de droit qu'il doit terminer, c'est-à-dire, comme on disait alors, « prendre ses degrés ». Les étudiants en médecine sont les plus nombreux à fréquenter la pension. Goethe a découvert un nouveau prétexte pour abandonner provisoirement ses études de droit et venir assister aux cours de chimie et d'anatomie.

LA FUTURE REINE MARIE-ANTOINETTE, À STRASBOURG AVANT SON MARIAGE

Goethe vient d'arriver lorsqu'il a droit à un congé, en raison de la

venue de Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, qui doit se rendre à Paris pour y épouser le futur Louis XVI. La ville est en fête. Il est attiré par un édifice où la princesse doit être reçue officiellement, construit entre deux ponts sur une île du Rhin, décorée somptueusement de tapisseries pour fêter cet événement exceptionnel. La future reine de France est logée au Pavillon d'échange, élevé à l'île aux Épis, ou île Dauphine :

Je me rappelle encore très bien cette reine si belle, si distinguée, à l'air à la fois enjoué et noble. Visible comme elle l'était pour nous tous dans son carrosse à glaces, elle paraissait, dans une causerie intime avec les dames de sa suite, plaisanter sur la foule qui affluait à son passage. Le soir, nous parcourûmes les rues pour voir les illuminations des divers édifices, notamment le sommet étincelant de la cathédrale, dont nos yeux ne pouvaient assez se repaître, de près ou de loin [5](#).

Goethe apprend peu après qu'un mouvement de foule à Paris lors de l'arrivée de Marie-Antoinette a provoqué de nombreux morts, ce qui sera regardé comme un mauvais présage. Mais toujours blagueur, Goethe écrit des lettres à ses amis, faisant semblant de se trouver à Paris, au moment de ce drame, afin de les inquiéter. Pendant ce temps il se cache à Strasbourg et un jour fait mine d'arriver de Paris sain et sauf au grand soulagement de ses parents et de ses amis.

Goethe est enchanté par Strasbourg, où il aime à flâner et fréquente la société bourgeoise grâce à des lettres d'introduction, et à Salzmann qui préside toujours la table d'hôte. Mais il doit aussi se plier à une mise élégante, se faire peigner avec une tresse, et se poudrer, sortir en culottes courtes et serrées aux jambes, et tenir un chapeau sous son bras. Il s'habitue assez vite à ces mœurs policées.

FASCINATION DE GOETHE POUR LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG

Goethe reste obsédé par le gigantisme de la cathédrale, par sa façade imposante, et dans *Vérité et Poésie* [*2](#) il se livre à une description détaillée de celle-ci. Évidemment, il ne fait pas mystère qu'il a vécu parmi les détracteurs de l'architecture gothique et avoue qu'il est encore sous leur influence, mais que celle-ci va en diminuant pour faire bientôt place à une admiration sans réserve. Goethe, de ce point de vue, est un préromantique sans le savoir qui, en plein XVIII^e siècle, ose aimer un monument méprisé par tous, et se fait le précurseur d'un Chateaubriand, lequel, dans *Génie du christianisme*, parle des édifices gothiques comme d'immenses forêts dont les orgues imitent les bruissements. Goethe a compris, avant tout le monde, l'harmonie et le goût de cette architecture et sait en apprécier bien des aspects. Il est heureux à l'idée que cet édifice ait été bâti en terre

allemande par des architectes aux noms à consonance germanique, comme par exemple Erwin von Steinbach pour la façade, et décide « de changer le nom malfamé de gothique donné jusqu'alors à cette architecture et de la revendiquer pour [son] pays, en lui donnant celui d'architecture allemande 6 ».

Le nationalisme de Goethe dont nous avons pu déjà observer quelques indices trouve dans la cathédrale de Strasbourg sa révélation et on ne saurait le reprocher à l'écrivain qui va, le tout premier, considérer le style gothique comme un art non seulement à part entière mais sublime. Il le fait dans un style enthousiaste qui correspond bien à celui des écrivains du *Sturm und Drang*, nom d'un drame écrit par son ami, le dramaturge Klinger, et qui fait fi de toutes les règles du théâtre classique, en prenant exemple sur Shakespeare. Le mouvement *Sturm und Drang* marque la première apparition du préromantisme.

Il éprouvera une admiration identique en étudiant plus tard les cathédrales de Fribourg et de Cologne et se félicitera qu'on apprécie enfin ce qui a été exécuté par ses ancêtres et de voir « des jeunes gens de mérite, saisis par cette passion, consacrer sans réserve leurs forces, leur temps, leurs soins, leur fortune, à ces monuments d'un monde qui n'est plus 7 ».

Après son voyage en Italie pendant lequel il perfectionne sa connaissance de l'art classique, il s'éloignera du gothique, mais y reviendra notamment grâce à Sulpiz Boisserée, auteur d'un beau livre sur la cathédrale de Cologne, et fervent admirateur, comme tous les romantiques, de l'art gothique. Goethe, à la fin de sa vie, retrouvera grâce à lui pour cet art son enthousiasme juvénile d'autrefois.

En 1772, il fera paraître à Francfort un petit essai, *De l'architecture allemande*, où il tente de démontrer que l'art gothique est un art allemand qui s'oppose à l'art classique, par sa diversité, le génie de ses inventions architecturales et sculpturales, l'audace de ses constructions — et rend hommage à l'architecte de la cathédrale de Strasbourg Erwin von Steinbach.

À Strasbourg, Goethe retrouve aussi le plaisir de la danse à laquelle il avait été initié avec sa sœur à Francfort, notamment le menuet, accompagné d'une flûte. Il assiste aussi au théâtre français à des spectacles de ballet. À Strasbourg, entraîné par les habitants de la ville qui, le dimanche, dansent et valsent, comme dans les campagnes, il participe à des bals. Il prend même des leçons de danse avec un maître flanqué de ses deux filles qui n'ont pas vingt ans, avec lesquelles il danse, accompagné par le violon du père. Naturellement, il tombe amoureux de l'aînée qui le dédaigne, et n'éprouve guère de sentiments pour la cadette, Émilie, qui pourtant semble avoir du goût pour lui, parce qu'elle est libre, alors que sa sœur, Lucinde, est presque fiancée.

Il veut savoir en allant consulter une tireuse de cartes, qui ne craint pas d'associer à son art des pratiques magiques, si ses sentiments seront vite partagés.

Les deux sœurs ne parlent que le français. S'ensuit une série de quiproquos, au cours desquels elles semblent se disputer le cœur de Goethe. Cette comédie se termine d'une façon aussi dramatique que drolatique. Lucinde, pour empêcher sa sœur d'éprouver pour Goethe de tendres sentiments, et quelque peu exaltée par les sciences divinatoires qu'elle pratique, presse son visage contre celui de Goethe et le baise à plusieurs reprises sur la bouche en disant : « Maintenant, craignez ma malédiction ; malheur et malheur à tout jamais à celle qui la première après moi baisera ces lèvres ! Ose maintenant renouer avec lui ! Je sais que le ciel m'exaucera cette fois. Et vous, monsieur, retirez-vous le plus vite que vous pourrez. » Et Goethe de conclure : « Je descendis précipitamment l'escalier, avec le ferme propos de ne plus mettre le pied dans cette maison 8. »

RENCONTRE AVEC LE POÈTE HERDER

Goethe continue à regretter le peu de place fait à la poésie en Allemagne vers 1770, tout en rendant hommage à Klopstock. Il se doute bien qu'on lui fait compliment de ses vers par flatterie et que l'orgueil qu'il en tire est mauvais conseiller. Il est rappelé en quelque sorte à l'ordre par la venue de Herder, qui accompagne dans ses voyages le prince de Holstein-Eutin et arrive avec lui à Strasbourg. Il le croise dans l'escalier de l'hôtel de L'Esprit, et demande la permission d'aller le voir. Les deux hommes conversent désormais régulièrement, mais Goethe est vite agacé d'avoir en face de lui quelqu'un qui ne cesse de le contredire. En bref, il est attiré et contrarié par Herder qui se fait opérer des yeux devant lui, jamais lassé d'apprendre quelque chose. Herder est déjà un poète, un philosophe et un écrivain reconnu et Goethe avouera qu'il aura une grande influence tout au long de sa vie sur la littérature allemande, comme il en aura sur Goethe auquel il donnera à lire nombre de textes poétiques très anciens, afin de lui permettre de retrouver les vieilles traditions germaniques qui avaient été oubliées ou perdues.

Herder, plus âgé de cinq ans que Goethe, a été en effet un élève de Kant, et a écrit *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* (1784-1791) qui sera traduit en France par Edgar Quinet, dont la première épouse est une Allemande. Quinet sera un des premiers historiens français à deviner les dangers de la puissance prussienne. Herder deviendra par la suite pasteur, puis il sera conseiller consistorial à Weimar.

Herder, sur lequel l'opération des yeux n'a pas réussi et qui se trouve

avec un visage enlaidi, devient d'humeur morose et s'empresse de quitter Strasbourg, après avoir emprunté de l'argent à Goethe. En dépit de son irritation à son égard, Goethe ne peut que rendre hommage à un homme qui a changé sa vision de la poésie et de la littérature. En effet, il lui a fait découvrir Ossian et Shakespeare, lui qui ne connaissait, ayant vu jouer à Francfort, uniquement des troupes théâtrales françaises, que le répertoire classique. Il finit par trouver bien fades ces dramaturges français par rapport au monde de Shakespeare et à la liberté de sa langue et de ses vers comme à sa modernité, lui qui n'est pas astreint à la règle contraignante des trois unités, de lieu, de temps et d'action. En cela, Goethe précède Victor Hugo, et par conséquent se montre toujours fidèle à un romantisme secret.

À cette époque, Goethe semble assagi. Il a mûri et sait se prendre en charge intellectuellement selon un plan bien déterminé qui surprend chez cet étudiant qui jusque-là ne rêvait qu'amusements et divertissements :

Examiner les choses aussi bien que nous le pouvons, les inscrire dans notre mémoire, être attentifs à ne pas laisser passer un jour sans avoir engrangé quelque connaissance. Pratiquer les sciences qui fournissent à l'esprit une direction certaine, comparer, mettre chaque chose à sa place, déterminer chaque valeur, c'est là la véritable philosophie, la connaissance fondamentale ; voilà ce que nous devons faire à présent. Pour cela, il faut que nous voulions n'être rien, mais devenir tout et surtout que nous ne nous arrêtions ni ne nous reposions plus souvent qu'il n'est indispensable pour satisfaire les exigences d'un esprit et d'un corps fatigué 9.

Certes, Goethe mettra quelque temps à appliquer un plan de vie aussi austère, mais on peut dire qu'il en a établi très jeune les bases, qu'il suivra par la suite.

VOYAGE EN ALSACE ET EN LORRAINE : SA PASSION POUR FRÉDÉRIQUE BRION

Il fait deux découvertes capitales, celle de Götz von Berlichingen, chevalier allemand du ^{xv}^e siècle, dont il lit la biographie, et celle de Faust et de son mythe. Il partage avec ce dernier, qui s'est intéressé à toutes les créations et sciences humaines, beaucoup d'affinités, mais il ne songe pas alors à écrire sur lui. Il tombe malade en 1771, et c'est pour échapper à la langueur où l'a plongé cette maladie, qu'on a tout lieu de prendre pour une sorte de petite dépression (car Goethe se cherche et ne s'est pas encore trouvé), qu'il décide de partir en voyage en Alsace avec quelques camarades de son université.

Il se rend à cheval à Saverne dont il admire le château épiscopal ; puis à Phalsbourg avec sa place forte et son église pleine de goût, écrit-il. Puis c'est Buxwiller, chef-lieu du comté de Hanau-

Lichtenberg qui appartient au landgrave de Darmstadt et qui est sous suzeraineté française. Du haut d'une colline, il peut admirer la vue des Vosges et de Saverne d'un côté et l'immense plaine d'Alsace de l'autre, qui se perd dans les brumes des montagnes souabes.

Puis il atteint la Lorraine, les bassins de la Sarre et de la Moselle, passe par Sarreguemines et arrive à Sarrebourg, avec son église luthérienne et son château à l'architecture attrayante, agrémentés de jardins particulièrement bien dessinés. Goethe s'enfonce ensuite dans une Lorraine préindustrielle, avec ses machines qui exploitent l'alun minéral qu'on extrait du sol, et rejoint Duttweiler, capitale de la houille. Il atteint Friedrichsthal où se trouvent de célèbres verreries, avant de gagner Neukirch et son château de chasse. Il passe ensuite, toujours accompagné de ses camarades, par le duché des Deux-Ponts (Zweibrücken) intégré à la Rhénanie-Palatinat, et sa belle résidence ducale. Par la Horn, il monte jusqu'à Bitche, ville attachée à la montagne et dotée d'une forteresse bâtie sur le roc.

Il poursuit son voyage en descendant la vallée de Baerenthal, entend souvent parler dans la région de l'industriel Dietrich qui a fait fortune en exploitant le fer, la houille et le bois. On le voit à Wasenbourg en haut d'une petite montagne près des ruines d'un vieux château, puis il longe la forêt de Haguenau, toujours sur son cheval, et observe le cours « charmant » de la rivière Moder. Il s'arrête à Drusenheim et file à Sessenheim où il se dirige vers le presbytère du vieux pasteur Johann Jacob Brion. On lui a recommandé ce lieu pour qu'il puisse se reposer. L'épouse du pasteur qui, selon Goethe, a dû être belle, survient, puis la fille aînée, ainsi qu'une de ses sœurs, qui évoque Frédérique, la cadette, encore absente. Celle-ci finit par arriver et Goethe est saisi d'un vrai coup de foudre en la voyant. Elle est vêtue d'un costume local fort séduisant. Il la décrit :

Une jupe à falbala, ronde, blanche, et assez courte pour laisser voir le plus joli pied du monde jusqu'à la cheville ; un corset blanc et ajusté, et un tablier de taffetas noir : telle était sa toilette qui tenait le milieu entre celle d'une paysanne et celle d'une dame de la ville. Svelte et légère, elle marchait comme si ses pieds n'eussent rien à porter, et son cou semblait trop délicat pour les épaisses tresses blondes qui tombaient de sa jolie tête ; ses yeux bleus et doux lançaient autour d'elle des regards intelligents ; son joli nez retroussé se levait ingénument en l'air, comme s'il ne pouvait pas y avoir de souci dans le monde ; son chapeau de paille lui pendait au bras ; et j'eus ainsi le bonheur, dès le premier coup d'œil, de la voir paraître devant moi avec toute sa grâce et avec tous ses attraits [10](#).

Frédérique Brion vient d'entrer dans la vie sentimentale de Goethe. Elle sera certainement son plus grand amour.

Frédérique exécute plusieurs morceaux de musique sur un clavecin, commence à chanter une romance, mais n'arrive pas jusqu'au bout. Le dîner se passe avec les trois sœurs et les deux parents. Le père fait songer, selon Goethe, au *Vicaire de Wakefield*, roman d'Oliver Goldsmith que Wieland lui avait fait lire peu de temps après sa

publication. Un fils apparaît et se joint aux convives. Avec son ami, Weyland, qui l'a suivi dans son voyage, qui est l'ami de la famille Brion et qui offre son bras à l'aînée, il offre le sien à Frédérique et ils partent ainsi dans la campagne se promener de nuit. Frédérique lui parle avec simplicité de son existence. Goethe l'écoute, charmé, mais aussi jaloux de toutes les personnes qui ont pu l'approcher et qu'elle évoque. Revenu de sa promenade, il pose à son ami un certain nombre de questions qui lui font conclure que Frédérique est libre de toute attache sentimentale. Lorsque le jour point, le désir de revoir Frédérique lui est devenu irrésistible.

Mais il se trouve si mal vêtu qu'il emprunte à Drusenheim son costume à un jeune paysan, et cache son visage avec un chapeau lorsqu'il paraît devant Frédérique qui le prend pour quelqu'un d'autre. Jusqu'au moment où il se fait reconnaître. Il lui baise la main qu'elle consent à laisser dans la sienne. Il faut prévenir toute la famille de la méprise dans laquelle elle est également tombée. Cette plaisanterie finit par en agacer plus d'un, mais heureusement fait bien rire le pasteur Brion. Comme Goethe ne peut rien faire dans la vie sans le narrer et le transformer par l'écriture, il écrira un conte sur cette histoire, *La Nouvelle Mélusine*, qui sera inséré beaucoup plus tard dans *Les Années de voyage de Wilhelm Meister*, publié 1826. Il revient avec son ami Weyland à Strasbourg pour y reprendre le cours de ses études, déplorant une nouvelle fois la pauvreté de la littérature allemande, et visite des malades en compagnie d'un professeur de médecine qui donne à ses étudiants quelques jours de congé.

Goethe n'a plus qu'une seule idée : rejoindre au plus vite Frédérique. Parti au galop en direction de Sessenheim, il trouve Frédérique et sa sœur Olivia qui semblaient l'attendre sur le pas de la porte. Le lendemain, un dimanche, les deux amoureux se promènent toute la journée sans se quitter, se lancent dans des jeux de société et rêvent à nouveau de danser ensemble. Goethe trouve à Frédérique « la gaieté réfléchie, la naïveté avec la conscience d'elle-même, l'humeur joyeuse avec la prévoyance [11](#) ».

Depuis que Lucinde lui a donné un baiser démoniaque en lui affirmant que tout autre baiser lui porterait malheur, Goethe n'ose plus embrasser une autre femme, notamment lorsque le baiser fait partie des gages des jeux de société. Il observe Frédérique, qu'il trouve d'autant plus belle, quand elle est libre de ses mouvements, au cours d'une promenade : « Son allure et sa taille n'étaient nulle part plus séduisantes que quand elle se promenait sur un sentier élevé ; la grâce de ses manières semblait rivaliser avec la terre fleurie et l'inaltérable sérénité de son visage avec le ciel bleu [12](#). »

Il la quitte une nouvelle fois, mais entretient avec elle une correspondance qui lui permet de garder patience. Frédérique l'invite

à une fête, lui affirmant que son séjour à Sessenheim sera assez long. Goethe prend alors une diligence, encombré de nombreux bagages, et retrouve peu après Frédérique. « Je goûtais un bonheur infini à côté de Frédérique ; j'étais expansif, gai, spirituel, parlant haut, et néanmoins contenu par le sentiment, par le respect et par l'attachement. Les dispositions de Frédérique étaient les mêmes : elle était franche, gaie, affectueuse et communicative. Nous paraissions ne vivre que pour la société, et c'était pour l'autre seulement que nous vivions 13. » Et d'ajouter plus loin : « Quand l'occasion s'offrit de baiser tendrement ma bien-aimée, je ne la laissai pas échapper, et je me refusai encore moins la récidive 14. » Et de poursuivre : « Nous fîmes une promenade solitaire, en nous tenant les mains ; et, dans la retraite silencieuse, nous nous donnâmes l'embrassement le plus tendre et l'assurance la plus sincère de notre amour passionné 15. »

Certes, il songe, la nuit suivante, comme dans un cauchemar, aux prédictions de Lucinde sur son baiser fatal et pense avoir nui ainsi à Frédérique. Mais le jour venu, il retrouve ses esprits et Frédérique lui donne même un baiser en public.

Puis il retourne à Strasbourg où il poursuit son échange de lettres avec Frédérique Brion. Ce qui ne l'empêche pas, dès la première occasion, de se rendre à Sessenheim où, avoue-t-il, « nous nous habituâmes de plus en plus à être ensemble ». Selon les coutumes du pays, ils ne sont soumis à aucune surveillance des proches ni des amis. Goethe prononce le terme d'amant. Même si ce mot n'a pas à cette époque la même résonance qu'aujourd'hui, il semble bien que cette passion ne soit pas du tout platonique, comme certains commentateurs ont voulu nous le faire croire.

Il écrit alors un poème révélateur, *Celle que j'ai choisie* :

La main dans la main, les lèvres sur les lèvres
Je t'en prie, ô bien-aimée, reste-moi fidèle !
Adieu ! ton amant doit voguer encore devant maint écueil ;
Mais, si quelque jour, après l'orage,
Il salue le nouveau port,
Puissent les dieux le punir
S'il jouit sans toi de la vie 16 !

Ils jouissent ensemble de longues journées dans une nature qui les choie. Goethe ne peut s'empêcher d'écrire sur Frédérique un poème parmi tant d'autres dont la femme aimée possédera le manuscrit, où se mêlent tendre sentiment et amour de la nature, c'est le célèbre *Chant de mai* :

Quelle lumière splendide baigne pour moi la nature !
Comme le soleil brille ! Comme la campagne rit !
Les fleurs jaillissent de toutes les branches
Et mille voix montent des buissons.
La joie et le bonheur habitent tous les cœurs.

Ô terre, ô soleil, ô bonheur, ô plaisir !
Ô amour, ô amour !
Aussi beau, aussi doré
Que les nuages du matin sur ces hauteurs là-bas !
Ta bénédiction magnifique rafraîchit les champs,
Le monde s'épanouit dans le souffle des fleurs.
Ô jeune fille, jeune fille ;
Combien je t'aime ! Comme ton œil brille !
Comme tu m'aimes !
Ainsi l'alouette aime le chant et l'espace,
Et les fleurs matinales, le parfum du ciel.
Ainsi je t'aime, avec l'ardeur de mon sang,
Toi qui me donnes la jeunesse et la joie,
Et le courage, pour de nouvelles chansons et de nouvelles danses.
Sois éternellement heureuse, ainsi que tu m'aimes 17.

Un autre poème tout aussi célèbre suivra, *Bienvenue et Adieu* (*Willkommen und Abschied*), qui annonce une prochaine séparation provisoire.

Celle-ci, quand elle se produit, redouble encore leur attirance l'un pour l'autre. Ils rendent visite aux membres de la famille de Frédérique. Il a à subir les manifestations de jalousie de la sœur, Olivia, mais la gaieté et l'aisance de Frédérique restent un modèle pour retrouver sa bonne humeur. Cette joie partagée est hélas interrompue par l'obligation qu'a Goethe de passer ses degrés en droit, et son examen final le 16 août 1771.

Pourtant, ce lien avec Frédérique Brion semble solide, puisque la même année il lui écrit un poème qui ouvre sur un amour durable :

J'ai déjà trouvé la vallée
Où un jour, nous irons ensemble,
Où nous verrons la rivière couler doucement
Dans les heures du soir.
Ces peupliers dans la prairie
Ces hêtres dans les bois !
Ah, derrière ces arbres,
Nous trouverons certainement une chaumière 18.

Cependant Goethe n'est pas heureux. Il comprend aussi qu'il s'est mal adapté à Strasbourg, à l'Alsace et à la France. Il finit même parfois, en mélangeant les deux cultures, par ne plus savoir s'il est allemand ou français, et il s'aperçoit qu'il ne parle pas une langue française élégante et pure. Il reste un fervent admirateur de Frédéric II de Prusse et se félicite que les armées françaises fassent leurs exercices selon les méthodes prussiennes. Il est irrité d'entendre dire sans cesse que les Allemands manquent de goût. Il trouve que littérairement l'Allemagne piétine et il a cette phrase significative : « On demandait du bon et du neuf ; mais quand on présentait du neuf on n'en voulait pas 19. »

Strasbourg est peuplé de maîtres et d'étudiants allemands qui

regrettent d'être ainsi mis à l'écart face aux grands écrivains français du XVIII^e siècle, que ce soit Voltaire ou Diderot où même *L'Encyclopédie* dont la dimension angoisse Goethe. « C'est ainsi qu'à la frontière de la France, nous rompîmes d'un coup et complètement avec l'esprit français 20. » En revanche, Goethe reste un admirateur fanatique de Shakespeare.

NOUVEAU VOYAGE EN ALSACE. FRÉDÉRIQUE BRION, TOUJOURS

Pour se consoler de ses déconvenues, il parcourt la haute Alsace, admire les vitraux colorés du cloître de l'abbaye de Molsheim, visite Colmar et Sélestat (Schelestadt). Il grimpe sur la montagne d'Ottlie où se trouvent les restes d'une forteresse romaine et d'où la vue sur l'Alsace est une des plus vastes qui soient. Il s'étourdit parce que son amour pour Frédérique commence à lui causer des tourments.

La jeune fille ne semble pas penser à l'avenir et se complaît dans cette liaison sans projet. Goethe sent peu à peu sa passion s'éteindre à mesure qu'il désire retourner en Allemagne. Frédérique n'est pas dupe et les deux jeunes gens passent des jours pénibles. De son cheval, Goethe lui tend la main. Elle est aussi émue que lui et se met à pleurer. C'est la rupture. Même si huit ans plus tard Goethe passera la voir. Il arrive à Mannheim où il visite dans le château la collection d'antiques, ayant dans sa besace de très beaux poèmes qu'il a consacrés à Frédérique, dont *Bienvenue et Adieu*, et surtout *La Petite Rose des Landes* (*Heidenröslein*) dont Schubert a fait un de ses lieder :

Un jeune garçon vit une petite rose,
Une petite rose sur la lande,
Elle était fraîche et belle comme le matin ;
Il accourut pour la voir de près ;
Il la vit avec une grande joie
Petite rose, petite rose, petite rose rouge
Petite rose sur la lande.
Le jeune garçon dit : je te cueillerai,
Petite rose sur la lande,
La petite rose répondit :
Je te piquerai si bien
Que toujours tu penseras à moi
Et je ne veux pas souffrir
D'être cueillie.
Petite rose, petite rose, petite rose rouge
Petite rose sur la lande.
Et le bouillant garçon cueillit
La petite rose sur la lande
La petite rose se défendit et le piqua,
Mais il eut beau dire, hélas ! hélas !
Elle dut le subir !
Petite rose, petite rose, petite rose rouge,

Ainsi s'achève sur une chanson cette histoire d'amour, celle qui fut la première et une des plus sérieuses que Goethe ait connues. Mais l'homme même, passé la vingtaine, est tellement dispersé par différents centres d'intérêt que tout amour finit par lui sembler une charge difficile à vivre et à supporter.

*1. On retrouvera plus tard l'image inspiratrice dans *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (paru en 1796) dans le passage intitulé « Confession d'une belle âme ».

*2. Contrairement à la plupart des éditions du texte de Goethe, les Éditions du Signe que je suis l'ont intitulé *Vérité et Poésie* et non *Poésie et Vérité*.

Naissance du dramaturge

RETOUR À FRANCFORT. GOETHE, AVOCAT STAGIAIRE PUIS AUDITEUR À LA CHAMBRE D'EMPIRE À WETZLAR

Goethe retourne à Francfort en août 1771. Il y restera jusqu'en mai 1772. Il est bien accueilli par sa mère, moins bien par son père, même si ce dernier est satisfait que son fils ait reçu le grade de docteur de l'université de Leipzig, grâce à une thèse qu'il va s'employer à relier. Goethe, sans beaucoup d'enthousiasme, entame, comme le souhaitait son père, une carrière juridique. Il devient avocat stagiaire et auditeur à la Chambre d'Empire de Francfort.

Échaudé par l'échec des précédentes, il se garde bien de toute tentative amoureuse. Même s'il célèbre certaines des épouses de ses amis dans des poèmes, comme Louise von Ziegler. Il collabore au *Frankfurter Gelehrte Anzeigen* et passe aux yeux des habitants de sa cité pour un journaliste, mais il écrit en cachette des poèmes, qui ne sont pas ceux d'un jeune homme rangé, mais célèbrent des héros, des divinités et des penseurs antiques, de l'histoire comme de la mythologie, en des termes enthousiastes et parfois sans retenue aucune, s'assimilant à eux et se construisant un Panthéon et un Olympe pour lui seul. Mais, en cette période de maturation, il se cache derrière ses activités officielles. On le voit dans les salons des Schöнемann se livrant aux mondanités d'usage. Il se veut Titan, et ses poèmes portent la marque de cette assimilation * et de cette ambition.

Puis il retrouve Horn et se fait d'autres amis, parmi lesquels Merck, recommandé à Strasbourg par Herder, poète né à Darmstadt en 1742, ami de Wieland. Il se met à écrire *Faust*, et songe déjà à rédiger un drame sur le chevalier Götz von Berlichingen. Il continue ses recherches sur la Bible et le Nouveau Testament et les fait imprimer à ses frais. Mais c'est Herder et Merck qui sont en cette période ses mentors tantôt louangeurs, tantôt critiques. Klopstock demeure son poète préféré avec ses odes et élégies. Tous ces jeunes poètes se rassemblent autour d'une revue.

ALMANACH DES MUSES

Depuis Francfort, il reste en effet en relations épistolaires, en particulier avec Herder, à qui il adresse des chansons populaires

recueillies en Alsace, avec une lettre datée de septembre 1771, accompagnée d'un commentaire qui montre l'admiration que Goethe lui porte :

Je vous les donne, et rien qu'à vous seul, si bien que je n'ai pas permis aux meilleurs de mes amis d'en copier une seule, quelque pressantes que fussent leurs prières. Je ne m'arrête pas de vanter leur valeur à toutes, mais je les porte dans mon cœur jusqu'ici comme un trésor : il faudra que toutes les jeunes filles qui voudront trouver grâce à mes yeux les apprennent et les chantent, ma sœur [Cornelia] vous copiera la musique que nous avons (N.B. Ce sont les vieux airs, tels que Dieu les a faits) 1.

Il est intéressant à ce propos de noter que, bien avant d'autres écrivains, Goethe a l'intuition que le renouveau d'une littérature nationale commence par les Märchen, ces chansons anciennes qui ont gardé les traditions du Moyen Âge germanique et dont il convient de s'inspirer.

Il se sent en pleine force intellectuelle et écrit quelques poèmes célèbres, comme *Le Voyageur (Der Wanderer)*, et un fragment du *Chant de Mahomet* qui sera achevé en 1774, personnage qui le fascine, moins complexe à ses yeux que le Dieu en trois personnes ; et dont il tirera plus tard une pièce de théâtre.

Il envoie une lettre officielle, quelque peu désinvolte, de rupture à Frédérique, et reçoit en retour une lettre déchirante qui le bouleverse. « Alors seulement je compris la perte qu'elle avait éprouvée, et je ne vis aucun moyen de la réparer ni même de l'adoucir. Frédérique m'était toujours présente ; je ne cessais de sentir qu'elle me manquait, et, pour comble de malheur, je ne pouvais pas me pardonner ma propre infortune. Marguerite, Annette m'avaient quitté ; mais ici j'étais pour la première fois coupable ; j'avais profondément blessé le plus noble cœur 2. »

Marcel Brion dans son *Génie et Destinée, Goethe*, pense que Goethe a été comme accouché par Frédérique, qu'elle est inconsciemment pour lui la Mère qui lui a permis de franchir une étape capitale de sa vie, c'est-à-dire d'accéder à la maturité. Et d'insister sur ce rôle à la fois mythologique et quasi freudien des femmes Mères dans la pensée profonde de Goethe. Celui-ci se fait explicite, alors qu'il a quatre-vingt-un ans et qu'il reconnaît en quelque sorte en toutes les femmes qu'il a connues des mères qui, à chaque étape de sa vie, lui ont permis de faire avancer son destin.

Goethe décrit en effet devant Eckermann ahuri « le royaume hors du temps et de l'espace où trônent les Mères » :

Si l'on pouvait se représenter l'immense corps de notre terre comme un espace vide à l'intérieur de telle sorte qu'il fût possible de parcourir dans la même direction des centaines de milles sans rencontrer aucun objet matériel, tel serait le royaume des divinités chez lesquelles Faust descend (La descente chez les Mères dans le Second Faust). Elles vivent hors du lieu puisqu'il n'y a aucun point solide autour d'elles, et hors du temps, puisque aucun astre ne luit pour elle, et ne désigne par son lever et son coucher l'alternance du jour et de la nuit. Ainsi

poursuivent-elles leur durée dans l'éternité de l'obscurité et de la solitude. Elles sont les êtres qui engendrent, la force qui produit et qui entretient, le principe d'où vient tout ce qui vit sur la terre. Ce qui meurt retourne vers elles, et elles le conservent jusqu'au jour où il entre dans une existence nouvelle. Toutes les âmes, toutes les formes qui ont été, qui reviendront, demeurent dans cet espace infini, errant de-ci de-là, indistinctes comme des nuages 3.

Le voici, en cette fin d'année 1771, voyageant autour de Francfort avec des amis, chantant et respirant l'air pur, écrivant des hymnes et des dithyrambes, poursuivant sa correspondance avec ses camarades de Leipzig. Il se remet à la marche à pied, à l'équitation, à l'escrime et au patin à glace, sous l'influence de Klopstock qui dans ses poèmes évoque ce dernier sport avec enthousiasme. Il commence à écrire sa pièce *Götz von Berlichingen*.

Il se rend en mai 1772 à Wetzlar, où siège une cour impériale de justice et y devient avocat de plein droit, métier qu'il exerce avec beaucoup de talent, ayant assimilé les plaidoiries de Cicéron et leurs « périodes » magistrales. Il est étonné de rencontrer dans cette ville de juristes qui aurait pu lui sembler fermée une société réellement ouverte. S'intégrant à un cercle littéraire de poètes, il y lit *La Bataille d'Hermann* de Klopstock, dédié à Joseph II : « Les Germains, affranchis du joug de Rome, y étaient merveilleusement représentés, et une telle peinture était propre à éveiller le sentiment national 4. »

Après avoir fondé une sorte d'ordre de chevalerie, composé de ses meilleurs amis, un cercle, dirait-on aujourd'hui, Goethe continue à écrire de petits poèmes, mais aussi s'intéresse aux vieux bardes de la littérature médiévale ainsi qu'aux anciens dieux germaniques qu'il transpose dans des contes. Les fables indoues lui apportent aussi des matériaux orientaux nouveaux, tout comme Homère, qui connaît alors un regain d'intérêt. On sent bien que derrière Goethe s'agit un mouvement de renouveau national de la poésie allemande qui se cherche encore, mais dont l'impulsion est donnée. À Wetzlar il s'adonne, un peu forcé et contraint, à des études plus abstraites sur les écrivains et idéologues ou grammairiens latins, comme Cicéron et Quintilien. Mais il ne s'en satisfait pas et décide de s'abstraire enfin de toutes les connaissances qui l'encombrent et de redevenir lui-même, c'est-à-dire d'écouter les voix intérieures de son imagination.

GÖTZ VON BERLICHINGEN, SA PREMIÈRE PIÈCE DE THÉÂTRE

En 1774, il achève sa première pièce en cinq actes, *Götz von Berlichingen*, qui constitue un manifeste implicite du mouvement *Sturm und Drang* (Tempête et Passion) né, comme on l'a vu, à Strasbourg où se sont rencontrés Herder et Goethe en 1770. Il entend instiller à la littérature allemande, à travers l'*Aufklärung* du XVIII^e siècle, un nouveau

mouvement en sortant du carcan du classicisme. Götz est un chevalier qui a combattu les Suisses, les Français et les Turcs. Il est un peu le Guillaume Tell de l'Allemagne, le symbole de la liberté face aux puissances totalitaires de l'Église et de l'empereur. C'est une pièce qui aura un grand succès et sera souvent jouée parce qu'elle réveille en quelque sorte l'Allemagne des légèretés et des dispersions de l'*Aufklärung* et la fait entrer dans son passé de héros et de légendes. Il est étrange et significatif que le personnage de Götz ait servi de héros à Sartre pour sa pièce *Le Diable et le Bon Dieu*, jouée en 1951, au moment où la littérature française, après l'Occupation, est elle aussi en pleine recherche de nouveauté.

C'est aussi en 1774 qu'il écrit la ballade du *Roi de Thulé*, célèbre poème, traduit en français par Gérard de Nerval et qui sera intégré plus tard dans *Faust* :

Il était un roi de Thulé
À qui son amante fidèle
Légua, comme souvenir d'elle,
Une coupe d'or ciselé.

C'était un trésor plein de charmes
Où son amour se conservait :
À chaque fois qu'il y buvait
Ses yeux se remplissaient de larmes.

Voyant ses derniers jours venir,
Il divisa son héritage
Mais il excepta du partage
La coupe, son cher souvenir.

Il fit à la table royale
Asseoir les barons dans sa tour ;
Debout et rangée alentour
Brillait sa noblesse loyale.

Sous le balcon grondait la mer.
Le vieux roi se lève en silence,
Il boit, frissonne, et sa main lance
La coupe d'or au flot amer !

Il la vit tourner dans l'eau noire,
La vague en s'ouvrant fit un pli,
Le roi pencha son front pâli...
Jamais on ne le vit plus boire 5.

*. Cette formation, quoi qu'il en pense, lui permettra plus tard de devenir un administrateur hors pair du duché de Saxe-Weimar.

VERS LA RÉDACTION DES SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER

Goethe illustre encore mieux la notion de *Sturm und Drang* à travers un désormais fameux roman épistolaire qu'il fera paraître en 1774, et qui naît des sentiments amoureux qu'il a éprouvés pour Charlotte Buff deux ans auparavant.

Goethe a rencontré cette femme le 9 juin 1772, un mois après son arrivée à Wetzlar, lors d'un bal donné dans une petite ville non loin de la cité impériale. Il a dansé avec elle toute la nuit au cours d'une fête familiale donnée par la famille Buff. Kestner, devenu époux de Charlotte, a raconté cette première rencontre et la situation paradoxale dans laquelle il s'est trouvé, lui, le fiancé de la jeune femme âgée alors de dix-neuf ans. Aucune femme jusqu'à cette époque n'a vraiment satisfait Goethe qui est aussitôt attiré par Lotte, par sa jeunesse, ses traits séduisants, sa gaieté et la simplicité de sa toilette. Goethe ignore que Lotte n'est plus libre. L'arrivée de Kestner qui, par décence, se garde bien de montrer l'affection qu'il porte à sa fiancée, trompe un peu plus Goethe qui finira bien par connaître la vérité quelques jours plus tard, mais ses sentiments amoureux n'en seront pas pour autant changés. Ils ne font au contraire que s'amplifier pendant les quatre mois de son séjour dans la ville de Wetzlar. Les deux fiancés ont assez confiance l'un en l'autre pour accepter cet homme dont ils savent bien qu'il ne réussira jamais à détruire leur future union. Ils ne se trompent pas. Au moment de repartir, Goethe écrit à Lotte une lettre le 11 septembre 1772 qui est comme toujours ambiguë, car on sent qu'il ne sait pas quelle est véritablement la profondeur de ses sentiments pour cette toute jeune femme, lui qui cherchera au fond toute sa vie, comme Beethoven, « l'immortelle bien-aimée », la femme idéale, et ne la trouvera jamais.

Sa lettre a un ton à la fois mélancolique et enjoué. En fait, Goethe est très embarrassé d'avouer à Lotte qu'il la quitte sans trop de regrets. Il y met des formes, aussi romantiques que possible :

Oh Lotte, que mon cœur était oppressé lorsque tu parlais, car je savais que c'était la dernière fois que je vous voyais. Non pas la dernière fois, et pourtant je pars demain. Il est parti ! Quel esprit vous portait ainsi que vous le fîtes ? Comme je pouvais dire tout ce que je sentais ; je ne pensais qu'à ma vie ici-bas, qu'à la main que je baisais pour la dernière fois ; la chambre dans laquelle je ne retournerai plus et votre cher père qui m'accompagna pour la dernière fois. Je suis maintenant seul et je puis pleurer, je vous laisse tous heureux et vous ne m'oubliez pas. Et je vous reverrai ; mais pour moi, quand ce n'est pas demain c'est comme si

cela ne devait jamais être. Dites à mes chers garçons [petits frères de Lotte] que je suis parti. Je ne veux plus continuer 1.

Goethe lui écrit le même jour :

Lotte, les paquets sont faits, le jour commence à paraître, encore un quart d'heure et je serai parti. Ayant oublié de partager entre les enfants les images, je prends ce prétexte pour vous écrire et vous prier de le faire pour moi : car je n'ai rien à vous écrire. Vous savez tout, vous savez combien j'étais heureux tous ces jours-ci, et je pars ; je vais auprès de personnes les meilleures et qui me sont les plus chères ; mais pourquoi m'éloignai-je de vous ? C'est ainsi ! C'est mon sort de ne pouvoir ajouter un demain et après-demain à ce jour, ce que j'ai fait bien souvent en riant. Soyez toujours de bonne humeur, chère Lotte, vous êtes plus heureuse que cent autres ; ne soyez pas indifférente, et moi, chère Lotte, je suis heureux de pouvoir lire dans vos yeux la confiance que je ne changerai jamais.

Adieu, mille fois adieu 2 !

Il lui adressera le 9 octobre une missive pleine d'une effusion qu'on devine parfois peu sincère. Le 25 décembre 1772, il envoie une lettre fort amicale à Kestner sur la manière dont il passe ce jour de Noël et fait quelques allusions à Lotte, la fiancée de son correspondant, mais sans insister, lui disant simplement qu'au mur de sa chambre est accrochée la silhouette de Lotte. Et il continuera sa correspondance avec lui tout en demandant régulièrement des nouvelles de Lotte avec laquelle le juriste s'est marié le jour de la fête des Rameaux 1773.

Cet amour de passage est pourtant à l'origine du plus célèbre ouvrage de Goethe, ce roman épistolaire qui le fit connaître en quelques mois dans toute l'Allemagne et le monde entier, *Les Souffrances du jeune Werther*, dont voici le bref synopsis où l'autobiographie goethéenne est naturellement présente.

Werther quitte sa province natale où vit son ami Wilhelm. Il assiste à un bal et y rencontre Lotte, une jeune fille. Les deux jeunes gens se vouent aussitôt un amour réciproque. Werther, dans ses illusions de jeune homme, pense que Lotte est destinée à lui et à sa vie pour toujours. Mais il se trompe. Lotte est en effet fiancée à un certain Albert (c'est Kestner, le fiancé de Lotte dans la réalité) qui est, à cette époque de sa rencontre avec Werther, en voyage. Lorsque ce dernier est de retour, Werther le rencontre et se rend compte qu'Albert et Lotte sont liés l'un à l'autre, et que tout espoir lui est fermé. Afin de fuir le désespoir qui le ronge, il entre au service d'un ambassadeur. Il est alors attiré par une femme et pense faire sa vie avec elle mais le côté superficiel et mondain de celle-ci le rebute et il décide de tout quitter et de rejoindre Lotte à Walheim. Il la retrouve mariée à Albert, tente de demeurer l'ami du jeune couple, malgré sa passion qui ne fait que croître. Sa situation est vite insupportable face au bonheur de Lotte. Désespéré, il se suicide.

Goethe a expliqué dans *Vérité et Poésie* la maturation sur deux ans de ce roman et de ses personnages et surtout comment il écrivit en quatre semaines son roman, en apprenant le suicide par désespoir

amoureux de Wilhelm Jérusalem, un juriste, qu'il avait rencontré chez des amis communs. Goethe, qui avoue avoir « écrit cet ouvrage comme un somnambule », le fait imprimer à Leipzig au moment où sa sœur Cornelia épouse Georg Schlosser. Mais il semble bien à lire sa correspondance ou celle de ses amis autour des années 1772-1775 que *Werther*, quoi qu'en ait dit Goethe par la suite, fut d'une grande importance pour lui et le marqua profondément, comme il fit du jour au lendemain sa réputation et pour cela à jamais. Son ami Kestner devait publier les lettres qu'il lui avait écrites où il ne manque jamais de parler de Lotte en des termes toujours amoureux. Il adresse au couple un exemplaire de *Werther*, le 23 septembre 1774, et finit par s'excuser en octobre auprès de Lotte et de Kestner de ce mélange de vérité et de fiction, car il prévoit que les époux peuvent être irrités de voir ainsi racontée, bien que transposée, « leur » histoire. En janvier 1775, il écrit de Suisse à Lotte un bref billet qui se termine par ce court paragraphe :

N'est-ce pas que vous m'aimez encore un peu ? Conservez ce sentiment et embrassez pour moi votre mari et vos enfants 3.

Il semble cependant que Kestner lui ait gardé quelque rancune puisqu'il lui écrira de Hanovre en 1782 en réponse à une lettre : « Je vous remercie de m'avoir informé de votre projet de refaire *Werther*. Mais, mon bon et cher ami, je ne m'en réjouis que parce que j'espère que les passages inconvenants y pourront être adoucis et que vous voudrez me permettre à cet égard quelques observations 4. » Et de lui donner quelques directives sur ces passages. Mais malgré tout les deux hommes resteront amis. À tel point que, publiant ces lettres inédites de Goethe, Kestner tracera de ce dernier un portrait long et fort flatteur, ayant appris à mieux le connaître :

Il a beaucoup de talent. Il est un vrai génie et un homme de caractère ; il a une imagination extrêmement vive [...] Il est ardent dans toutes ses affections, il a pourtant beaucoup de pouvoir sur lui. Sa manière de penser est noble, libre de préjugés [...] Toute contrainte lui est odieuse [...] Il aime les enfants [...] Il a beaucoup de considération pour les femmes [...] Il a une grande estime pour la religion chrétienne, mais point dans la forme dans laquelle nos théologiens la représentent. Il croit à une vie future, à un état meilleur. Il a déjà beaucoup fait et il possède beaucoup de connaissances, beaucoup de lecture, mais il a encore pensé et raisonné davantage. Son principal but est les arts et les belles-lettres, ou plutôt les sciences. [Kestner ajoutera en marge :] J'avais l'intention de le peindre, mais cela deviendrait trop long, car on peut beaucoup dire de lui. En un mot c'est un homme très remarquable. Je ne finirais jamais si je voulais le peindre entièrement 5.

Goethe se montre étonné du succès à la fois immense, foudroyant et universel des *Souffrances du jeune Werther*. Il ne semble pas en tirer gloire ni vanité mais tente d'expliquer cet enthousiasme des lecteurs : « Il suffit d'une petite étincelle pour faire sauter une mine, l'explosion qui se produit dans le public à cette occasion ne fut si puissante que

parce que la jeunesse était déjà minée elle-même ; et la secousse ne fut si grande que parce que chacun trouva une occasion de faire éclater [...] ses passions non satisfaites et ses souffrances imaginaires 6. »

De nombreuses Lotte croient se reconnaître dans la Lotte de *Werther*, ce qui importune Goethe. Celui-ci prétend qu'il n'a jamais relu le livre, tout simplement parce que, lorsqu'il écrit *Vérité et Poésie*, dans sa vieillesse, il s'en est complètement détaché. Goethe, sans être indifférent aux louanges et aux critiques qu'il reçoit même de ses meilleurs amis, poursuit sa carrière dans les lettres et la poésie, sans trop se préoccuper du séisme littéraire qu'il vient de déclencher en Allemagne et bientôt dans toute l'Europe. Il avouera tout de même à Eckermann en 1824 dans ses entretiens qu'il n'a relu *Werther* qu'une seule fois, et qu'il se gardera bien de recommencer.

À cette époque ses amis le jugent différemment tant Goethe est une sorte de personnage encore insaisissable. Wieland trouve qu'il est « possédé » et, dans une lettre qu'il écrit Schönborn à un de leurs amis communs, celui-ci trace de Goethe un portrait d'un homme à peine sorti de l'adolescence et qui semble agité par de multiples centres d'intérêt :

C'est un jeune homme maigre, à peu près ma taille. Il est pâle, il a un grand nez un peu recourbé, un visage long, des yeux noirs et des cheveux noirs. Sa manière d'être est sérieuse et triste, traversée parfois par des traits comiques, risibles, satiriques. Il parle beaucoup et déborde d'idées qui sont très spirituelles 7.

GOETHE AMOUREUX DE LA GRAND-MÈRE, DE LA MÈRE ET DE LA FILLE, BETTINA VON ARNIM

C'est en 1773 que Goethe tombe à nouveau amoureux, ce qui est chez lui une seconde nature, de Maximilienne de Laroche qui appartient à la grande famille des Arnim et de leurs épouses, romantiques allemands par excellence. Il se trouve que Maximilienne est la mère de Bettina qui aura trente-cinq ans plus tard une passion pour Goethe et entretiendra avec lui une précieuse correspondance dont le début de ce livre donne déjà un extrait anecdotique important. Mais les idylles chez Goethe durent l'espace d'un trimestre, lui qui a même aimé la mère de Maximilienne. Bref, Goethe éprouvera des sentiments pour trois générations de femmes, la grand-mère, la mère et Bettina ! Certes, il lui arrivera de se comparer à don Juan, mais il n'est guère un « consommateur » comme le célèbre personnage mythique. L'amour est pour lui un passage obligé pour apprécier et tenter, en vain, de comprendre n'importe quelle femme.

Goethe fait la connaissance en 1773 de Klopstock, sorte de poète officiel de l'Allemagne de la seconde moitié du XVIII^e siècle dont tous ses maîtres lui ont parlé et qu'il admire depuis fort longtemps.

GOETHE AMOUREUX DE LILI SCHÖNEMANN

Il tombe à nouveau amoureux, cette fois-ci de Lili Schöнемann. Un soir, il est emmené par un ami au sein d'une famille protestante et son regard est attiré par une jeune fille de seize ans, Anna Elisabeth, dite Lili, Schöнемann, fille d'un banquier de Francfort, qui joue au clavecin avec beaucoup de « facilité et de grâce ». Goethe se place au bout de l'instrument pour la regarder de près. Il entre ensuite en conversation avec elle et avoue qu'il éprouve pour cette toute jeune fille la plus douce des attractions. Mais il ne songe pas à ce moment-là à une passion qui sera ravageuse. Il la revoit souvent et passe avec elle de douces heures en tête à tête ou en présence de la mère de celle-ci. Bientôt Goethe ne peut plus la quitter. Un désir irrésistible le domine. « Je ne pouvais exister sans elle, ni elle sans moi 8. »

Il écrit bien entendu plusieurs poèmes qui ne parlent que d'elle, comme *Nouvel amour, nouvelle vie* :

Cette fleur de jeunesse,
Cette aimable figure,
Ce regard plein de candeur et de bonté,
Ils t'enchaînent avec une puissance infinie.
Si je veux brusquement me séparer d'elle
M'évertuer, la fuir, hélas, au même instant,
Mon sentier me ramène auprès d'elle.

Et avec ce fil enchanté
Qui ne se laisse pas rompre,
L'aimable et folle jeune fille
M'arrête malgré moi.
Il faut que désormais
Je vive à sa guise,
Dans son cercle magique.
Quel changement !
Hélas Amour, Amour, brise ma chaîne 9 !

Tous les regards que nous échangeons, tous les sourires qui les accompagnaient, exprimaient une harmonie intérieure 10.

Goethe et Lili passent chez des amis des jours émerveillés au milieu des parcs et de la campagne. On doit fêter la dix-septième année de la jeune fille, le 23 juin 1775, dans la ville d'Offenbach-sur-le-Main, mais celle-ci a un empêchement et Goethe, pour se consoler, d'écrire un poème de circonstance intitulé *À l'amie absente* :

Ainsi je t'ai vraiment perdue !

Ô belle amie,
As-tu fui loin de moi ?

.....
Comme, le matin,
Le regard du voyageur
Vainement plonge
Dans les airs,
Lorsque, perdue,
Dans l'espace azuré,
Là-haut
Chante l'alouette :
Ainsi mon regard
Çà et là
Parcourt avec angoisse
Les champs, les buissons, les bocages ;
Toutes mes chansons t'appellent ;
Ô mon amante reviens à moi [11](#).

Ce contretemps, Goethe le comprend vite, est le fruit de commérages autour de cette « liaison », dont on ne connaîtra jamais la nature exacte.

Pourtant cet amour évolue et bientôt, avec le consentement des deux familles, Lili et Goethe se fiancent. Mais Goethe avoue dans *Vérité et Poésie* que dès lors son regard sur son amante change, et cela d'autant plus que Goethe entreprend de nouveaux voyages qui l'éloignent de Lili sans paraître lui causer d'états d'âme. De son côté, sa sœur ne l'incite guère à poursuivre ses relations avec Lili. Le prétexte est tout trouvé : Lili est d'obédience calviniste, alors qu'il est luthérien. Ce qui entraîne des complications dans lesquelles Goethe ne veut surtout pas tomber. Aussi décide-t-il, sans le lui avouer, de rompre avec elle, qui se mariera quatre ans plus tard. Pourtant elle est à l'origine du drame *Clavigo*, publié en 1774, car Goethe se sent prêt à toutes les audaces pour écrire une pièce de théâtre. La pièce, drame bourgeois qu'aurait pu écrire Diderot beaucoup lu par Goethe, est assez médiocre, et met en scène une Marie Beaumarchais qui défend l'honneur de sa sœur Lisette contre le fiancé Clavigo qui se dérobe à ses engagements et fuit la femme à laquelle il s'était promis.

Peu importe que la pièce soit mauvaise, que Goethe tente à travers elle de se déculpabiliser, celui-ci est bien décidé à bousculer le vieux théâtre allemand au centre duquel trône Lessing, à qui Goethe porte une admiration critique.

ACHÈVEMENT D'UNE PREMIÈRE MOUTURE DE SON *FAUST*

C'est à cette époque également, vers 1775, qu'il achève enfin son *Faust* ou *Urfaust*, pour le distinguer du *Second Faust*, rédigé à la veille de sa mort, drame en vers et en prose, qu'il a conçu déjà à Leipzig

alors qu'il s'était laissé entraîner dans la taverne d'Auerbach, lieu de plaisirs des plus glauques, et qui existe encore de nos jours. Cette scène de la taverne est célèbre comme celle de la Nuit de Walpurgis. On sait qu'enfant il connaît depuis longtemps à travers le théâtre de marionnettes cette histoire du Pragois Faust. Raconter Faust, ce serait raconter toute l'histoire de la pensée de Goethe. La pièce est peu jouée, car elle heurte, par sa nouveauté, son côté fantasmagorique et fantastique, les bien-pensants du XVIII^e siècle. Goethe y a mis toutes ses passions pour les sciences, en particulier occultes, mais aussi pour les femmes, et on y sent comme un souvenir insistant de Frédérique Brion, son amoureuse de Sessenheim qui vient se fondre au personnage de Marguerite, son premier véritable amour.

C'est dans ce premier *Faust* que Méphistophélès, auquel le savant pragois a vendu son âme, déclame ces vers célèbres :

Je suis l'esprit qui toujours nie,
Et c'est justice ; car tout ce qui existe
Est digne d'être détruit 12.

Goethe entre en relation avec Lavater, le fameux spécialiste de physiognomonie, et avec Basedow, philosophe et essayiste. Ce dernier prétend diffuser le système d'éducation de Rousseau dans l'*Émile*, ce qui n'a rien d'original à cette époque. Goethe se trouve à Cologne, après être passé par Coblenz chercher à nouveau sa voie religieuse en s'intéressant aux rêves et visions mystiques d'un Swedenborg ou à l'athéisme caché d'un Spinoza.

VOYAGE SUR LE RHIN

Accueilli à Cologne par une famille au sein de laquelle il se sent à l'aise, il récite à ses membres quelques-unes de ses ballades dont celle du *Roi de Thulé* qui deviendra un succès mondial au XIX^e siècle, grâce aux lieder de Schubert et de Beethoven.

Avec ses amis, il descend le Rhin, parvient à Düsseldorf où il admire dans un musée la galerie réservée aux peintres flamands et s'installe non loin de cette cité à Pempelfort, dans la famille Jacobi, représentée surtout par Heinrich Friedrich, auteur d'essais et de romans philosophiques, qui sait être accueillante. Il écrit en particulier un *Chant de Mahomet*, au cours de la remontée du Rhin qu'il vient d'effectuer. Il écrit aussi une tragédie, *Prométhée*, toujours en 1774. Puis il séjourne à Mayence auprès de Wieland. De retour à Francfort, il se fait de nouveaux amis en littérature dont l'histoire n'a pas retenu le nom et que Goethe cite sans beaucoup de précisions. Mais sa réputation est grande depuis la publication de *Werther* et tout le monde se le dispute. Invité à participer à des fêtes et à des carnavals,

il s'amuse comme un enfant :

Imaginez-vous, un Goethe en habit brodé, ou encore galamment vêtu de pied en cap, sous l'éclat banal des lustres et des torchères, entouré d'une foule de gens, retenu un instant à la table de jeu par deux yeux ravissants, puis abandonnant pour se distraire la réception pour le concert, enfin se laissant entraîner au bal, tout en faisant la cour à une gracieuse blondine avec tout le feu de son irréflection, et vous aurez ainsi l'image de Goethe de carnaval qui, tout récemment encore, vous faisait part en balbutiant de quelques sentiments nébuleux et profonds, qui ne trouve pas le temps de vous écrire, et qui vous oublie aussi parfois, parce qu'il se sent tout à fait insupportable en votre présence 13.

Cette description de Goethe à Augusta zu Stolberg n'est pas sans nous rappeler la manière dont le cinéaste Miloš Forman a peint Mozart, éternel rieur, joueur et amuseur dans sa jeunesse. Après tout, Goethe n'a que sept ans de plus que Mozart et leur éducation est bien pour tous les deux celle de l'*Aufklärung*.

August zu Stolberg ne semble pas savoir que son épouse, la comtesse Augusta zu Stolberg éprouve pour Goethe une amitié amoureuse, comme l'écrivain en connaîtra tant, de même que Goethe ignore qu'il est aimé et ne le saura que bien plus tard, ce qui provoquera chez lui quarante ans après, lorsqu'il rédigera *Vérité et Poésie*, une sorte de surprise empreinte de mélancolie au sujet de cette femme mystérieuse dont il ne révèle pas le nom. On ne saurait rêver un passage plus romantique :

Mon cœur n'était ni touché, ni occupé ; j'évitais scrupuleusement toute intrigue avec les femmes, et c'est pourquoi je ne m'aperçus point qu'un génie amoureux volait secrètement autour de moi qui demeurais inattentif et ignorant. Une aimable et tendre femme nourrissait pour moi un penchant silencieux, je ne m'en avisai pas, et par là même je me montrais plus agréable et plus gai dans sa société bienfaisante. Ce ne fut que plusieurs années plus tard, après sa mort seulement, que j'appris cet amour secret et céleste, d'une manière propre à m'émouvoir 14.

De ses rapports avec les femmes qui sont si complexes et si ambivalents, Goethe a une extrême conscience. Il attribue plus tard ces échecs ou ses amitiés amoureuses, qui ne se concrétisent jamais, au *Daimon* au sens où Ronsard l'entendait dans un hymne célèbre au *xvii^e* siècle. Ce *Daimon* n'est pas un démon stricto sensu, c'est une sorte d'esprit qui veille sur lui, le guide, un ange gardien en somme qui l'empêche peut-être à dessein de poursuivre jusqu'au bout ses aventures amoureuses, parce qu'elles seront toujours sans issue. Superstitieux, comme beaucoup de créateurs, Goethe mêle à cette crédulité une foi quasi animiste, où chaque être est à la place voulue par Dieu. C'est tout l'esprit ésotérique de Goethe, grand lecteur de Paracelse et aussi du philosophe illuministe Louis-Claude de Saint-Martin, qui s'exprime ainsi, à cette époque de sa vie où il n'a pas encore trouvé son équilibre spirituel et moral.

PREMIER VOYAGE EN SUISSE

Goethe entreprend un voyage en Suisse, avec les Stolberg, et contemple les chutes du Rhin à Schaffhouse, et le site du lac de Zurich, ville où il se rend chez Lavater. On le voit visiter l'abbaye d'Einsiedeln, avant de se diriger vers Schwytz non sans une dure montée le 16 juillet 1775. Il poursuit vers le lac des Quatre-Cantons, toujours accompagné de Lavater, entreprend avec lui l'ascension du Rigi, se retrouve au Grütli là où Guillaume Tell prêta son serment de patriote suisse pour s'affranchir du joug autrichien. Son premier voyage en Suisse se poursuit qui ne sera pas le plus important, puisqu'il en fera un autre en 1779 qu'il racontera en détail.

Revenu à Darmstadt après être passé par Constance, Lindau, Ulm et Stuttgart, il fait un saut à Strasbourg, avant de revenir à Francfort, où il a avec Lili Schönemann des explications embarrassés. Les deux amoureux, sentant que la situation leur échappe, préfèrent rompre leurs fiançailles. Goethe voit aussi une foule d'hommes entourer Lili et comprend vite qu'il ne pourra pas lutter contre de tels concurrents, même si tous les deux se donnent un temps de réflexion dont ils savent bien qu'il aboutira à une rupture. Goethe trouve que la nature de Lili est « démonique », c'est-à-dire douée d'une sorte d'origine surnaturelle, et non pas *démoniaque* : il le constatera plus tard, car comme toutes les femmes qu'il a connues, Lili lui a permis de franchir une autre étape de sa vie vers plus de maturité.

Il travaille alors à *Egmont*, mais surtout, incapable d'affronter franchement une situation personnelle difficile face à Lili, il préfère, comme à son habitude, repartir en voyage, et cela d'autant plus qu'il vient de croiser le jeune duc de Weimar et son épouse, venant de Karlsruhe. Le duc et la duchesse invitent Goethe à Weimar, tant ils ont été émus par *Les Souffrances du jeune Werther*. Goethe accepte et, il l'avoue, surtout pour fuir Lili.

Un ministre amoureux

PREMIÈRES FONCTIONS DE GOETHE DANS LE DUCHÉ DE SAXE-WEIMAR

Goethe fait le voyage en compagnie du gentilhomme de la chambre Von Kalb et arrive à Weimar le 7 novembre 1775, ne sachant pas que cette ville lui réserve une grande destinée. Weimar a une réputation de culture grâce à la duchesse Anne-Amélie, nièce de Frédéric le Grand, à la cour duquel elle a été élevée. Veuve en 1758 à l'âge de dix-neuf ans, elle a dû s'occuper de ses deux enfants, et, après la mort de son père, gouverner le duché de Saxe. Le 3 septembre 1775, son fils aîné Karl August lui succède à l'âge de dix-huit ans, puis se marie avec la princesse Louise de Darmstadt.

Un repas est donné en l'honneur de Goethe auquel le poète Wieland assiste avec enthousiasme : « Goethe, que nous avons en nos murs depuis quelques jours, est le plus grand génie, l'homme le meilleur et le plus aimable que je connaisse 1. »

Le jeune duc entre facilement en amitié avec Goethe, son aîné de huit ans. Le poète, pour s'étourdir, car le souvenir de Lili continue à l'obséder, participe à des fêtes, se dissipe dans une viede plaisirs. Il chasse, chevauche à travers la campagne, assiste à de petits spectacles de théâtre, se livre à des espiègleries dont il a le secret aux dépens des habitants, entraînant avec lui le jeune Karl August :

Il était alors très jeune et nous faisons un peu les fous. Il était comme un vin généreux, mais encore en pleine fermentation. Il ne savait pas à quoi encore employer sa force et souvent nous fûmes tout près de nous rompre le cou. Au triple galop par-dessus les haies, les fossés et les rivières, tuant le temps par monts et par vaux et passant les nuits à la belle étoile auprès d'un feu de bois ; c'était là ses jeux 2.

Toujours avide d'apprendre et de voyager, il fait une excursion à Iéna avec trois amis. Il écrit le déroulement de celle-ci au prince qui lui répond :

Cher Goethe, j'ai reçu ta lettre ; elle m'a fait infiniment plaisir. Que j'aurais désiré, la poitrine et le cœur libres, voir se lever et se coucher le cher soleil sur les rochers d'Iéna, et cela avec toi ! Fais en sorte de venir ici. On est trop avides de te voir 3.

Cette lettre ne traduit pas l'hostilité que certains membres de la haute bourgeoisie de Weimar nourrissent à l'encontre de Goethe, mauvais génie de leur prince, et qui entraîne, selon eux, celui-ci dans des plaisirs indignes d'un souverain.

Goethe revient à Weimar et laisse entendre à mots couverts dans sa correspondance avec quelques amis qu'il est en train de devenir le bras droit du duc de Saxe. En effet celui-ci lui demande d'être son conseiller privé en matière politique et économique. Attribution qu'il lui renouvellera plusieurs fois.

Sur le registre des délibérations du conseil du duché de Saxe-Weimar en 1775, ignorant les jaloux et fielleux qui ne supportent pas cette nomination, le jeune duc écrira :

Les esprits éclairés nous félicitent de posséder un pareil homme. Son intelligence et son génie sont connus. Employer un homme de génie dans un autre poste que celui où il peut mettre en œuvre ses facultés extraordinaires, c'est abuser de lui. Si on objecte que, par sa nomination, des gens de mérite pourraient se croire retardés, je répondrai premièrement que je ne connais personne à mon service qui pût espérer le même avantage. En second lieu, je ne donnerai jamais à l'ancienneté un poste qui implique des relations étroites avec moi-même et avec les intérêts de mes sujets ; je ne le donnerai jamais qu'à un homme en qui j'ai confiance. Le jugement du monde qui peut-être désapprouve l'entrée du docteur * Goethe dans l'administration la plus importante, sans qu'il ait été préalablement fonctionnaire, professeur, conseiller de finances ou de gouvernement, ne me fait pas changer d'avis. Le monde juge sur des préjugés, mais moi je travaille, comme quiconque veut faire son devoir, non pas en vue de la gloire et des applaudissements du monde, mais pour être en règle avec Dieu et ma conscience 4.

DÉBUT DES LONGUES AMOURS DE GOETHE POUR CHARLOTTE VON STEIN

Mais ces nouvelles fonctions dont il tire beaucoup de fierté n'empêchent pas Goethe de tomber à nouveau amoureux, comme il l'exprime à Johanna Fahlmer — qui devait plus tard épouser Schlosser, le veuf de Cornelia, sœur de Goethe. Ce n'est autre que Charlotte von Stein, née en 1742, donc de sept ans son aînée. Elle est dame d'honneur de la duchesse Amélie, et l'épouse depuis 1764 du baron Friedrich von Stein, écuyer du duc. Charlotte est attrayante, elle a un esprit cultivé, des talents musicaux et artistiques. Son mari est trop absorbé par ses fonctions pour prêter quelque attention à son épouse. « Une âme magnifique, c'est Mme von Stein ; je suis à elle corps et âme, comme on dit 5. »

Goethe a déjà vu quelques années auparavant la silhouette de Charlotte, faite par son ami Lavater. Il avait écrit alors en dessous de celle-ci : « Ce serait un spectacle délicieux de voir le monde se réfléchir dans cette âme 6. »

Charlotte von Stein a été peu représentée ou peinte et nous devons un de ses rares portraits à un médecin, le docteur Zimmerman, qui la connut à Pymont trois ans auparavant, portrait qui mérite qu'on s'y arrête puisque Charlotte von Stein devait entretenir avec Goethe une amitié longue d'une trentaine d'années :

Elle a de très grands yeux noirs d'une beauté supérieure. Sa voix est douce et voilée. Sérieux, douceur, aménité, vertu souffrante, sensibilité délicate et profonde : ce sont là des traits que chacun discerne au premier coup d'œil. Les manières de cour qu'elle possède à la perfection revêtent chez elle une haute simplicité qui les pare d'une rare noblesse. Elle est très pieuse avec une envolée de l'âme d'une touchante ferveur. À voir sa démarche de zéphyre et sa virtuosité accomplie dans les danses artistiques, l'on n'inférerait pas, ce qui est pourtant la vérité, que le paisible clair de lune et le silence de minuit emplissent son cœur de la paix de Dieu. Elle est âgée d'environ trente ans, a beaucoup d'enfants et des nerfs faibles. Ses joues sont très rouges, ses cheveux tout noirs, elle a la peau et les yeux d'une Italienne. Elle est maigre de corps : son corps entier est fait d'élégance et de simplicité 7.

Goethe apprécie aussi beaucoup la duchesse Louise qui souffre d'un mari vif et emporté. Dans une lettre, Goethe appelle cette dernière « un ange », mais c'est vers Charlotte que ses sentiments s'exaltent. Charlotte a compris qu'elle est aimée mais elle tente de tempérer les enthousiasmes de Goethe, l'évite, le tient à distance. Goethe se fait insistant qui lui écrit :

Je dois te le dire, tu es unique entre les femmes ; tu m'as mis au cœur un amour qui me rend heureux [...] Je suis à tes pieds et te baise les mains 8.

Ils échangeront ainsi une longue et abondante correspondance, et Goethe commencera à trouver auprès de Charlotte von Stein une femme qui sait l'assagir, chasser en lui les dernières exaltations de Werther, et le conduire à la maturité sentimentale. Goethe s'en apercevra et reconnaîtra qu'il n'est plus la proie des démons et de leurs forces négatives. Mais cette reconversion, cette révolution, il mettra plusieurs années à l'accomplir. Charlotte von Stein veillera à ce que cet homme, qu'elle aime en tout bien tout honneur, cesse enfin d'être un adolescent attardé qui souvent rechutera dans ses errements avant de trouver la sérénité et la maturité.

Reconnaissant, il composera de nombreux poèmes entre 1776 et 1786, qui lui seront adressés, dont ce *Chant de nuit du voyageur* :

Toi qui viens du ciel,
Toi qui apaises toute peine
Et toute douleur,
Qui verses double mesure
De rafraîchissement
À qui est doublement malheureux,
Hélas ! Je suis fatigué
De ma vie agitée :
Que me veulent et la douleur et la joie ?
Douce paix, viens,
Ah ! Viens dans mon cœur 9 !

Le 24 mars 1776 il entreprend un voyage à Leipzig et revoit une comédienne, Corona Schröter (1751-1802), qui deviendra cantatrice à la cour de Weimar sur sa recommandation. Il écrit à Charlotte : « La Schröter est un ange ; si Dieu voulait me donner une femme, afin que je puisse vous laisser en paix ! Toutefois elle ne vous ressemble pas

assez 10. »

Le 14 avril 1776, dans une lettre, il insère un long poème sur Charlotte, dont Francis Claudon dans son *Goethe, Essai de biographie* dit qu'il est « un des plus poignants de toute la lyrique contemporaine » et qui commence par cette phrase désormais célèbre : « Pourquoi nous donnas-tu ce regard pénétrant ? » puisque le poème est sans titre. Il la questionne sur cet amour, qui le surprend :

Dis-moi, quelle est sur nous l'intention du destin ?

Dis-moi, comment nous joignit-il de si juste jointure ?

Après l'avoir comparée à une sœur et à une épouse qui sait deviner au plus profond de lui, il lui sait gré de l'apaiser, comme un « baume », et de lui accorder du repos dans ses « bras angéliques ». Mais, connaissant les affres de l'amour, il conclut :

Heureux, que le destin qui nous tourmente

De nous changer n'ait pourtant pas pouvoir 11.

Charlotte est prudente et même agressive. Alors qu'elle reçoit ce poème, elle détruit toutes les lettres de son correspondant, à tel point que le 24 avril Goethe lui écrit : « Ainsi la liaison la plus pure, la plus belle, la plus vraie, que j'ai eue avec une femme, excepté ma sœur, cette liaison est détruite 12 ! » Le lendemain, il exprime des regrets. Parallèlement à ces échanges épistolaires beaucoup de ses amis lui reprochent sa vie dissipée, une pointe de jalousie motivant sans doute les remarques de certains, comme Klopstock. Goethe écrira d'autres poèmes à Charlotte von Stein, dont il camouflera le prénom en celui de Lida :

Le seul que tu peux aimer, ô Lida,

Tu le veux pour toi tout entier et avec raison

Il est aussi le tien uniquement,

Car, depuis que je suis loin de toi, le bruyant tourbillon

De cette vie ne me semble

Qu'une gaze légère

À travers laquelle je vois incessamment

Ta figure comme dans les nuages.

Elle brille pour moi, gracieuse et fidèle,

Comme à travers les rayons mobiles de

L'aurore boréale scintillent les étoiles éternelles 13.

FONCTIONS DE GOETHE AUPRÈS DU DUC DE SAXE-WEIMAR

Toujours soucieux de ses fonctions politiques, Goethe a compris que pour éduquer le jeune prince de Saxe, il doit l'accompagner dans sa vie parfois agitée. Il a fait nommer auparavant Herder surintendant

des affaires religieuses en décembre 1775. Tout en continuant à travailler à son *Faust* et à son *Egmont*, il devient incontestablement l'hôte, l'ami et le conseiller du prince. Mais il attend davantage. Il est décidé à rester à Weimar pour se rendre indispensable. Il achète une maison, un peu en dehors de la cité ducale, agrémentée d'un indispensable jardin. Il écrit à Augusta zu Stolberg : « J'ai un joli jardin devant la porte, sur l'Ilm, près des belles prairies de la vallée. Il s'y trouve une maisonnette que je fais réparer. Tout est en fleurs, tous les oiseaux chantent 14. »

Cette demeure existe toujours dans un grand parc contigu à Weimar.

Goethe participe à toutes les fêtes et à tous les bals donnés par la famille ducale, et dîne chaque jour à la table d'un des princes ou d'une des princesses et les reçoit les uns et les autres dans son jardin. Il semble qu'il s'acquitte au mieux de sa nouvelle fonction, si on en croit les témoignages de ses amis venus lui rendre visite, comme Wieland, Lenz, Klinger ou le poète Gleim.

Goethe part en juillet avec le duc en tournée d'inspection aux mines d'Ilmenau. Il est prévu d'ouvrir un nouveau puits. Ils restent un mois sur place et savent contourner les difficultés d'une telle entreprise et apaiser les hostilités.

C'est vers cette époque qu'il écrit une série de petits poèmes, recueillis sous le titre *Chansons de société*, où il laisse passer sa verve mais aussi son élégance à travers une inspiration puisée dans les chansons populaires. Il compose également un poème de circonstance qui résume d'une manière allégorique les fonctions qu'il occupe, tel le navigateur qui tient solidement la barre :

Il se tient courageusement au gouvernail ;
Les vents et les flots se jouent du navire,
Ils ne se jouent pas de son cœur.
Il jette sur le sombre abîme un regard dominateur,
Et, qu'il aborde ou qu'il échoue,
Se fie à ses dieux 15.

Goethe n'en oublie pas pour autant Charlotte avec laquelle il a des relations orageuses, pour ne pas dire capricieuses. Comme Charlotte est en villégiature au château de Kochberg, Goethe se plaint de sa solitude. Fort heureusement elle vient le voir lorsqu'il se trouve à la mine d'Ilmenau. « Mon cœur fermé s'est épanoui », écrit-il à Herder. Mais Charlotte tient à sa réputation et à son repos et le fait savoir à Goethe, si bien que, retournée au château de Kochberg, elle lui enjoint de ne point venir l'y retrouver. Pourtant leur correspondance reprend où la tendresse est présente. Charlotte écrit à Cornelia, la sœur de Goethe, ayant compris leur attachement mutuel. Quant à Goethe il reçoit la nouvelle du mariage de Lili avec soulagement. L'homme,

comme on le voit, et comme on l'a vu, est encore inconstant en amour, et le sera toujours.

L'amitié entre Goethe et le duc demeure quasi passionnelle à tel point qu'ils ne se quittent plus. Le 30 janvier 1777, Goethe est chargé des fêtes données à la cour de Weimar pour l'anniversaire de la naissance de la duchesse Louise. Jamais en mal d'écrire, c'est une occasion pour Goethe de composer une petite pièce de théâtre, *Lila*.

Goethe écrit à ses amis et leur parle de son plaisir de gouverner un prince, mais aussi de sa propension à se retirer en lui-même lorsqu'il le peut. Ainsi, à Merck, il enverra une lettre en février 1777 :

Je vis heureux dans le frottement et l'agitation de la vie, et je suis plus calme que jamais. Je n'écris à personne, je n'entends parler de personne, je ne me préoccupe que du cercle où je suis. La nuit dans mon jardin, dans une petite chambre chaude, tandis que dehors, par la neige et le clair de lune, des cors de chasse retentissent dans la vallée 16.

Goethe a planté des tilleuls et des chênes dans son jardin. Il a fait construire une terrasse, l'a entourée de haies. Et pour passe-temps, il dessine des portraits notamment des plus belles femmes de Weimar, dont la cantatrice Corona Schröter et naturellement Charlotte von Stein, à laquelle il continue d'envoyer des poèmes, toujours sous le nom de Lida :

Tu connaissais chaque mouvement de mon être,
Tu considérais les tressaillements de mes nerfs les plus subtils,
Tu lisais en moi d'un seul regard,
Moi que les yeux mortels déchiffrent si difficilement.
Tu versais l'apaisement dans mon sang ardent,
Tu dirigeais ma course sauvage et vagabonde.
Mon cœur déchiré
Trouvait le repos dans tes bras angéliques ;
Tu le gardais, enchaîné de liens magiques et légers,
Tu berçais d'enchantements chacun de mes jours.
Quel bonheur serait comparable à ces heures de ravissement,
Où, plein de reconnaissance, j'étais couché à tes pieds.
Mon cœur se sentait grandir près de ton cœur,
Ton regard lui versait la bonté,
Et tandis que mes sens s'éclaircissaient,
Mon sang bouillonnant s'apaisait 17.

Il continuera à écrire à Charlotte, mais finira par changer le tutoiement en vousoiement. Il est si content de sa terrasse qu'il y dort la nuit, enveloppé dans un manteau bleu, même si l'orage gronde et que la pluie tombe. Il fait toujours de l'escrime et du cheval afin d'endurcir son corps. Il invite à des feux d'artifice ou à des réunions divertissantes les enfants de ses amis qu'il surnomme « les babouins ».

Un événement dramatique survient au mois de juin 1777 : la mort de sa sœur Cornelia alors qu'elle mettait au monde un enfant. Dans les notes retrouvées de cette époque on remarque les termes « jour de ténèbres et de déchirement », « souffrances » et « rêves ». Il part pour

Kochberg chercher auprès de Charlotte qui y séjourne un peu de réconfort. Mais la blessure reste vive, et il s'en ouvre à son ami August zu Stolberg en juillet. Puis peu à peu la douleur morale s'estompe et il écrit des vers apaisés sur ses promenades au duc Karl August de Saxe. Il repart pour Kochberg puisque Charlotte est désormais l'unique femme qu'il aime, et accompagne le duc de Saxe à Eisenach où se tient la session de la diète du pays. Il écrit à Charlotte qu'il a dansé avec les paysannes, mais qu'elle est la seule qui compte à ses yeux et qu'elle ne doit pas être jalouse.

Goethe change peu à peu de caractère. Il prend de l'âge, et surtout s'éloigne déjà des *Souffrances du jeune Werther*, ouvrage qui lui paraît à la fois « nouveau et étranger ». Il visite le 13 septembre le château de la Wartbourg où se réfugia Luther persécuté, et qu'il surnomme « le Pátmos de Luther » en souvenir de celui de saint Jean. Malheureusement il souffre des dents et quitte Eisenach, où il a dû revenir, le 9 octobre. À Weimar, le 10 octobre, il tient un moment compagnie au duc qui est souffrant.

Alors qu'il continue à élaborer *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, travail qui l'occupera plusieurs années, il apprend quelque temps plus tard par sa mère que son beau-frère Schlosser, veuf de Cornelia, entend se remarier. Il répond tristement à sa mère : « Avec ma sœur, une forte racine, qui m'attachait au sol, a été coupée, de sorte que les branches supérieures, qui en tiraient leur nourriture, doivent aussi périr 18. »

Le pavillon qu'habite Goethe est petit et ne comporte pas beaucoup de pièces, comme on peut le constater aujourd'hui en le visitant. Mais Goethe y aura vécu, avec bonheur, pendant sept hivers et sept étés, et le duc comme son épouse, eux aussi habitués à demeurer dans une maison modeste, lui rendront souvent visite.

LE VOYAGE DE GOETHE DANS LE HARTZ : UNE SOURCE D'INSPIRATION POUR *FAUST*

Il termine l'année 1777 par un voyage capital mais incognito dans les montagnes du Hartz. Il a pris le nom de Weber et il se dit peintre de métier. Il est heureux de côtoyer des paysans, des gens d'humble condition dont il loue les vertus de modération et de frugalité. Il visite des forges, des usines, des mines. Il neige à cette époque, mais Goethe supporte les inconvénients du climat et surtout évite un accident qui aurait pu lui être fatal : la chute d'un roc énorme qui roule à ses pieds. Le 10 décembre, non sans en tirer une certaine fierté, il fait l'ascension du Brocken. Ce qui l'entraîne à écrire une pièce en vers, *Voyage dans le Hartz en hiver*. Il livre ses premières impressions dans une lettre

adressée à Charlotte le 10 décembre depuis Torfhaus, « maison forestière » :

Je vais vous avouer que mon voyage dans le Hartz (mais ne le dites à personne) n'avait d'autre fin que l'ascension du Brocken. Or ma chérie, c'est aujourd'hui que j'ai été jusqu'au sommet, très simplement, bien que depuis huit jours tout le monde m'eût affirmé que cela était impossible [...] Je me disais : « Ce que je voudrais, c'est voir un beau clair de lune ! » Puis, très chère amie, je sors devant la maison et je vois le Brocken se dresser devant moi à la clarté d'une lune superbe qui domine les sapins. J'ai fait l'ascension aujourd'hui et sur l'autel du diable, j'ai offert à mon Dieu mes meilleures actions de grâce 19.

À Wernigerode, il croise dans une auberge un certain Plessing, fils du surintendant du duché de Saxe-Weimar. Ils engagent tous les deux la conversation sur Weimar, alors que Goethe se présente comme un artiste dessinateur. Le jeune homme lui demande pourquoi il ne parle pas de Goethe qui a rendu la ville si célèbre. Goethe lui répond qu'il l'a rencontré et qu'il a été encouragé dans son métier. Plessing insiste et demande à Goethe de lui dépeindre « cet homme extraordinaire ». Ce que fait Goethe avec beaucoup de sérieux. Il y a toujours eu chez Goethe un côté mystificateur, il aime blaguer, se déguiser, se faire passer pour quelqu'un d'autre. Il est tout heureux de tracer un portrait... de lui-même, ce dont son hôte ne s'aperçoit nullement.

Plessing lui dit alors qu'il a écrit à Goethe mais qu'il n'a reçu aucune réponse. Goethe excuse... Goethe en disant que l'écrivain, conseiller du duc, est trop occupé en ce moment. Plessing lui lit alors sa lettre et Goethe en conclut que son compagnon d'un soir est un être bien souffrant et bien peu adapté à l'existence. Il le lui dit franchement en lui déclarant que « la manière de voir de Goethe actuellement s'éloigne de trop de la [sienne] pour qu'il espère pouvoir s'entendre avec [lui] 20 ». Il évoque le monde tel qu'on peut le voir et surtout le peindre. Mais son répondant semble ne pas le comprendre et Goethe décide de clore la conversation en prétextant une fatigue soudaine.

Il fait seller son cheval le lendemain et suivant la pente nord-est du Hartz arrive à Goslar. Quelque temps plus tard, alors qu'il se trouve à Weimar, Plessing se fait annoncer et ne semble pas surpris de se trouver en face de Goethe, lui affirmant qu'il avait à la réflexion fini par deviner la supercherie. Ils échangeront quelques lettres et Plessing se fera connaître par une *Histoire de la philosophie* qui n'intéressera pas Goethe.

De retour à Eisenach le 15 décembre 1777, il se rend à Weimar le lendemain pour raconter aussitôt son voyage au duc. Le 2 janvier 1778, il achève le premier livre de Wilhelm Meister, *La Vocation théâtrale de Wilhelm Meister*. Mais la version définitive ne sera éditée que huit ans plus tard. Il multiplie les activités physiques, chasse au sanglier, répétitions théâtrales, sérénades le soir, parties de patin à glace à la lueur de flambeaux, danses, concerts, redoutes. On trouve

dans l'Ilm le cadavre d'une jeune femme qui s'est suicidée, abandonnée par son amant. Goethe la fait enterrer et élève un petit monument à sa mémoire, car, dit-on, on a retrouvé sur elle un exemplaire des *Souffrances du jeune Werther*...

Le 30 janvier 1778, il fait représenter *Le Triomphe du sentiment* et se sent en bon état moral. « Il semble que s'opère en moi un changement, mais je ne sais pas bien l'expliquer », écrit-il à Charlotte [21](#).

VOYAGE DÉCEVANT DE GOETHE À BERLIN

Il lui faudra en cette année 1778 montrer du courage et de la fermeté, car la situation politique de l'Allemagne, au moment de la succession de l'électeur palatin, fait craindre un conflit entre l'Autriche et le duché de Weimar. Se trouvant à Leipzig, Goethe entreprend alors avec le duc, qui l'a rejoint avec le prince de Dessau, un voyage à Berlin au mois de mai : la « caporalisation » de cette ville, avec militaires, chevaux, voitures, artillerie, l'interpelle. Il ne verra pas Frédéric II qui a quitté la ville au début du mois, mais pourra visiter le château du « vieux Fritz ». Ce qu'il écrira un peu plus tard à son ami Merck dans une lettre datée du 5 août 1778 à Weimar : « J'ai compris le vieux Fritz, en le voyant de près, lui, son or, son argent, ses marbres, ses singes, ses perroquets et ses rideaux déchirés et j'ai entendu les canailles qui l'entourent ergoter sur le grand homme [22](#). »

Il passe par Potsdam et assiste à des manœuvres militaires à Dessau. Il rentre avec le duc et le prince de Dessau à Weimar le 1^{er} juin, et envoie à Charlotte peu de temps après la première rose qui ait fleuri dans son jardin. Il revoit Wieland qui est un peu le chroniqueur de la vie à Weimar et de celle de Goethe dans cette ville.

Une fête est donnée le 9 juillet 1778 à la duchesse régnante Louise et Goethe en est comme l'ordonnateur. Elle doit se dérouler dans un espace couvert d'arbres et de buissons, appelé L'Étoile. Mais un violent orage éclate peu avant et inonde les prairies. On trouve un autre lieu de réjouissances, une sorte de colline plantée de chênes, et on bâtit un ermitage, tout cela en trois jours et trois nuits. Des moines y sont installés qui accueillent les invités d'une manière frugale, mais on ouvre la porte de derrière, qui donne sur un espace où, sous les larges frondaisons, est dressée une grande table décorée avec élégance, tandis qu'une cascade apporte de la fraîcheur et confère à l'ensemble « un aspect romantique », écrit Goethe, qui emploie cet adjectif sans retenue. Le banquet sera joyeux et gai.

Goethe est aussi affairé aux réparations de la maison des princes qu'il dirige. Il aime aussi à se baigner dans l'Ilm, même en plein hiver. La duchesse mère qui n'a pu assister aux festivités de sa belle-fille a droit elle aussi à une fête, avec un souper dans un petit ermitage et

une réception dans la demeure et le jardin de Goethe. Au cours de l'automne 1778, Goethe visite une nouvelle fois la Wartbourg avec le prince Constantin, frère du duc régnant, comme il l'écrit à Charlotte, puis il se rend à Iéna, et revient à Weimar où il est surchargé d'occupations diverses.

GOETHE, PREMIER MINISTRE OFFICIEUX DU DUC DE SAXE-WEIMAR

Vient l'année 1779, celle des trente ans de Goethe qui souhaite vieillir, comme il l'écrit à Charlotte. Il préside le 13 janvier une séance de la commission militaire destinée à veiller à l'entretien des quelque six cents hommes que compte l'armée du duché de Saxe. Il est également chargé de l'entretien des routes et des ponts. Il devient très vite une sorte de premier ministre officieux du duc.

Ce qui ne l'empêche pas d'entreprendre la seconde partie de son *Wilhelm Meister*, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, puis *Iphigénie en Tauride* qu'il a déjà commencé quelques années plus tôt. Homme-orchestre, il fait à la fin de février avec un capitaine d'artillerie une tournée d'inspection des routes et de recrutement pour l'armée. Il passe successivement à Iéna, Dornburg, Apolda, Buttstädt, et raconte sa vie dans ces villes à Charlotte qui est en train de passer du statut d'amoureuse à celui de confidente.

*. Le titre de docteur est toujours employé en Allemagne, sitôt qu'on a acquis un diplôme universitaire.

LA PIÈCE DE GOETHE *IPHIGÉNIE EN TAURIDE* JOUÉE AU THÉÂTRE DE WEIMAR

Tout en voyageant, Goethe poursuit la rédaction de sa pièce *Iphigénie en Tauride*, non sans mal, non sans parfois être arrêté dans son travail. Le 28 mars, il donne la dernière main à cette pièce en prose, largement inspirée de la tragédie d'Euripide, car pendant toute sa vie Goethe ne fera pas mystère de son admiration pour les écrivains de l'Antiquité, et notamment pour les philosophes et dramaturges grecs.

Iphigénie est jouée pour la première fois le 6 avril et la deuxième le 12 à Weimar. C'est d'autant plus un succès que Goethe tient le rôle d'Oreste. Il est vêtu d'un costume grec et tout le monde loue sa beauté et sa prestance. Lors de la représentation du 12 juillet, qui succède à beaucoup d'autres, le duc de Saxe-Weimar endosse le rôle de Pylade. C'est la chanteuse et comédienne Corona Schröter qui interprète le rôle d'Iphigénie.

Naturellement, Goethe ne peut s'empêcher d'éprouver à nouveau de tendres sentiments à l'égard de Corona qui a deux ans de moins que lui. Au moment de la mort de Mieding, directeur du théâtre en 1782, auquel il rendra hommage en vers, il évoquera Corona :

Voyez : qui vient là
Et s'approche d'un air solennel ?
C'est elle-même !
Sa bonté ne nous fit jamais défaut ?
Nous sommes exaucés, les Muses nous l'envoient.
Vous la connaissez bien ; là voilà celle qui plaît toujours !
Elle se montre à la terre comme une fleur.
Avec le progrès des ans, sa belle figure est devenue modèle ;
Désormais accomplie, elle l'est et le présente ;
Les Muses lui dispensèrent tous les dons,
Et la nature a créé l'art en elle.
Ainsi elle réunit sans effort tous les charmes,
Et ton nom même, Corona, est ta parure ¹.

Iphigénie en Tauride annonce en quelque sorte le désir de Goethe de quitter l'ombre parfois noire de l'Allemagne pour la lumière des pays méditerranéens. Il remaniera sa pièce en la transposant en vers, lorsqu'il aura enfin atteint les contrées ensoleillées dont il rêve.

Mais ces représentations ne comblent pas les activités de Goethe qui retravaille son *Egmont*, et revoit Merck avec lequel il revient à Weimar. Merck est accompagné d'une Anglaise, Betty, qui est fort

versée dans l'agriculture et pour laquelle Goethe éprouve soudain beaucoup d'intérêt.

Le 25 juillet éclate un incendie, dû à un feu de cheminée, à Apolda en Thuringe, et Goethe, en l'absence du duc, déploie tous ses efforts et son ingéniosité pour l'éteindre. Il se dit « rôti et bouilli » et remercie Dieu de lui avoir conservé sa tête au milieu du feu et de l'eau. Les yeux, en raison de la fumée, lui brûlent.

Mais Goethe n'a pas abandonné pour autant ses facéties, même si ses qualités de conseiller du duc sont reconnues par tous. Il lit le roman épistolaire *Waldemar* de Wieland, absent, devant la duchesse Amélie au théâtre d'Ettersburg, et se met à en parodier, pour s'en moquer, des passages. Wieland, attristé, le sait, demande des explications à son ami Goethe. Celui-ci charge sa nouvelle belle-sœur, Mme Schlosser, de l'excuser auprès de son ami. Wieland a la grandeur d'âme de ne pas lui en garder rancune.

En l'absence de plus en plus fréquente de Charlotte von Stein, il éprouve de tendres sentiments pour une demoiselle Caroline von Ilten que le prince Constantin voulait épouser, ce que la cour de Weimar lui interdit. Caroline, désappointée, est conseillée dans cette affaire par Goethe. Elle retrouve confiance et accorde à ce dernier une sorte de douce amitié amoureuse.

Dans les premiers jours d'août Goethe projette de faire avec le duc un deuxième et long voyage en Suisse, via Francfort. C'est l'occasion pour lui de ranger, trier et jeter quelques papiers et de prendre de la distance avec son passé dont il juge qu'il l'a en partie gâché, alors qu'il est parvenu, selon lui, à la moitié de sa vie. Il a le sentiment d'avoir vécu dans l'agitation du monde, de ne pas avoir vraiment d'idées bien nettes de la conduite de son existence, d'avoir « gaspillé bien des jours en émotion vaine et dans la passion des ombres 2 ».

Pourtant, dans une lettre à sa mère du 9 août 1779, il fait de lui, sans doute pour la rassurer, un portrait idyllique, lui disant qu'il compte entreprendre avec le prince de Saxe un voyage sur le Rhin et faire étape chez elle à Francfort. On admirera l'assurance de cet autoportrait :

J'ai tout ce que je peux souhaiter, une vie où chaque jour j'exerce mes forces, où je me sens grandir jour après jour ; et cette fois je reviens sain de corps, avec un cœur que rien n'agite, un esprit que rien ne trouble, une énergie sans velléités ; je reviens comme un être aimé de Dieu, j'ai dépassé la moitié d'une vie humaine ; j'ai puisé dans les maux du passé plus d'un bon enseignement pour l'avenir. J'ai su armer mon âme contre les souffrances qui me sont réservées 3.

Dans l'après-midi du 28 août 1779, date de son anniversaire et de ses trente ans, Goethe reçoit du duc le titre, cette fois-ci officiel, de conseiller particulier. « C'est pour moi comme un rêve d'obtenir, dans ma trentième année, la plus haute distinction à laquelle un bourgeois

puisse parvenir en Allemagne », écrit-il à Charlotte le 7 septembre 4.

GOETHE ET LE DUC DE SAXE-WEIMAR : DEUXIÈME VOYAGE EN SUISSE

Il est prêt cette fois-ci à réaliser son projet d'un nouveau voyage en Suisse, accompagné de quelques domestiques, du duc et du grand maître des forêts, Wedel. Ils quittent tous Weimar le 12 septembre, font étape à Cassel, reçoivent à Francfort, comme prévu, l'hospitalité des parents de Goethe, se retrouvent face à Spire au bord du Rhin qu'ils traversent en bac. Par Spire, ils arrivent au Selz le 25. Goethe, qui va raconter par lettres à Charlotte tout son voyage, s'émerveille de la beauté des paysages, des pâturages, des vignobles. Les voici le 28 septembre à Emmendingen où Goethe loge chez son beau-frère, Schlosser, avec sa petite suite. Il évoque alors l'excursion qu'il vient de faire pour revoir Frédérique Brion à Sessenheim dans une lettre à Charlotte von Stein, du 25 septembre 1779 :

Le 25 au soir, je me suis écarté de la grande route pour aller à cheval à Sessenheim [...] J'ai retrouvé là une famille [...] La seconde fille de la maison m'avait aimé autrefois d'un amour plus beau que je ne le méritais, plus que d'autres pour lesquelles j'ai dépensé beaucoup de passion et de fidélité : quand j'ai dû la quitter, elle a failli mourir [c'était presque huit ans auparavant]. Elle a évité discrètement de faire allusion aux traces qu'elle garde de cette maladie, elle a été charmante d'amitié cordiale dès le premier moment où je me suis trouvé inopinément nez à nez avec elle sur le seuil, j'en ai été tout heureux. Je lui dois de dire qu'elle n'a pas fait la plus légère tentative de ranimer en moi des sentiments d'autrefois 5.

Le voyage se poursuit par Bienne, Morat, Berne, Thoun, Unterseen, et Lauterbrunnen. À Bienne, il visite tout naturellement l'île au milieu du lac du même nom où a vécu Jean-Jacques Rousseau, exilé de Genève. À Morat le 7 octobre, il ne peut s'empêcher d'évoquer la défaite de Charles le Téméraire en 1476. À Berne, le 8 octobre, il est séduit par le plan de la ville, sa propreté, ses maisons de grès. Le 9, il peut contempler la cascade de Staubbach, et il se rend dans l'Oberland bernois dont il fait en quelque sorte le tour. Le voici le 22 octobre au bord du Léman et bientôt à Lausanne. La vue du lac de Genève, « le roi des lacs », comme il l'appelle, le séduit. Le 23, il se trouve à Vevey. Il ne peut retenir ses larmes en voyant de l'autre côté du lac les rochers de Meillerie où se passe une partie du roman épistolaire de Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*. Il se baigne avec ses compagnons de voyage dans le lac et rend visite à la duchesse de Courlande avant de revenir chez Mme Branconi, maîtresse du duc de Brunswick, qui habite Lausanne.

Le 29 octobre, il arrive à Genève qui ne lui fait pas une forte impression et visite Ferney où a vécu Voltaire. Toujours suivi par le duc, il remonte le Rhône et redescend vers le lac des Quatre-Cantons,

Schwytz, Lucerne, Zurich où les quatre hommes séjournent. Il y revoit, avec le duc, Lavater, et ne tarit pas d'éloges sur cet ami, sage et affectueux. Il se trouve encore chez lui le 30 novembre, tellement l'homme le fascine.

De Zurich, les voyageurs se dirigent vers Schaffhouse et, le 6 décembre, ils voient à nouveau les chutes du Rhin par un beau soleil. Puis ils repartent pour l'Allemagne, faisant étape à Stuttgart où ils assistent à la distribution des prix de l'académie militaire où le jeune Schiller, dont Goethe ignore qu'il deviendra un jour son ami intime, reçoit trois prix de médecine. La suite du voyage est pénible pour Goethe qui trouve la route longue et monotone. Il a hâte d'être à Weimar qu'il considère comme « un paradis ». Les voyageurs repassent par Francfort et logent chez les parents de Goethe pour la seconde fois, et enfin reviennent à Weimar le 13 janvier 1780.

GOETHE OFFICIELLEMENT PREMIER MINISTRE DE SAXE-WEIMAR

De ce périple, Goethe retire du bienfait, et le duc qui n'est âgé que de vingt-deux ans se sent aussi mieux moralement. Il attribue ce bien-être à Goethe qu'il nomme président du conseil de Saxe, c'est-à-dire premier ministre. C'est alors que Goethe écrit dans les premiers mois de 1780 un *Voyage en Suisse et en Italie* sous forme de lettres où il revient sur les étapes de son voyage qui l'ont le plus marqué l'année précédente. Comme il a pris des notes, il ne lui est pas difficile d'en recomposer la chronologie, jour après jour. Et il fait semblant d'écrire ces lettres à une correspondante, sans aucun doute Charlotte von Stein.

RETOUCHES DE GOETHE À SON DEUXIÈME VOYAGE EN SUISSE

Cependant, ce deuxième *Voyage en Suisse*, très descriptif, n'est certes pas ennuyeux, mais Goethe se complaît surtout à y décrire la beauté des paysages, à toutes les heures du jour et de la nuit, à s'émerveiller de ce qu'il voit, à en tirer des leçons philosophiques et théologiques et surtout à se montrer, dans les lieux mêmes où l'écrivain vécut, le digne émule de Jean-Jacques Rousseau. Il complète également ses lettres par d'autres étapes qu'il n'avait pas mentionnées. Il est passé aussi par la France, par Sallanches et surtout par Chamonix qui, sous sa plume, devient Chamouni, puis a descendu la montagne pour atteindre Martigny, puis Saint-Maurice. Il a longé le Rhône jusqu'à Bex. Est

arrivé à Sion le 8 novembre 1779, qu'il trouve une ville « laide et noire ». Il a traversé Sierre, puis les bains de Loèche, où il s'est arrêté avec ses compagnons de voyage. Remontant la vallée du Rhône, le voici à Brigue, il franchit le col de la Furka et parvient au col du Saint-Gothard, où il est heureux de se trouver, car il sait qu'il est à un point de jonction capital au sein de la Suisse, comme il l'écrira le 13 novembre 1779 alors qu'il est accueilli par les capucins :

Une petite description géographique vous fera bien voir combien est remarquable le point où nous sommes maintenant. À la vérité, le Gothard n'est pas la plus haute montagne de la Suisse, et, en Savoie, le mont Blanc est de beaucoup plus élevé : cependant le Gothard n'en est pas moins le roi des montagnes, parce que les plus grandes chaînes y viennent se grouper et s'appuyer. Même, si je me trompe, M. Wyttenbach de Berne, qui a vu du plus haut sommet les pointes des autres montagnes, m'a conté qu'elles semblent toutes s'incliner vers le Gothard. Les montagnes de Schwytz et d'Unterwald, enchaînées à celle d'Uri, s'avancent au nord ; de l'est, les montagnes des Grisons ; du sud, celles des bailliages italiens, et, de l'ouest, se presse contre ce massif, par la Furka, la double chaîne qui enferme le Valais. Non loin de la maison se trouvent deux petits lacs, dont l'un verse, à travers les ravins et les vallons, le Tessin en Italie, et l'autre, pareillement, la Reuss, dans le lac des Quatre-Cantons. À peu de distance, le Rhin prend sa source et court à l'orient ; et si l'on ajoute le Rhône, qui jaillit au pied de la Furka et court à l'occident vers le long du Valais, on se trouve ici dans un lieu central d'où les montagnes et les fleuves courent aux quatre points cardinaux ⁶.

GOETHE À WEIMAR : SES OCCUPATIONS, SON INITIATION À LA FRANC-MAÇONNERIE

À son arrivée à Weimar en janvier 1780, Goethe est atteint de la grippe qui a pour nom à cette époque celui de « grenade » ou de « coquette », et il doit garder la chambre jusqu'au début du mois de février. Il traîne son mal et il ne se sent vraiment guéri qu'en avril. Mais être au lit ou souffrant ne l'empêche nullement de penser et d'écrire. Il entreprend, pour faire plaisir au duc, l'ébauche d'une biographie du duc Bernard de Saxe-Weimar, héros de la guerre de Trente Ans au XVII^e siècle et tente d'amasser le plus de documentation possible. Mais il finit par abandonner le projet. Il s'impose alors une discipline de fer, renonce à boire du vin, et à fréquenter n'importe qui. Mais il avoue qu'il possède « presque autant de manuscrits que d'œuvres imprimées ; les plans ne [lui] manquent pas, mais le recueillement et le loisir [lui] manquent pour l'exécution ⁷ ».

Le 23 juin 1780, accompagné du duc de Saxe-Weimar, Goethe entre à la loge maçonnique, Amalia, de Weimar, ce qui, à cette époque, est naturel pour un bourgeois ou un artiste. Il franchit tous les grades. Un an plus tard, il est promu compagnon, et il est élevé à la maîtrise l'année suivante, à la fin de laquelle il obtient le quatrième degré écossais de la Stricte Observance, et enfin celui d'illuminé, l'année suivante, c'est-à-dire en 1783. Le grand-duc Karl August l'a suivi dans les étapes de cette initiation et a obtenu les mêmes grades. À cette

époque, il ne faut pas oublier que la franc-maçonnerie n'est pas du tout anticléricale et antireligieuse et que les Églises ne la condamnent pas. Mozart lui aussi s'est fait initier à cette société secrète à Vienne.

On le voit aussi trois jours plus tard à Grossbrenbach combattre un incendie qui lui brûle les sourcils ! Il travaille à une pièce, *Les Oiseaux*, quelque peu imitée d'Aristophane. Elle est jouée le 1^{er} août et semble fort plaisante au public, mais il ne s'agit que d'un premier acte et Goethe n'écrira jamais le second. Il débat avec Oeser sur la décoration des appartements ducaux. Il lit *Les Époques de la Nature* de Buffon. Il s'intéresse aux expériences sur l'électrophore et poursuit ses études sur la minéralogie.

Le 28 août 1780, il a trente et un ans et réfléchit dans son jardin à sa condition, mais, comme il l'écrit à Lavater, il se sent plein de courage pour faire carrière. Il avoue que Charlotte von Stein joue auprès de lui le rôle de sa mère, toujours vivante mais toujours à Francfort, ou de sa sœur bien-aimée trop tôt disparue. Il écrit à un correspondant que nous ne connaissons pas au sujet du duc Karl August : « Le duc est très bon et très honnête. Si je pouvais obtenir pour lui des dieux un peu plus de portée ! Les chaînes avec lesquelles les esprits nous conduisent lui serrent trop étroitement quelques membres, tandis que dans les autres il jouit de la plus heureuse liberté 8. »

TOURNÉE D'INSPECTION AVEC LE DUC. SON TRAVAIL D'ÉCRIVAIN

En septembre, selon une habitude devenue une routine, il entreprend avec le duc un nouveau voyage. Il revisite avec son illustre ami les mines d'Ilmenau, et trouve le temps de relire du grec. Le duc tient une sorte de tribunal destiné aux voleurs, receleurs et meurtriers. Goethe y assiste, sans s'en mêler. Le voyage se poursuit par Stützerbach, par Schmalkalden, par Zillbach où il relit Euripide. À Ostheim, le 20 septembre, il visite les travaux d'irrigation destinés à trois villages, puis Goethe rejoint Charlotte en son château de Kochberg où le duc vient le retrouver peu après.

Devant tant d'occupations, Goethe est bien contraint d'avouer : « Ma tête est comme un moulin à plusieurs galeries, où l'on scie, où l'on moud, où l'on foule et où l'on broie de l'huile tout à la fois 9. »

La bonne entente ne règne pas toujours entre Goethe et l'habitante du château de Kochberg, mais ce sont des caprices d'amoureux et une nouvelle visite de Goethe dans cette résidence, en compagnie du duc, suffit à apaiser les tensions. Le 7 novembre, Goethe jamais en peine d'écrire envoie un billet à Charlotte où il lui déclare qu'il est de

nouveau sûr de son amour et qu'il se sent pour cette raison tout autre.

Dans les derniers mois de l'année 1780, il commence à composer un drame consacré au Tasse, mais ses devoirs d'administrateur militaire, chargé notamment de fournir à la troupe du duché du pain de munition, l'empêchent de poursuivre cette œuvre au-delà du second acte.

En l'année 1781, Goethe peut fêter ses six années au service de Karl August, prince de Saxe-Weimar pour lequel il travaille avec un zèle tel qu'il ne prend même plus le temps de versifier, tellement « [sa] vie prosaïque, écrit-il à Charlotte, absorbe comme le sable le ruisseau de [sa] poésie [10](#) ».

Cependant, il compose toujours pour la cour de Weimar des petites pièces et saynètes qui font la joie du public, ainsi qu'un hymne en prose dédié à la Nature. Il est particulièrement choqué à cette époque que le grand Frédéric II, auquel, on le sait, il voue un véritable culte, attaque dans son essai *De la littérature allemande* la renaissance de celle-ci qui n'est pas de son goût, et en particulier *Götz von Berlichingen*. Goethe écrit, pour répondre à son détracteur, un *Entretien* qui a été perdu. Un certain Justus Möser publie une critique acerbe contre les humeurs de Frédéric II qui lui semblent à l'origine de son ouvrage, et défend Goethe, au point que celui-ci envoie à la fille de Möser une lettre de remerciements où il écrit notamment : « Si le roi me mentionne avec défaveur, je ne dois pas m'en étonner. Un puissant personnage, qui conduit des masses d'hommes avec un sceptre de fer, doit trouver insupportable l'œuvre d'un jeune garçon indépendant et mal élevé [11](#). »

Au début du mois de mars 1781, Goethe se rend avec le duc au château de Neunheiligen où demeure la comtesse de Werther dont Karl August est amoureux. Il reste au château et n'accompagne pas le duc à Cassel, selon le souhait de ce dernier, qui ne veut pas laisser son amour seul. Goethe ne proteste pas. Il est très heureux de pouvoir converser avec la belle comtesse de Werther.

Il s'entretient de politique avec elle. Elle lui dit qu'elle aime le duc plus que celui-ci ne l'aime. Puis, au moment où il va regagner Weimar, il envoie une nouvelle lettre à Charlotte, dans laquelle il lui confie qu'il ne peut plus la vousoyer mais veut la tutoyer. Après lui avoir déclaré que son âme était fortement attachée à elle, il la supplie de lui adresser quelque serment d'amour qui scellerait celui-ci.

Des biographes de Goethe ont prétendu que cette lettre témoignait d'une liaison de Charlotte avec l'écrivain. Mais celle-ci, dans une petite ville de province, aurait été vite sue et mal prise. Pour la plupart des auteurs d'une vie de Goethe, cet amour reste platonique et est accepté par tout le monde à Weimar. Toutes leurs lettres certes sont affectueuses mais ne sauraient laisser supposer toute autre chose

qu'une amitié amoureuse qui semble combler Goethe.

En fait, Goethe se sent en 1781 le plus heureux des hommes, très occupé, amoureux, et remaniant *Iphigénie*, tandis qu'il songe toujours au *Tasse*. Il prend quelque distance avec le prince Karl August et cesse de le tutoyer, tout en le servant toujours loyalement et avec ardeur. Il envoie des billets d'amour de plus en plus nombreux à Charlotte, devenue Lotte, lui adresse des roses et des fruits de son jardin. Il lit le *Compte rendu au roi* de Necker, futur ministre des Finances de Louis XVI, qui intéresse l'administrateur et conseiller du prince qu'il est toujours, et *Relations de voyages autour du monde* de James Cook qui ne devait pas revenir vivant de son expédition.

Il lui arrive parfois d'être souffrant, sans cause apparente, ce qu'il s'empresse de démentir auprès de sa mère qui s'en inquiète. Les biographes contemporains de Goethe ont mis cette fièvre intermittente de l'écrivain sur le compte d'une maladie psychosomatique endémique, due à son excessive sensibilité. Lui-même n'en est pas dupe. En dépit de son surmenage, il sait bien que sa position à Weimar, et le sentiment de dignité qu'il en retire avec orgueil, comporte aussi des inconvénients.

GOETHE TENTE DE CONCILIER SES ACTIVITÉS POLITIQUES ET SES AMBITIONS D'ÉCRIVAIN

Le 28 août 1781, jour de ses trente-deux ans, il est l'objet d'une véritable ovation, préparée par la duchesse Amélie, qui a rassemblé une foule nombreuse, et assiste à un spectacle d'ombres chinoises et à une pièce de théâtre, *La Naissance de Minerve* de Seckendorf en vers et en musique. Le 3 septembre, le prince augmente son salaire. Mais il entend que Goethe s'installe dans une demeure plus digne de son rang que la petite maison où il a vécu jusqu'à présent. La duchesse mère entend aussi à la fin de l'année 1781 anoblir Goethe. Celui-ci fait un petit voyage à Dessau avec Friedrich von Stein, fils de Charlotte et alors âgé de neuf ans qu'il considère comme son fils. Puis il rend visite au duc de Gotha. Il reviendra dans cette petite cour princière au mois de décembre, s'y sentant chaleureusement accueilli.

Peu à peu, il commence à s'ennuyer, ses fonctions à Weimar lui pèsent. Comme il l'écrit à Merck, en novembre, il voudrait garder une vie intérieure d'écrivain. À un ami qui lui avoue admirer son infatigabilité il répond que c'est sa nature qui le contraint à ces multiples activités. Même dans un village perdu ou sur une île déserte, il parviendrait à être actif. Il prend des cours de dessin pour étudier l'anatomie du corps humain. Mais l'agitation voire la dissipation de sa vie sont nuisibles à sa production littéraire, et il n'est pas le dernier à s'en rendre compte. Il préfère écrire quelques facéties pour la princesse Amélie, plutôt que de reprendre *Le Tasse* ! À la fin de l'année 1781 et au début de 1782, il a pris de bonnes résolutions. Mais peut-il les tenir, alors que ses occupations auprès du prince le retiennent ? C'est lui qui fait jouer pour les fêtes de Weimar une comédie ballet qui se passe entre une fée et un magicien et deux jours plus tard une autre piécette, qui sont des œuvres mineures. Il se plaint auprès de Charlotte d'être maître de ballet et avoue que ces distractions et ce gaspillage lui sont désagréables. Même si Wieland se réjouit que Goethe entretienne la vie à Weimar par le souffle de son génie.

La situation financière de la principauté, déjà mal en point, se détériore davantage encore lorsqu'en juin 1782 Von Kalb, président de la chambre des finances, est mis à la retraite, en raison de sa mauvaise gestion. Il est remplacé, sans que cela soit officiel, par Goethe, mais le message du duc à la chambre est clair à cet égard. Goethe espère que

cela ne sera que provisoire, car il parle de « fardeau qui retombe sur lui ».

Il écrit des poèmes de circonstance notamment sur la mort de l'ébéniste officiel de la cour, et ne cesse de s'inquiéter de la mauvaise entente conjugale entre le duc et la duchesse de Weimar.

Puis le voilà parti en mai en mission d'inspection et pour établir de bonnes relations avec les petits États voisins. Il passe par Cobourg, Hildburghausen, et comme il le dit drôlement « en une semaine j'aurais expédié alors toutes les cours de la Thuringe ¹ ». Rentré à Weimar, il apprend quelques jours plus tard, le 25 mai, la mort de son père, qui n'avait plus, il est vrai, toute sa tête depuis longtemps. Cette mort l'affecte d'autant moins que ses rapports avec son père ont été souvent médiocres, voire conflictuels, et qu'il doit déménager. Désormais, même s'il n'habite pas la même ville qu'elle, sa mère, qui l'a toujours défendu et protégé, lui appartient tout entière et il échangera dorénavant une correspondance affectueuse avec elle. Dans une de ses lettres, Bettina évoquera aussi la fin du père de Goethe victime d'une double attaque cardiaque. Jusqu'à la fin, sa mère s'en sera occupée, faisant preuve d'un réel dévouement, l'aidant à manger et à s'habiller, et pour le moindre de ses gestes quotidiens, poussant même le zèle jusqu'à devenir coquette, ce qu'elle n'était pas, et à se vêtir d'une façon plus attrayante.

Goethe vit, dès lors, dans une demeure avec jardin, au cœur de Weimar, à Frauenplan. Sa nouvelle maison, considérée par beaucoup comme une sorte de palais, est sans conteste la plus belle de la ville. Mais Goethe conserve son pavillon à la campagne pour y travailler.

En juin parviennent à la cour de Karl August les lettres de noblesse destinées à Goethe et adressées par l'empereur d'Autriche Joseph II. Goethe ne semble pas en avoir éprouvé de la fierté, mais peut-être est-ce coquetterie de sa part, lui qui écrit à Charlotte le 17 septembre : « Je suis né pour être un homme privé, et je ne comprends pas comment la destinée m'a jeté dans l'administration publique et dans une famille princière ². »

Goethe n'entend pas être trop absorbé par toutes ses tâches politiques, et il compose une opérette, *La Fille du pêcheur*. La représentation a lieu le 22 juillet dans le parc de Tiefurt. Mais il est surtout préoccupé par *Wilhelm Meister* et le 12 novembre, enfin, il peut annoncer à Charlotte que son roman est terminé, en lui promettant une lecture de cette œuvre. Il se fait des illusions. Le chantier de ce gros livre en trois parties est loin d'être achevé et la première partie ne paraîtra que quatorze ans plus tard. Il est vrai qu'il se plonge à nouveau dans une lecture approfondie de Cervantès et d'Aristote.

LA COMPOSITION DU ROI DES AULNES

C'est en cette année de 1782 que Goethe compose un de ses plus célèbres poèmes, *Le Roi des Aulnes (Erlkönig)*, que Beethoven et Schubert, beaucoup plus tard, mettront en musique. Cette ballade n'est pas d'origine allemande mais danoise, et c'est son ami Herder qui la lui a fait lire. En fait, il s'agit dans sa version originale d'un *Ellerkonge* ou « roi des Elfes » qui, dans la mythologie scandinave, aime tourmenter les enfants :

Qui chevauche si tard à travers le vent et la nuit ?

C'est le père avec son enfant.

Il porte l'enfant dans ses bras,

Il le tient ferme, il le réchauffe.

— Mon fils, pourquoi cette peur, pourquoi te cacher ainsi le visage ?

— Père, ne vois-tu pas le roi des Aulnes,

Le roi des Aulnes, avec sa couronne et ses longs cheveux ?

— Mon fils, c'est un brouillard qui traîne.

— Viens, cher enfant, viens avec moi !

Nous jouerons ensemble à de si jolis jeux !

Maintes fleurs émaillées brillent sur la rive ;

Ma mère a maintes robes d'or.

— Mon père, mon père, et tu n'entends pas

Ce que le roi des Aulnes doucement me promet ?

— Sois tranquille, reste tranquille, mon enfant :

C'est le vent qui murmure dans les feuilles sèches.

— Gentil enfant, veux-tu me suivre ?

Mes filles auront grand soin de toi ;

Mes filles mènent la danse nocturne.

Elles te berceront, elles t'endormiront, à leur danse, à leur chant.

— Mon père, mon père, et ne vois-tu pas là-bas

Les filles du roi des Aulnes, à cette place sombre ?

— Mon fils, mon fils, je le vois bien,

Ce sont les vieux saules qui paraissent grisâtres.

— Je t'aime, ta beauté me charme,

Et si tu ne veux pas céder, j'userai de violence.

— Mon père, mon père, voilà qu'il me saisit !

Le roi des Aulnes m'a fait mal !

Le père frémit, il presse son cheval,

Il tient dans ses bras l'enfant qui gémit ;

Il arrive à sa maison avec peine, avec angoisse :

L'enfant dans ses bras était mort **3**.

Ce poème est de toute beauté, dans son mouvement, et dans sa versification, parce que Goethe en a fait une sorte de petite pièce dramatique où trois personnages jouent un rôle, le roi des Aulnes,

séducteur d'enfants, auxquels il apparaît faussement comme un ogre bienfaisant, le père qui est trop confiant et l'enfant qui est de plus en plus inquiet. Le poème s'achève par la mort de l'enfant dans les bras de son père : « *In seinen Armen das Kind war tot* », « L'enfant dans ses bras était mort. »

Michel Tournier en a donné dans son roman qui porte le même titre une interprétation où le roi des Aulnes est tout simplement amoureux fou d'un enfant. D'autres ont vu dans ce poème les souvenirs des maladies d'enfant dont Goethe fut affligé, se rappelant combien plus d'une fois son père l'emmenait dans ses bras pour le faire soigner. C'est un poème en effet de délires et d'hallucinations fiévreuses qui étreignent l'enfant angoissé. D'autres y ont vu le combat entre les rêves peuplés de monstres qui ont fait les délices de sa jeunesse et implicitement le conseil de ne pas s'y adonner sous peine de mort, qu'elle soit intellectuelle, morale ou physique.

Goethe se replie un peu sur lui, donne un thé par semaine, n'accepte pas d'invitations. Mais il passe ses soirées chez Charlotte, quand elle est à Weimar, ou lui adresse de tendres billets, lorsqu'elle se trouve retirée dans son château.

MULTIPLICATION DES FONCTIONS DE GOETHE À WEIMAR

En décembre 1782, Goethe entreprend un voyage avec le duc, durant lequel ils font étape à Neunheiligen, Dessau, Leipzig où Goethe séjourne un moment, y retrouvant ses anciens amis de l'université, et assistant à des bals et des concerts. Le 3 janvier 1783, il est de retour à Weimar pour une nouvelle année laborieuse et se dit « cuit et rôti par le travail 4 ». De plus, la duchesse Louise accouche d'un garçon, donc d'un prince héréditaire, Karl Friedrich, le 2 février, ce qui donne lieu à des fêtes dans toute la principauté, baptême, festin, concert, office religieux, thé chez Goethe, et promenade aux flambeaux le soir. Au moment des relevailles, les fêtes reprennent, avec des retraites aux flambeaux et des sérénades. Herder prêche aux cérémonies religieuses et, avec Wieland, compose des cantates mises en musique par le maître de chapelle, Ernst Wilhelm Wolf.

Les frasques du prince Constantin, le frère du duc, contribuent à la chronique de Weimar. Alors qu'il est à Paris, il renvoie sa maîtresse, Mme Darsaincourt, qui l'attend à Weimar. C'est Goethe qui est chargé de s'occuper de la malheureuse, enceinte de surcroît, et qui parvient à lui faire regagner la France. En juin, le prince Constantin arrive à Weimar avec une nouvelle maîtresse : Goethe, une fois encore, est chargé d'obliger cette dernière à regagner la France.

Lassé, il part au début d'avril 1783 pour Ilmenau avec le duc et Einsiedel, ancien page, chambellan de la duchesse et exact contemporain de Goethe, et surtout avec Friedrich, le fils de Charlotte, ayant ainsi l'impression qu'à travers son fils celle-ci ne le quitte pas. Mais il ne peut s'empêcher de lui adresser une lettre le 16 avril, toute nourrie de ses sentiments amoureux : « Combien je pense à toi, combien tu es présente, combien ton amour me guide tel un astre bien connu, je ne veux pas te le dire pour ne pas accroître en l'écrivant mon ardent désir [...] Fritz [le fils de Charlotte] revient juste de la Charbonnière, tout content, et veut encore ajouter quelque chose à sa lettre. Adieu, je t'aime en lui et lui en toi 5. »

De retour pour Pâques, il participe à la fête des œufs pour la plus grande joie des enfants. Il est également heureux d'avoir réussi à redresser les finances du duché. Jamais à court de projets de voyage, il part pour Iéna avec Friedrich, qu'il appelle Fritz, à la fin mai, puis pour Gotha. Fin août, il est à nouveau à Ilmenau et compose une pièce en vers pour l'anniversaire du duc Karl August, le 3 septembre. Rentré à Weimar il repart pour le Hartz, gravit, toujours avec Fritz, le Brocken, dont il avait atteint le sommet en 1777, et fait une récolte de pierres, car son voyage a un but scientifique comme il l'explique à Charlotte. Puis, passant par Göttingen et par Cassel, il est de retour à Weimar à la fin du mois d'octobre. Il se remet à *Wilhelm Meister*, cette œuvre dont il ne verra la fin qu'au terme de sa vie. Surmené, il doit prendre quelque repos pendant une quinzaine de jours.

ÉTUDES DE MINÉRALOGIE ET D'ANTHROPOLOGIE, ET PLUS TARD DE BOTANIQUE PARMI SES OCCUPATIONS AU SERVICE DU DUC

L'année 1784 est marquée par l'arrivée d'une troupe de comédiens amateurs qui va distraire la cour et le public de Weimar. Ce qui n'empêche pas Goethe de poursuivre ses études de minéralogie. Le 28 février, la chute d'un amas de glace provoque dans la ville d'Iéna des inondations catastrophiques. Avec le duc, Goethe se rend dans la ville sinistrée et se montre très actif pour secourir les habitants.

Fin mars, c'est à l'anthropologie qu'il s'adonne, tout heureux d'avoir découvert, écrit-il à Herder, l'os intermaxillaire de l'homme, en comparant des crânes d'hommes et d'animaux. Jusque-là on distinguait l'homme du singe par l'apparente différence entre les deux os. Cette fois-ci cette distinction disparaît. Depuis lors, après de vifs débats, cette découverte est incontestée. Il publiera aussi un *Essai sur le granit*. Car ce diable d'homme est capable de tout, y compris de

rivaliser avec les savants et les spécialistes de son époque sur n'importe quel sujet.

Il repart pour Iéna afin d'y surveiller les travaux des digues et de prévenir toute nouvelle inondation tragique. Puis en mai il est à Cassel où on lui offre un crâne d'éléphant, dont il n'est pas peu fier, au risque, dit-il, de passer pour un fou. Il participe à la diète d'Eisenach mais trouve cette assemblée bien inutile, témoignant ainsi d'une certaine aversion à l'égard du régime parlementaire. Au milieu de tant d'occupations, il reprend *Wilhelm Meister*, puis à la fin juin salue avec soulagement la clôture de la diète. Après être passé voir Charlotte qu'il n'appelle plus que Lotte au château de Kochberg, il est de retour à Weimar le 19 juillet 1784. Mais comme il a la bougeotte, le voici au début d'août reparti vers le Hartz, autant par goût pour la nature que pour y exercer ses talents de naturaliste.

En août, il écrit à Charlotte, de Brunswick, où il est allé rejoindre le duc de Saxe-Weimar, des lettres en français afin de s'exercer dans cette langue. Elles sont correctement rédigées, mais l'orthographe laisse à désirer. Il en profite pour lui témoigner un amour des plus pressants : « Mon amour pour toi n'est plus une passion, c'est une maladie, une maladie qui m'est plus chère que la santé la plus parfaite et dont je ne veux pas guérir 6. » Mais cette phrase, il l'a écrite en allemand, car pour lui dire ses sentiments intimes, il maîtrise évidemment mieux sa langue maternelle que le français. On a quelque mal à le suivre désormais dans les nombreux voyages qu'il accomplit. Il pense être de retour à Weimar, pour le dernier mois de l'année, lorsque le duc lui propose un voyage à Darmstadt, mais cette fois il décline l'offre.

Au début de l'année 1785, la duchesse Louise met au monde un enfant mort-né. L'hiver se passe plus calmement pour Goethe. Après la minéralogie, la géologie, l'ostéologie, le voici qui s'adonne une nouvelle fois à la botanique et s'intéresse surtout aux graines. Karl August, pendant ce temps, voyage beaucoup dans les autres principautés qu'il s'agit de rapprocher de la Prusse. Goethe n'est pas favorable à cette manœuvre qui peut mécontenter l'Autriche et attirer ses foudres. C'est là un point de friction entre le duc et Goethe au point que ce dernier songe un moment à quitter ses fonctions. Il rend au printemps un hommage funèbre au duc de Brunswick, frère de la duchesse Amélie, et par conséquent oncle du duc de Saxe-Weimar, qui s'est noyé dans l'Oder en tentant de porter secours à des victimes d'une inondation :

Il s'est emparé de toi, l'antique dieu du fleuve ; il te garde et partage avec toi, pour jamais, son royaume rapide. Tu sommeilles doucement, au murmure plus tranquille de l'urne, jusqu'au jour où l'onde orageuse te réveillera pour les exploits. Sois secourable au peuple, comme tu voulais l'être dans la vie mortelle, et que le dieu accomplisse l'œuvre où l'homme échoua 7.

Cet hommage émeut le duc qui accorde à nouveau son crédit à Goethe : l'amitié et la confiance entre les deux hommes restent les plus fortes et Karl August paie même le voyage de Goethe à Karlovy Vary où l'écrivain prend les eaux. Il en revient le 21 août et est aussitôt accaparé par les affaires du duché, et contraint à des tournées d'inspection dans les villes de la principauté. En décembre il accompagne le duc à Gotha.

C'est en cette année 1785 que Schiller, qui ne connaît pas encore Goethe, compose *L'Hymne à la joie* que Beethoven intégrera dans sa 9^e *Symphonie* et qui devait devenir bien des années plus tard l'hymne européen.

Au seuil de l'année 1786, le duc part pour Berlin, tandis que Goethe demeure à Weimar et que la duchesse Amélie fait représenter dans son théâtre *Iphigénie*. En mai, alors qu'il se trouve à Iéna, toujours insatiable d'apprendre et de réapprendre, il s'entoure d'un maître en algèbre, mais se décourage trop vite. Il retravaille *Wilhelm Meister*, son obsession. Surtout, il envisage de publier ses œuvres inédites, alors qu'occupé par ses fonctions auprès du duc il est toujours inconnu des Allemands qui pensent sans doute qu'il n'a conçu et publié qu'une seule œuvre, *Werther*. Il lui faut rassembler poèmes, pièces de théâtre et fragments accumulés depuis dix ans, ce qui constitue un travail considérable, il se met donc à fouiller anciens papiers et archives. Obligé de relire *Werther*, il se sent de plus en plus éloigné de ce roman de jeunesse et adopte à son égard une attitude des plus critiques. Il revoit son ami Lavater qui a beaucoup changé, qui a sombré dans un mysticisme vague et est devenu une sorte de prophète, régénérateur du monde, ce que Goethe assimile à du charlatanisme. Il poursuit ses conversations épistolaires avec Charlotte von Stein et ne craint plus de glisser dans ses lettres des passages où il continue à ne pas cacher ses sentiments pour elle, comme dans cette missive datée du dimanche 9 juillet 1786 à Weimar :

Au revoir, mon unique aimée à qui mon âme aspire à se révéler et à se donner ; je suis heureux par ton amour et j'y compte pour les temps à venir. Je t'apporterai de Karlovy Vary un présent qui te fera plaisir ; j'ai été très heureux de cette trouvaille... Adieu 8.

Fin juillet 1786, se rendant à nouveau à Karlovy Vary, il demande un assez long congé au duc qui le lui accorde, et disparaît. En réalité, il vient de comprendre qu'il se doit de plus en plus à l'écriture et à son œuvre et que depuis une dizaine d'années il s'est beaucoup dispersé. De plus, le climat de la Thuringe, fort humide, ne lui convient pas, et il éprouve une « invincible attraction vers la terre classique des arts et des lettres 9 ». Cette « terre classique », c'est évidemment celle du monde littéraire universel. Les lettres qu'il envoie alors à Karl August, à Charlotte, à Herder, et à nombre de ses amis, sont précieuses. Grâce

à elles nous pouvons le suivre pas à pas dans les différentes étapes de son voyage.

LE VOYAGE EN ITALIE

Ce périple, longtemps souhaité par Goethe, commence à partir de Karlovy Vary qu'il quitte le 3 septembre 1786, sans le révéler, et incognito. Il ne souhaite pas que son voyage soit trop vite connu du public et encore moins à Weimar. Ce qu'il veut, c'est protéger sa liberté. Il se dirige, via Ratisbonne, vers Munich, franchit le Brenner, passe à Trente puis à Vérone qu'il atteint le 14 septembre. Toute sa volonté est tendue vers la découverte des antiques qu'il n'a pu admirer à ce jour que dans les musées. Il entre pour la première fois dans un amphithéâtre, celui de Vérone, qu'il décrit, comme à son habitude, minutieusement. Son ambition est d'atteindre Rome le plus vite possible, même s'il ne néglige pas les villes qu'il traverse, leurs monuments et leurs musées. Il est ébloui par Vicence et surtout par son théâtre à l'antique, œuvre de Palladio dont il a lu les traités.

Il passe par Padoue et enfin parvient à Venise le 28 septembre 1786, dont il parle mais plus comme un touriste un peu froid que comme un voyageur étonné par cette ville unique. Il se promène dans les rues dont il critique la saleté, va au théâtre et à l'opéra. Il aperçoit le doge à la messe à l'église Sainte-Justine, il admire dans les galeries les tableaux du Titien et de Véronèse. On le sent surtout habité par ses propres connaissances, voulant les ratifier par son regard de voyageur, mais nullement intéressé par ce qui pourrait être nouveau pour lui. Il est en bref terrassé par ce monde si différent de l'Allemagne qu'il découvre à Venise. Le 14 octobre, il quitte la Cité des doges.

Le voici à Ferrare où vécurent l'Arioste et surtout le Tasse, un de ses personnages préférés sur lequel il écrit une tragédie. Puis le voici à Bologne et enfin à Rome, seule ville où il laisse vraiment éclater sa joie : « Oui je suis enfin arrivé dans la capitale du monde ! écrit-il le 1^{er} novembre 1786. Me voilà maintenant à Rome, et tranquille, et, à ce qu'il semble, tranquilisé pour toute ma vie. C'est en effet commencer une nouvelle vie que de voir de ses yeux l'ensemble que l'on connaît en détail intérieurement et extérieurement. Tous les rêves de ma jeunesse, je les vois vivants aujourd'hui 1. »

Toute l'obsession de Goethe est de redécouvrir à Rome ce qu'il connaît déjà par ses lectures et ses connaissances universelles. Il s'en explique franchement : « Je n'ai point eu des pensées toutes nouvelles, je n'ai rien trouvé tout à fait étranger, mais les anciennes sont devenues si précises, si vivantes, si enchaînées, qu'elles peuvent passer pour nouvelles 2. »

Il fait connaissance des peintres de son temps, comme Tischbein avec lequel il entretient depuis longtemps une correspondance et qui lui servira de guide dans sa visite de Rome et même de Naples. Plusieurs fois il en fait l'éloge dans son *Voyage en Italie*, ne serait-ce que parce que le peintre est en train de faire son célèbre tableau de Goethe au milieu de la campagne romaine :

J'ai beaucoup à dire encore à la louange de Tischbein, et comme il s'est formé par lui-même, avec une originalité tout allemande ; je dois dire aussi avec reconnaissance qu'il s'est occupé de moi de la manière la plus amicale durant son second séjour à Rome, en faisant exécuter pour moi une suite de copies de ses meilleurs maîtres, quelques-unes au crayon noir, d'autres à la sépia et à l'aquarelle, qui prendront de la valeur en Allemagne, où l'on est éloigné des originaux, et qui me rappelleront les plus belles des choses [...] Je voyais bien que Tischbein me regardait souvent avec attention, et je découvre maintenant qu'il songe à faire mon portrait. Son esquisse est faite ; il a déjà tendu la toile. Je serai représenté de grandeur naturelle, en voyageur, enveloppé d'un manteau blanc, en plein air, assis sur un obélisque renversé, et contemplant les ruines de la campagne de Rome qui s'enfonceront dans le lointain. Cela fera une belle toile, mais trop grande pour nos appartements du Nord. Je pourrai bien m'y glisser encore, mais le portrait ne trouvera pas de place [3](#).

Même si ce tableau a été achevé en 1787, il représente Goethe exactement comme celui-ci se décrit. Quant à ses dimensions, elles sont en effet imposantes, 2,06 m de long sur un 1,64 m de haut. Ce célèbre portrait se trouve au musée Städel à Francfort. Sa renommée et ses reproductions auront fait le tour du monde, ne serait-ce que pour montrer que désormais Goethe a trouvé en Italie un apaisement total, au spectacle du classicisme, de ses monuments, de ses chefs-d'œuvre antiques et de leur harmonie qui le ravissent et changent son caractère. Il laisse définitivement derrière lui *Les Souffrances du jeune Werther*.

Tout est pour lui sujet d'étonnement et parfois de déception, car son âme reste profondément allemande. Il s'étonne de la chaleur en plein mois de décembre, mais on le sent peu satisfait de voir des peintures comme celles des loges de Raphaël au Vatican. Il les a tellement étudiées que non seulement il n'en est pas surpris, mais qu'il est quelque peu désappointé. Naturellement, il s'émerveille des orangers qui poussent en plein hiver et des citronniers. Cette révélation fascinée, on la retrouve au début du livre III des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, lorsque le personnage de Mignon, sorte de femme enfant si constante dans l'imaginaire de Goethe, la chante dans un célèbre poème :

Connais-tu le pays où fleurit le citronnier ?
Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger ?
Où dans toute saison butinent les abeilles.
Où rayonne et sourit, comme un bienfait de Dieu,
Un éternel printemps sous un ciel bleu !
Hélas ! Que ne puis-je te suivre
Vers ce rivage heureux d'où le sort m'exila !

C'est là ! C'est là que je voudrais vivre,
Aimer, aimer et mourir !
Connais-tu la maison où l'on m'attend là-bas ?
La salle des lambris d'or, où des hommes de marbre
M'appellent dans la nuit en me tendant les bras ?
Et la cour où l'on danse à l'ombre d'un grand arbre ?
Et le lac transparent où glissent sur les eaux
Mille bateaux légers pareils à des oiseaux !
Hélas ! Que ne puis-je te suivre
Vers ce pays lointain d'où le sort m'exila !
C'est là ! C'est là que je voudrais vivre.
Aimer, aimer et mourir 4 !

Il ne connaissait que des peintures ou des copies des chefs-d'œuvre de l'art antique et soudain, il découvre les originaux. Bref, il est comme un enfant qui deviendrait subitement adulte et s'apercevrait qu'il y a un gouffre entre rêve et réalité. Toutefois, il sait se reprendre et écrit, le 17 novembre 1786, une lettre enthousiaste à son ami Knebel dans laquelle il évoque la Rome qu'il avait rêvée, celle qu'il voit, l'accord qu'on peut faire entre sa culture personnelle et ce qu'elle a permis d'imaginer et le regard présent qui montre la réalité telle qu'elle est :

Les aqueducs, les thermes, le théâtre, l'amphithéâtre, l'arène, les temples ! Et puis les palais des Césars, les tombes des grands, voilà les visions dont j'ai nourri et fortifié mon esprit. Je lis Vitruve [architecte au temps d'Auguste] afin de sentir le souffle de l'époque où tout cela est sorti de terre, j'ai Palladio sous la main, lui qui a vu toutes ces proportions et qui les a reproduites dans ses dessins avec tant d'intelligence. Rome, ce vieux Phénix, sort de son tombeau comme un esprit et apparaît devant nous, mais à la condition que notre esprit fasse quelque effort, et cette vue nous remplit de tristesse plutôt que de joie 5.

Il y aura autour de Goethe, pendant son séjour à Rome, un cercle d'amis, intellectuels, esthètes, au centre duquel trône la célèbre Angelica Kauffmann, peintre reconnue chez qui l'écrivain déjeune chaque dimanche. C'est dans son salon qu'il lit publiquement pour la première fois son *Iphigénie en Tauride*. Il devient aussi ami de Vivant Denon qui devait devenir sous Napoléon directeur du musée du Louvre et grand organisateur du pillage des trésors artistiques italiens.

Goethe quitte Rome et arrive à Naples le 25 février 1787, heureux d'apercevoir enfin le Vésuve qui crache une épaisse fumée noire et dont il entreprendra l'ascension le 3 mars au mépris du danger. Tischbein l'accompagne. Il en profite pour prendre des roches et des morceaux de lave, retrouvant son instinct de minéralogiste. Toujours suivi par le peintre, il visite Pompéi. C'est en Italie qu'il s'aperçoit que la vraie vie est ici, parce que le monde y est ouvert sur la mer, sur les cieux, sur les habitants, que tout y est naturel et solaire, invitant sans cesse à l'apaisement.

Toujours fasciné par le Vésuve, en éruption, il y retournera plusieurs fois, affrontant les périls de si dangereuses expéditions avec calme et

curiosité. Il reconnaît que ses origines germaniques peuvent être un obstacle à une appréciation objective de ce pays et ses villes : « Si le caractère allemand, si mon désir ne me portaient pas à l'étude et à l'action plus qu'à la jouissance, je devrais passer quelque temps encore dans cette école de la vie facile et joyeuse, et chercher à en profiter davantage 6. » Durant ce voyage, il prend conscience du côté fermé de l'Allemagne qui influe sur le caractère de ses habitants et de l'ouverture des pays méridionaux, comme l'Italie, qui donnent à leurs habitants le goût du moment présent.

Il s'embarque pour Palerme depuis Naples le 29 mars 1787, visite les temples de Ségeste, d'Agrigente, la ville de Monreale, mais ne parle pas de ses célèbres mosaïques. Bien que Palerme soit pour lui comme une cité paradisiaque, il semble quelque peu étranger à ce qu'il peut observer. Il n'est pas déçu mais intrigué. Son âme germanique est bouleversée par tant de changements de sa vision du monde et de la culture. Puis le voici à Catane en mai 1787. Goethe prend des échantillons de la lave et des pierres, venues de l'Etna, qui ont détruit entièrement la ville en 1669.

Intrépide, il entreprend l'ascension de l'Etna, évitant comme il peut les rafales de vent qui risquent de le pousser dans le cratère. Puis il prend le chemin de Messine où il arrive le 10 mai et constate les dégâts subis par cette ville lors d'un récent tremblement de terre. Il s'embarque sur une mer en pleine tempête et est la proie d'un violent mal de mer, comme lors de sa traversée vers la Sicile. Il retrouve le golfe de Naples, la ville d'où il écrira ses impressions à Herder. Visiblement, comme la plupart du temps au cours de son voyage en Italie, il ne parvient pas à se défaire de ses connaissances livresques, et ne peut voir Naples et la Campanie sans évoquer Pline l'Ancien et son *Histoire naturelle* par exemple.

Il quitte Naples à regret, car visiblement la ville lui a plu davantage que Rome. Mais il doit regagner cette dernière ville où il arrive le 6 juin 1787. Tischbein étant parti, il se met au dessin, travaille à *Egmont*, revoit *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* et projette d'écrire sur son séjour à Rome sous la forme de souvenirs mensuels. En février 1788, il assiste au carnaval de Rome qu'il décrit très longuement. Puis se décide à partir en avril. Éprouvant une douleur toute particulière, il quitte la capitale du monde sans espoir de retour, et songe à l'*Élégie* d'Ovide qui évoque, avant son exil, sa dernière nuit passée à Rome. Une fois de plus ses connaissances viennent comme occulter ses propres impressions ou leur donner quelques échos puisés dans sa culture universelle. En somme, Goethe est si cultivé que rien ne peut vraiment plus le surprendre. Il n'éprouve pas de désillusion lors de son voyage en Italie, mais simplement la satisfaction de s'apercevoir que rien dans ce pays ne lui est totalement étranger, sinon

le climat et la manière dont ses habitants vivent.

Lui qui connaît la botanique sait décrire à son collègue du conseil privé de Weimar, Christian Friedrich Schnauss, le printemps fleuri de Rome :

Depuis longtemps les jardins potagers sont repiqués et les légumes poussent par jolies plates-bandes. Le laurier, les clématites, le buis, les amandiers, les pêcheurs, les citronniers sont en pleine floraison ; il en est déjà qui sont déflouris. Tous les toits sont verts et les vieux murs sont égayés par le jeune feuillage jaunâtre du lierre et les fleurs des clématites qui tombent en grappe. Des anémones, des renoncules, des tulipes, des jacinthes, des primevères jettent leur note vive dans tous les jardins, et il y a même des anémones dans les prairies. Tout est souriant et maintenant, en allant vers le nord, je verrai toujours le printemps naître devant moi 7.

RETOUR DE GOETHE À WEIMAR, APRÈS UN VOYAGE EN ITALIE QUI L'A PROFONDÉMENT TRANSFORMÉ

De retour à Weimar, en juillet 1788, il retrouve sa place auprès du duc Karl August, et son titre de conseiller ainsi que tous les droits et prébendes qui s'y rattachent. Aussi, il peut se mettre au travail en toute tranquillité, lui qui a goûté au bonheur de l'harmonie classique. Un Goethe assagi qui commence à être déjà un modèle glorieux. Il rédige enfin *Egmont*, héros flamand de la résistance contre l'occupation espagnole sous Philippe II. Cette pièce, que d'aucuns voient comme une prémonition de la période troublée que s'apprête à vivre la France, est avant tout une formidable réflexion sur le tragique de l'histoire.

Capable d'écrire une œuvre faite de bruits et de fureurs, Goethe est alors tranquille et apaisé. Cette sérénité éclate dans la lettre qu'il écrit de Weimar à son ami Jacobi le 21 juillet 1788 :

Oui mon cher, me voilà de retour ; je suis assis dans mon jardin, derrière la haie des rosiers, sous le feuillage de mon frêne, et j'arrive peu à peu à me ressaisir. J'ai été très heureux en Italie ; une sève nouvelle circule dans mes veines ; je n'avais été comme paralysé que trop longtemps ; la joie et l'espérance renaissent dans mon âme. Maintenant, rester ici me sera très utile ; comme je suis constamment avec moi-même, mon esprit, demeuré deux ans en contact avec les chefs-d'œuvre de l'art et les suprêmes beautés de la nature, peut agir du dedans et du dehors et continuer à s'étudier et à se développer 8.

Une autre lettre adressée cette fois à Lavater témoignera du même état d'esprit : Goethe a découvert en Italie une forme de solidité, de sérieux, de bonheur, dans cette grande nature retrouvée. Goethe s'est totalement métamorphosé. Il s'éloigne du romantisme et se dirige rapidement vers le classicisme qu'il ne quittera désormais plus, en dépit même des apparences. Sous l'influence des religions et des mythologies, il se sent enveloppé par un mysticisme aussi vague

qu'insistant, proche du panthéisme et parfois du paganisme antique. C'est le moment qu'il choisit pour écrire ses *Élégies romaines* qu'il augmentera au fil des années de nouveaux poèmes.

On aurait pu penser que, sitôt de retour à Weimar, Goethe aurait repris son histoire d'amour avec Charlotte von Stein. Mais leur séparation de deux ans aura été fatale à leur amour et Goethe qui est plus jeune de huit ans cherche un nouvel amour, plus vert, plus tendre, qui pourra le combler.

GOETHE VIT MARITALEMENT AVEC CHRISTIANE VULPIUS À WEIMAR

Il le trouve en 1789, en la personne de Christiane Vulpius, âgée de vingt-trois ans, qui fabrique des fleurs artificielles. Elle est venue voir Goethe dans sa propriété d'Ilmenau afin qu'il intercède auprès du duc de Saxe-Weimar dans l'espoir que ce dernier octroie à son frère Christian Vulpius une charge lui permettant de sortir sa famille de la pauvreté. Goethe, âgé de quarante ans, est à peine rentré d'Italie depuis quatre semaines qu'il tombe aussitôt sous le charme de cette femme et devient en deux jours son amant. Il va vivre maritalement avec elle pendant dix-huit ans, jusqu'en 1806. La société de Weimar se montre choquée par cette mésalliance entre son plus grand écrivain et cette petite ouvrière. Celle-ci est traitée par les habitants de « garce », de « putain », de « petite créature », de « néant rond » ! On peut aussi rappeler que nos écrivains du ^{xx}e siècle n'ont pas été plus tendres avec elle, tel Thomas Mann qui l'accable en la désignant comme « un beau morceau de viande, foncièrement inculte », Romain Rolland qui la voit comme « une nullité d'esprit » ou encore Robert Musil qui en fait « la célèbre partenaire sexuelle de l'olympien vieillissant ».

Goethe sait bien que ses contemporains et la postérité ne seront pas indulgents avec elle. On eût préféré qu'il épouse une femme de l'aristocratie ou même de lettres. Mais il passe outre, tant son coup de foudre est évident pour cette femme plantureuse et accorte qu'il n'hésitera pas à chanter dans ses *Élégies romaines*, nous le verrons quelques pages plus loin.

Jusqu'à sa mort en 1816, Christiane Vulpius a joué un rôle considérable dans la vie de Goethe. Elle a géré sa maison, elle l'a délivré de toutes les contingences pratiques de l'existence, elle a fait preuve d'une bonne humeur constante, elle a travaillé avec Goethe à embellir son potager et le jardin de leur demeure. Elle n'a pas cherché à être la femme de Goethe, mais sa servante apaisante. Il avait trouvé l'équilibre intellectuel après son voyage en Italie ; il atteint avec Christiane Vulpius l'équilibre moral et sexuel qu'il avait longtemps

espéré en vain.

Les *Élégies romaines*, composées dans leur phase définitive entre 1788 et 1790, constituent une étape importante dans l'œuvre de Goethe. Elles sont évidemment le fruit de son voyage en Italie qui en quelque sorte a transformé son caractère et l'a fait peu à peu passer du *Sturm und Drang* et du romantisme à une sagesse sans partage au contact de l'Antiquité qu'il a découverte notamment à Rome et à Pompéi. Chez un Goethe âgé désormais de quarante ans, le classicisme prend le pas sur le romantisme, même si l'on a compris qu'il ne négligera jamais les écrivains allemands romantiques, restera ou deviendra leur ami, et qu'il s'intéressera toujours aux littératures anglaise et française, fortement marquées par le romantisme, et en fera souvent l'éloge.

Mais comme le remarque fort justement Marie-Anne Lescourret dans son *Goethe, la fatalité poétique*, toutes les découvertes que Goethe a pu faire au cours de son voyage en Italie ne peuvent vivre et revivre si l'amour ne les nourrit pas. Il en fera le constat à la fois enivrant et mélancolique :

Oui, tout est animé dans tes saintes murailles,
Rome éternelle.
Pour moi, seul, tout garde encore le silence.
Oh ! qui me dira tout bas à quelle fenêtre
Un jour je verrai la douce créature
Qui en me consumant me vivifie ?
Jusqu'ici j'ai observé les églises et les palais,
Les ruines et les colonnes,
En homme réfléchi
Qui profite habilement de son voyage.
Mais bientôt, je laisserai tout cela,
Et seul temple, le temple de l'Amour,
Recevra l'initié !
Ô Rome, tu es un monde sans doute,
Mais sans l'amour, le monde ne serait pas le monde,
Et Rome non plus ne serait plus Rome 9.

Lui qui allait d'amours en échecs prend conscience qu'il lui faut de ce côté-là se réformer.

On a prétendu que les *Élégies romaines* ont été composées en l'honneur de Christiane Vulpius. En fait, elles chantent la découverte des femmes dans leur réalité charnelle et elles ne sauraient s'adresser à une seule d'entre elles, avec laquelle il va vivre longtemps sans l'épouser. Elles célèbrent les femmes, et non pas *une* femme. Il semble, d'après des travaux récents, que Goethe en Italie ait découvert le 12 juillet 1788 la sexualité dans toute sa plénitude avec une jeune Italienne, Faustina, courtisane ou prostituée, on ne le sait, et qu'il ait pris goût, lui le rêveur et l'idéaliste, à la chair féminine. Les mots qu'utilise Goethe pour chanter Faustina et Christiane sont parfois si semblables, dans les *Élégies romaines*, sa sensualité si ouverte pour

l'une et pour l'autre, qu'on se demande à les lire quels poèmes appartiennent à Faustina et quels autres à Christiane.

Il aura été en effet séduit par la beauté des Romaines et, dans une conversation avec Falk qui date de 1794, il s'écriera : « En Italie, les beaux corps et les belles âmes habitent sous un seul et même toit, alors que chez nous, ils habitent des étages différents et vivent en mauvaise intelligence 10. »

Il en fera l'expérience douloureuse en rencontrant à Castel Gandolfo une belle Milanaise aux yeux bleus, Magdalena Rigi. Mais comme par hasard, Goethe est coutumier du fait, elle est fiancée. Elle rompra ses fiançailles, épousera un fabricant de porcelaine et en secondes noces un employé de son mari. Elle aura huit enfants et mourra à soixante ans. Goethe en partant lui serre la main sans doute avec effusion, après avoir conversé d'une manière énigmatique sur l'amour, mais sans jamais en faire l'aveu.

C'est bien l'image de Faustina, cette Napolitaine sensuelle et jouisseuse, qui demeure unique, notamment dans ce poème très « personnalisé » tiré des *Élégies romaines* :

Mais pendant les nuits, Amour m'occupe à d'autres travaux,
Et si je n'ai acquis qu'une demi-science, double sera mon plaisir.
N'est-ce pas m'instruire qu'examiner la courbe d'un beau sein
Et doucement laisser descendre ma main
Le long d'une hanche ?
[...] Souvent aussi, dans ses bras, j'ai composé des poèmes,
Et marqué du bout des doigts, doucement,
La mesure des hexamètres sur ses reins 11...

Jamais Goethe ne s'est fait si lyriquement hardi. Sa découverte d'une femme qui aime le plaisir est toute nouvelle pour lui et Christiane Vulpius sera la seconde révélatrice. Ce n'est pas un hasard s'il surnomme Christiane Erotikon.

Il écrira cette découverte de sa sensualité notamment dans une de ses *Élégies romaines*, et n'en cachera ni l'ardeur ni la surprise :

Un jour, elle m'apparut aussi,
Brune jeune fille ;
Sa riche et noire chevelure descendait sur son front,
Des boucles légères se roulaient autour de son cou charmant,
Et sur sa tête s'élevait une libre frisure.
Je ne la méconnus point, je la saisis dans sa course,
Bientôt, docile, elle me rendit avec amour
Embrassements et baisers.
Oh ! que je fus heureux 12

C'est vers cette époque qu'il publiera son drame sur le Tasse dont la première n'aura lieu qu'en 1807 à Weimar. De même, il éditera un an plus tard, en 1790, toujours sous le coup de l'émotion de son voyage en Italie, ses *Épigrammes vénitiennes*, série de petits textes souvent

érotiques, toujours plaisants, et qui apparaissent comme des divertissements dans l'œuvre de Goethe.

NAISSANCE D'UN FILS, AUGUST, AU SEIN DU COUPLE SEMI-CLANDESTIN GOETHE- VULPIUS

Peu importe qu'il ne soit pas marié, Goethe met enceinte Christiane Vulpius qui le plonge dans la jouissance et lui donne un fils, August, le 25 décembre 1789. Quel défi à la société de Weimar et aussi quelle liberté de mœurs en pleine province allemande du XVIII^e siècle ! D'autres enfants naîtront qui mourront en bas âge. Malgré tout, Goethe cache et garde sa maîtresse en sa demeure où elle devient une excellente *Hausfrau*, « femme d'intérieur » traduirait-on, faisant bien la cuisine, élevant leur enfant avec amour. Elle semble se satisfaire de cette situation et de cette forme de clandestinité. C'est l'antithèse de Charlotte à laquelle Goethe parlait de ses œuvres dont il lui faisait la lecture. Jamais Christiane ne se mêlera de près ou de loin à ses travaux ; jamais Goethe ne lui réclamera le moindre conseil touchant à son œuvre.

On s'est souvent demandé pourquoi Goethe, amoureux perpétuel, s'était brusquement installé dans une union libre mais durable avec une femme aussi éloignée de lui par la culture et le milieu social. On a même mis en doute qu'il ait éprouvé quelque sentiment pour elle. Heureusement, il nous reste des lettres de Goethe à sa compagne qui nous donnent le ton de l'amour qu'il éprouve pour elle. Ainsi lui écrit-il d'Téna en 1799, alors qu'il la connaît depuis plus de dix ans et qu'il est âgé de cinquante ans :

Puisque je reste si longtemps loin de toi, il faut que je t'écrive de ma main [en général il dicte ses lettres à un secrétaire] pour te dire que je t'aime de tout mon cœur et que je pense à toi sans cesse, à toi et au petit [...] Le commerce de Schiller et celui de quelques autres personnes me sont utiles et agréables, si bien que j'emploie mon temps d'une manière avantageuse pour le présent et pour l'avenir. Tu seras contente de ce que je te dis là, d'abord pour l'agrément que j'y trouve et pour celui que je prévois... Bientôt je serai auprès de toi, et alors nous passerons de bonnes journées ensemble [...] Au revoir. Garde-moi ton affection comme je te garde la mienne ; mon cœur est toujours à toi et à l'enfant. Être d'accord avec soi et avec ses proches, c'est ce qu'il y a de meilleur au monde [13](#).

Même s'il est à remarquer que Christiane Vulpius avait écrit à Goethe en note de sa lettre « ta chambre, mon cher, et toute la maison, est bien rangée et attend son maître avec la plus grande impatience [14](#) », on reste très surpris du comportement petit-bourgeois de l'écrivain, de son indéniable attachement à cette épouse inattendue... Mais, tout de même, quelle différence de ton avec ses lettres enflammées à une Charlotte von Stein par exemple ! Goethe est

simplement pleinement satisfait qu'une femme qu'il aime sensuellement tienne son ménage et le dédouane ainsi de tout souci pratique.

À la cour de Weimar, cette longue liaison hors de la religion est mal vue. Charlotte von Stein s'indigne d'être ainsi trompée, alors qu'elle n'a eu avec Goethe qu'une relation platonique. Même Karl August, qui fera un temps de Goethe son ministre des Beaux-Arts, en prend ombrage... Goethe, loin de s'en affliger, affecte une distance olympienne et une sagesse totale face à ces aléas de la vie.

La Révolution française

GOETHE ET LES DÉBUTS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. PUBLICATION DE *LA MÉTAMORPHOSE DES PLANTES ET D'UN ESSAI SUR LA FORME DES ANIMAUX*

Goethe se remet d'autant plus facilement au travail que son voyage en Italie et sa liaison avec Christiane Vulpius sont des réussites. Il achève *Le Tasse*. C'est alors que la Révolution française éclate. Il n'en est pas surpris, car l'affaire du Collier de la reine en 1785, la dépravation des mœurs de la noblesse française, l'impossibilité pour la France de se réformer, la mollesse de Louis XVI, et l'état de pauvreté de la France, il en avait fait le diagnostic depuis longtemps. Cette Révolution le trouble fortement, alors qu'autour de lui on ne semble pas se rendre compte de sa gravité. Ce qui ne l'empêche pas de poursuivre ses écrits et en particulier la *Description du carnaval de Rome*, spectacle qui l'avait tant touché dans la Ville des villes.

En 1790, il publie *La Métamorphose des plantes et autres écrits botaniques*, traité dont il est très fier et sur lequel il reviendra souvent dans ses conversations avec Eckermann dans la dernière partie de sa vie. Il poursuit l'étude des œuvres de Linné et apporte des points de vue intéressants sur la manière dont les plantes, au cours de leur évolution, se sont transformées pour se grouper selon un certain nombre de critères dont il étudie les correspondances et les analogies. Il publie également un *Essai sur la forme des animaux*. Il séjourne une nouvelle fois à Venise du 31 mars au 6 mai 1790 et y retrouve la princesse Amélie de Saxe-Weimar. Puis, de retour à Weimar, il doit peu après en repartir pour la Silésie où se tient le congrès de Reichenbach, après la mort de l'empereur Joseph II et l'avènement de son frère Léopold II en Autriche. En effet, profitant de cet interrègne, la Prusse semble vouloir terrifier la Silésie avec ses troupes bien entraînées et menacer ainsi l'Autriche, occupée de son côté à faire la guerre à la Turquie. Un accord austro-prussien est conclu le 27 juillet 1790, prélude à l'alliance entre ces deux pays, quand la France entrera en guerre contre la Prusse en 1792. Goethe est particulièrement impliqué diplomatiquement dans cette affaire, Karl August ayant pris le commandement d'un régiment prussien.

Goethe s'en est expliqué dans les *Annales*, sans donner beaucoup de détails. Mais se trouvant à Wrocøaw, au milieu d'une cour mondaine et cultivée, il se remet à ses études d'anatomie comparée, pour

prouver que les os du crâne ne sont que des métamorphoses à long terme des vertèbres. Il visite les salines de Wieliczka et fait quelques promenades à cheval dans la région.

De retour à Weimar, il prend la direction du théâtre de la Cour en 1791, poste qu'il conservera jusqu'en 1817, avec un répertoire réduit mais de qualité, et un public cultivé, formé aussi d'étudiants de l'université de Halle. Notons qu'il est aidé dans cette tâche par Christian August Vulpius, auteur de théâtre et qui deviendra en 1797 conservateur de la bibliothèque de Weimar, puis directeur de celle-ci en 1805. Goethe paraît fort satisfait de cette contribution du frère de sa maîtresse en titre. Il fait jouer aussi des opéras de Cimarosa et de Mozart. Il écrit quelques pièces mineures, comme *Le Grand Cophte*, *Le Citoyen général* et *Les Excités*.

GOETHE EN GUERRE CONTRE LA FRANCE : VALMY

Au début de l'année 1792, le théâtre de Weimar donne une représentation du *Don Juan* de Mozart et aussi de la pièce *Don Carlos* de Schiller. Puis Goethe revient à ses travaux scientifiques sur l'optique, sur la métamorphose des plantes. C'est pourquoi il accepte de rester à la cour de Weimar où on lui laisse toute latitude pour ce genre de travaux. Mais la guerre entre la France et la première coalition austro-prussienne en avril 1792 le rattrape et Goethe est appelé comme il l'écrit dans les *Annales* « sur le champ des opérations militaires », cette fois pour assister à des scènes plus sérieuses. Il rejoint rapidement Longwy, en passant par Francfort, Trèves et le Luxembourg. La pensée de Christiane Vulpius ne le quittera pas au cours de ces pérégrinations guerrières et il lui écrira de nombreuses lettres pour la rassurer, lui donner quelques détails sur la vie dans les camps, lui expliquer les difficultés stratégiques que rencontrent les armées, celle de Prusse et celle de Saxe. D'une manière plus générale il relatera sa présence dans le conflit dans *Campagne de France*. Car Goethe, toujours prêt à connaître de nouvelles sensations, ignore ce qu'est la guerre. Il n'est pas pleutre, il est sans doute assez poète pour être inconscient des dangers qu'il court. Son intérêt pour toutes les nouveautés, quelles qu'elles soient, dépasse toujours ses craintes.

Pour la première fois, sur son chemin il croise les émigrés français, nobles en grande majorité et chevaliers de Saint-Louis, la plupart dans la misère, mais ayant amené avec eux leurs carrosses, leurs livrées, leurs femmes, enfants et maîtresses. Il leur trouve tristes figures, et admet volontiers que ce n'est pas cette armée en exil qui rétablira Louis XVI dans ses prérogatives anciennes et démodées.

Le 27 août 1792, il arrive au camp de Brocourt où il trouve le régiment du duc de Weimar. Auparavant il est passé non loin de

Longwy, occupée par les Français, dont la reddition a été acquise grâce aux exilés royalistes français qui ont formé une armée de l'émigration. Il commence à comprendre la situation de guerre civile endémique dans laquelle doivent vivre les Français. Il entend parler du duc de Brunswick, considéré comme l'un des plus grands stratèges de la Prusse, et frère de la duchesse mère Anne-Amélie de Saxe-Weimar.

Dans une auberge, en compagnie d'autres militaires, il boit à la santé du duc de Saxe-Weimar et de son fils, le prince Karl Bernhard, qui vient de naître en mai 1792. La vie de camp se passe dans une atmosphère fort mondaine qui semble très éloignée de la guerre toute proche.

Avec tout un cortège militaire, il s'enfonce en territoire français, observe l'abbaye de Châtillon saccagée par les révolutionnaires, et aperçoit le roi de Prusse, Frédéric Guillaume II, et un peu plus tard le duc de Brunswick, suivis de nombreux soldats. Il remarque, ce qu'on ignore généralement, nous les Français, que les émigrés réquisitionnent sans vergogne les paysans français en leur assurant que Louis XVI les remboursera ! Ce qui a pour effet de mettre ceux-ci en fureur. Ils cachent comme ils peuvent leurs bêtes et leurs biens.

Le 30 août 1792, Goethe assiste à la bataille de Verdun remportée par les coalisés sur les Français, mais il est surtout intéressé par les changements de couleurs des paysages. Les assiégés de la forteresse se rendent le 2 septembre, alors que le chef de la place, le commandant Beaurepaire, s'est suicidé la veille.

Goethe entre avec les troupes coalisées dans la ville dévastée, fait un bon repas, arrosé de vin de Bar. Le roi de Prusse est reçu par un cortège de quatorze jeunes filles qui lui souhaitent la bienvenue, le tout se terminant par un bal, et par la recherche des nombreuses provisions amassées par les assiégés. Puis Goethe s'amuse du spectacle du pillage d'un arsenal. Il est bien évident, et tout le monde l'a reconnu, que contrairement à beaucoup de ses confrères des lettres, Goethe n'est pas du tout fasciné par la Révolution française. Il est trop allemand, trop au service d'un souverain allemand, trop imbu aussi de sa récente noblesse pour imaginer qu'un nouveau monde est en train de naître. Et pourtant...

Jusqu'au 18 septembre il accompagne les troupes alors qu'il ne cesse de pleuvoir et que les routes et les voies de communication sont devenues si boueuses que les canons et les carrioles de l'armée s'y enfoncent. Les soldats ont du mal à se déplacer et à occuper des positions solides et bien définies pour la prochaine bataille qui s'annonce décisive, car elle peut ouvrir le chemin de Paris.

Le général français Dumouriez s'est posté sur les hauteurs de Sainte-Menehould. « Nous étions, écrit Goethe, entrés par un temps

détestable dans une contrée singulière, dont le sol ingrat nourrissait à peine quelques villages clairsemés [...] Nous devions marcher sur Reims et nous emparer de Châlons 1. » Le lendemain, 19 septembre, Goethe voit d'une hauteur, à la faveur d'un chiche rayon de soleil, briller les milliers de baïonnettes de l'armée des coalisés.

La nouvelle arrive que l'armée de Dumouriez quitte Sainte-Menehould pour gagner Châlons. L'armée prussienne est prête à l'arrêter avec le contingent fourni par le duc Karl August de Weimar. Goethe suit les mouvements de l'armée, étant un peu le Fabrice del Dongo de cette bataille future qui se rapproche, sans en comprendre la tactique. Il croise en chemin le marquis de Bombelles qu'il a connu au cours de son second voyage dans la Cité des doges en 1790, lorsqu'il était ambassadeur de France à Venise. Le marquis a émigré et n'apprécie guère ses courses errantes qui ont fini par le conduire en ces lieux.

Dumouriez fait sa jonction avec Kellermann qui est campé sur la hauteur où s'élève le moulin de Valmy, des échanges incessants de tirs d'artillerie se font entendre. Goethe écrit :

Nous nous arrêtaâmes sur la chaussée de Châlons auprès d'un poteau qui indiquait le chemin de Paris. Ainsi avions-nous derrière le dos cette capitale, et l'armée française se trouvait entre nous et la patrie. Jamais peut-être plus forts verrous n'avaient été poussés. Situation bien alarmante pour un homme qui depuis quatre semaines étudiait continuellement une carte précise du théâtre de la guerre 2.

L'artillerie continue ses tirs de pilonnage. Goethe, avec une insouciance totale, se promène au milieu de la pluie d'obus. Son baptême du feu ne semble pas déranger le cours de ses pensées. Il tente d'expliquer, confusément, son impression, affirmant que seul le tonnerre du canon lui procure une certaine angoisse, mais que, pour le reste, il se sent comme emporté par la bataille, et en parfaite harmonie avec tout ce qui se passe. Son sang-froid n'est pas le fruit d'une absence de conscience de la réalité, mais la conséquence d'une sorte de soumission à un état de fait contre lequel il ne peut ni se révolter ni se dérober.

La bataille est perdue, visiblement, et la confiance que Goethe nourrissait à l'égard des armées du duc de Brunswick est à ce point ébranlée qu'interpellé par le duc il lui répond : « De ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque de l'histoire du monde, et vous pourrez dire que vous y étiez 3 ! » Phrase restée célèbre et qui figure dans tous les manuels d'histoire traitant de cette période. En quelques jours, Goethe a compris que l'Europe entrait dans le XIX^e siècle.

L'armée prussienne se retire et traverse la forêt d'Argonne où les Français sont en embuscade et la harcèlent. Le défaut de nourriture se fait aussi sentir et, comble de malchance, « au milieu de la pluie, on manquait d'eau ; quelques étangs étaient déjà corrompus par les

cadavres des chevaux. Tout cela réuni faisait une situation affreuse [...] Je vis même des gens qui, pour apaiser une soif insupportable, puisaient l'eau dans les traces laissées par les pieds des chevaux 4. »

Les généraux de l'armée des coalisés se rendent au camp de Kellermann où Dumouriez doit arriver pour négocier leur reddition. Goethe apprend du même coup que le roi Louis XVI, depuis le 10 août, est retenu prisonnier. Il est horrifié aussi par la nouvelle des massacres de Septembre à Paris. Pour s'occuper, il fait du cheval dans la campagne alentour, mais ne trouve rien d'intéressant au cœur de cette Champagne pouilleuse. Le 24 septembre l'armistice est conclu, mais seulement pour l'avant-garde des armées. « Les Français répandirent amicalement des feuilles imprimées qui annonçaient dans les deux langues aux bons Allemands les avantages de la liberté et de l'égalité 5. » Toute occasion est bonne pour les Français pour faire de la publicité et de la propagande en faveur de la Révolution ! Les Français profitent de l'armistice pour rétablir avec Châlons les communications perdues et pour pousser les émigrés vers les armées des coalisés.

Pendant ce temps, Goethe s'intéresse de près à la composition d'un boulet, cherchant dans quelle matière il a été fondu : de la pyrite sulfureuse. En bon minéralogiste, il est fasciné par le sol crayeux dont les soldats se servent pour nettoyer leurs équipements. Goethe se renseigne de temps en temps au quartier général pour savoir où en est la situation. Il apprend que la haine contre Louis XVI et sa famille s'est encore accrue à Paris et qu'un procès va lui être intenté. Le duc de Weimar, qui conduit l'avant-garde de troupes qui se retrouvent sur des routes presque impraticables, a engagé la lente retraite d'une armée de coalisés, fourbue et affamée.

Cette retraite se change vite en débandade dont Goethe observe les différentes étapes. Voici Goethe à Longwy, puis à Trèves toujours aux côtés de Karl August. Il se retrouve à Coblenz avec les débris de l'armée de La Fayette qui a déserté. Il descend le Rhin, aborde Düsseldorf où il visite les musées de la ville. Les frères du roi Louis XVI y arrivent au mois de novembre 1792. Goethe ne peut plus passer par Francfort occupé désormais par les Français. Il est à Duisbourg et de là semble faire la tournée des amis, sans plus se préoccuper de guerre ou de politique. Il arrive enfin à Weimar où il reprend la direction du théâtre : il ne se lasse pas d'en parler ainsi que des artistes qui s'y produisent. Il fait partie des Amis des arts de Weimar. Inquiet et écoeuré par le monde qui est en train de changer, il se réfugie dans des lectures dont celle du *Roman de Renart*.

GOETHE PARTICIPE AU SIÈGE DE MAYENCE OCCUPÉE PAR LES FRANÇAIS

La guerre se poursuit. Francfort a été repris, et les Allemands s'apprêtent à reconquérir Mayence. Goethe rejoint alors le 12 mai le camp de Marienborn, non loin de Mayence. Il va voir le duc de Weimar et est présenté au prince Maximilien des Deux-Ponts *1. Il se promène à cheval, repère les forces en présence, dîne au quartier général. On lui rappelle sa prédiction sur le champ de bataille de Valmy et « on s'étonnait de voir cette prédiction accomplie non seulement dans son sens général, mais encore à la lettre, les Français ayant pris ces jours-là pour point de départ de leur calendrier 6 ». En effet, l'an I de la République française a été proclamé le 21 septembre 1792 au lendemain de Valmy. Sa vie de soldat ou plutôt d'observateur d'état-major ne l'empêche pas de retravailler *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, achevé vraisemblablement en 1796.

Au cours des jours qui suivent, la canonnade est générale. Goethe suit le duc qui va rendre visite à son frère, Louis X de Hesse-Darmstadt. Les Français tentent en vain de s'emparer de Marienborn et Goethe écrit une courte relation de cet événement. Il y a au mois de juin 1793 d'incessantes escarmouches entre les Allemands et les Français. Les Allemands se rapprochent de la forteresse de Mayence et peuvent commencer à y envoyer des boulets le 27 juin. La cathédrale est incendiée, et devant les destructions dont doit souffrir la ville, Goethe exprime enfin un sentiment de compassion. Goethe croise des promeneurs et même des amis qui sont venus assister au spectacle de la guerre !

Après ce déluge de feu, un armistice est conclu le 22 juillet 1793 et Goethe se rend au quartier général pour y voir le général français d'Oyré qui commande Mayence. La ville est aux mains des Allemands, certes, mais aussi des émigrés qui y sont revenus et chacun fête cette victoire à laquelle participe Goethe. Goethe est même obligé de calmer un de ces émigrés qui ne parle que de se venger des clubistes (c'est-à-dire des révolutionnaires). « Je lui représentais que le retour à un état paisible ne devait pas être souillé par la guerre civile, la haine et la vengeance ; que ce serait éterniser le malheur 7. »

Puis Goethe assiste à la sortie de la garnison française précédée par des cavaliers prussiens. Il voit des Marseillais, petits et déguenillés, puis le gros des troupes et enfin les chasseurs à cheval : « Ils s'étaient avancés jusqu'à nous dans un complet silence : tout à coup leur musique fit entendre *La Marseillaise*. Ce *Te Deum* révolutionnaire a quelque chose de triste et de menaçant, même lorsqu'il est vivement exécuté. Mais cette fois les musiciens le jouaient très lentement, réglant la mesure sur leur marche traînante. L'effet fut saisissant et

terrible, et le coup d'œil imposant 8. »

Goethe, à son grand regret, assiste à des représailles, surtout des émigrés contre les « clubistes » et les « comitards », injures à l'égard des révolutionnaires français qui tentent de s'enfuir. Il se plaint qu'on n'ait pris aucune précaution pour prévenir ces désordres. C'est à cette occasion que, défendant un officier français, injustement accusé par la foule, Goethe le sauve d'un probable lynchage. Interrogé sur son attitude, il prononce cette phrase, qui certes fera le tour du monde, mais dans un contexte particulier : « J'aime mieux commettre une injustice que de tolérer un désordre. » En l'occurrence il n'avait pas choisi l'injustice, puisque le capitaine français était innocent. Comme l'écrit Marcel Brion : « On a souvent répété le mot célèbre [de Goethe] : “J'aime mieux une injustice qu'un désordre” mais on en défigure la portée et le sens. Goethe savait qu'il ne peut rien sortir de bon du désordre, et que vouloir réparer une injustice au moyen d'un désordre, ce n'est qu'accumuler de nouvelles injustices et les ajouter à la première 9. »

Comme toujours en temps de guerre des relations intimes se sont formées entre les occupants français et des jeunes femmes de Mayence qui les regardent partir avec regret et qui sont l'objet de lazzis de leurs anciens amants.

Avec les Mayençais qui reprennent pied dans leur ville, Goethe ne peut que constater, la mort dans l'âme, les désastres de la guerre. Il repart, séjourne à Heidelberg puis à Francfort. Quelques jours plus tard, le voici à Weimar où Karl August, qui ne s'entend pas avec Frédéric Guillaume II de Prusse, quitte son service. Il le reprendra sous Frédéric Guillaume III, son successeur *2.

JUGEMENTS DE GOETHE SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

En 1794, la France est toujours en guerre contre les coalisés. Goethe se montre alors hostile à la Révolution française — mais son opinion variera au cours de sa vie — qui brise son désir résolu de vivre dans l'harmonie depuis son voyage en Italie.

Il déplore la mort l'année précédente du roi et de la reine de France et, en l'année 1794, celle de la princesse Élisabeth, sœur de Louis XVI. Il parle des forfaits de Robespierre et attend la chute du tyran. Il s'inquiète aussi des dissensions entre Prussiens, Autrichiens et Anglais.

Dans ses *Annales*, sans trop s'occuper des événements extérieurs, il évoque ses occupations à Weimar, la publication de ses écrits, comme *Esquisse d'une introduction générale à l'anatomie comparée*, et la situation du théâtre dans cette ville. En 1796, il remet enfin à son éditeur la

seconde partie de *Wilhelm Meister : Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, en attendant d'écrire *Les Années de voyage de Wilhelm Meister* qui paraîtront au XIX^e siècle peu de temps avant sa mort. Il s'intéresse toujours au galvanisme et à la chimie. Enfin, il note que la future Madame Royale, la princesse Marie-Thérèse Charlotte, fille de Louis XVI, est échangée par les Français contre des généraux autrichiens prisonniers.

La guerre se rapproche un moment de Francfort aux mains des Autrichiens. Le duc de Saxe-Weimar proclame la neutralité de son État, sous la pression du roi de Prusse, mais les Autrichiens poursuivent la guerre.

Goethe s'en fait l'écho dans une lettre envoyée à Friedrich August Wolf, un philologue, auquel il adresse son *Wilhelm Meister* :

De quelque côté qu'on jette les yeux, où qu'on aille, on ne voit que violences et désordres, le malheur public, en définitive, se subdivise en une infinité d'aventures, dont la répétition à perte de vue remplit l'imagination de visions affreuses et inquiétantes et finit par ébranler l'âme la plus ferme [10](#).

Il n'a pas à être trop inquiet pour la Saxe, puisque le prince électeur et la majorité des États allemands s'associent trois jours plus tard au traité de paix que la France et la Prusse ont signé à Bâle l'année précédente.

*1. Lors de la création de la Confédération du Rhin en 1806, il deviendra le roi Maximilien Ier de Bavière.

*2. Père entre autres de Guillaume Ier, celui-là même qui devait battre Napoléon III à Sedan et être proclamé empereur d'Allemagne, en présence de Bismarck, dans la galerie des Glaces du château de Versailles, le 18 janvier 1871.

GOETHE ET SCHILLER : UNE AMITIÉ PRIMORDIALE. LEUR CORRESPONDANCE (1794-1805)

Le théâtre a toujours les faveurs de Goethe et notamment depuis longtemps les pièces de Kotzebue et d'Iffland, qui est aussi acteur. En 1794 commence entre Goethe et Schiller une amitié qui va se traduire par une énorme correspondance. Goethe avait d'abord regardé son futur ami avec une méfiance qui s'est finalement évanouie. Il écrit dans les *Annales* :

Schiller était en voie de se restreindre, de renoncer à la rudesse, à l'exagération, au gigantesque ; il réussissait à trouver la vraie grandeur et son expression naturelle. Étions-nous l'un près de l'autre, nous ne passions pas un jour sans nous voir ; étions-nous seulement dans le voisinage, nous nous écrivions sans faute chaque semaine [1](#).

Cette correspondance, commencée en 1794, s'achèvera à la mort du dramaturge en 1805. On ne peut l'éviter, car elle permettra à Goethe en particulier de prendre la mesure du théâtre allemand dont Schiller est le représentant le plus éminent, de comprendre son influence sur le romantisme et surtout de partager pratiquement son existence avec un écrivain, de dix ans son cadet, mais qui ne s'est pas dispersé, comme lui, en différentes et universelles curiosités. Schiller n'est pas un perfectionniste parfois maladif comme l'est Goethe. Leur amitié les conduira à diriger ensemble le théâtre de Weimar, et surtout à aiguïser leurs idées qui ne sont pas forcément semblables, mais dans un climat d'affection réciproque unique.

Schiller, en effet, lorsqu'il rencontre à nouveau Goethe, est déjà connu comme le dramaturge le plus important et le plus célèbre d'Allemagne. Sa renommée a franchi les frontières, puisqu'il sera fait citoyen français par la Convention nationale en 1792. Après avoir étudié le droit et la médecine, et être devenu médecin militaire, il publie son premier drame, *Les Brigands*, en 1781 à l'âge de vingt-deux ans, qui sera une sorte de révolution théâtrale proche de *Hernani* de Hugo en 1830.

Puis il devient bibliothécaire à Mannheim, et habite pendant quelques années dans plusieurs villes, comme Dresde et Leipzig. Schiller, après *Les Brigands*, a fait jouer *Don Carlos* à Mannheim en 1788. C'est là que Goethe et lui se rencontrent pour la première fois et apprennent à se connaître. Goethe lui parle des métamorphoses des

plantes, Schiller réplique par son peu de goût pour les spéculations scientifiques, ce qui irrite Goethe, mais dans ses *Annales*, ce dernier écrit : « Le premier pas était fait, la force attractive de Schiller était grande [...] Et c'est ainsi que nous scellâmes une alliance qui ne fut jamais rompue et qui fut suivie d'heureux résultats 2. »

Schiller professe à Iéna l'histoire et la philosophie depuis 1788, et, comme Goethe, il devient l'ami fidèle de Wilhelm von Humboldt de dix ans son cadet, scientifique, explorateur, physicien et l'un des Allemands les plus connus dans le monde au point que l'université de Berlin porte encore aujourd'hui son nom.

En 1794, Schiller a déjà publié des poésies, des essais et fait jouer de nombreuses pièces de théâtre, mais son amitié avec Goethe va lui donner un nouvel élan. Il sera bientôt reconnu comme l'un des chefs de file du romantisme allemand. C'est le 18 juin 1794 que Schiller demande à Goethe de collaborer à une revue littéraire, *Les Heures*, dont le premier numéro paraîtra en 1795. Elle traite de tous les sujets et surtout donne leur chance aux écrivains et poètes nouveaux. Goethe accepte. Schiller vient voir Goethe à Weimar et leurs entretiens sont fructueux. Schiller admire, il le dit dans une lettre, les curiosités de Goethe et ce désir que ce dernier a de vouloir comprendre le monde dans sa totalité : « Vous avez un empire à gouverner, lui écrit Schiller ; je ne règne que sur une petite famille d'idées dont je serai bien heureux de faire un petit monde 3. »

Le 23 août, il écrit à Goethe une lettre, et tous les germanistes et spécialistes de l'auteur des *Souffrances du jeune Werther* s'accordent à montrer la pertinence des jugements que, lecteur, il porte sur Goethe et sur sa pensée. Il est indispensable d'en donner quelques extraits, car tout y est dit et cela nous dispensera par la suite de citer tant de lettres qui ne font que répéter ou développer ce que Schiller exprime dans cette missive, après avoir eu des entretiens avec Goethe. C'est grâce à Schiller, à son empathie admirative, à ses intuitions analytiques, que nous connaissons mieux Goethe. Voici quelques extraits de cette correspondance :

Votre regard observateur qui se pose si tranquillement et si nettement sur les choses ne vous expose jamais au risque de vous perdre dans les voies détournées où s'égarent si aisément, aussi bien l'une que l'autre, la spéculation et l'imagination arbitraire qui prétend n'obéir qu'à elle-même [...] Parti de l'organisation la plus simple, vous vous élevez, pas à pas, jusqu'à la plus complexe, pour construire finalement, de façon génétique, la plus compliquée de toutes, l'homme, au moyen des matériaux que vous a fourni l'édifice entier de la nature [...] Conception grandiose et véritablement héroïque, qui atteste à satiété combien votre esprit tient étroitement liée en une belle unité la riche moisson de ses représentations 4.

C'est affirmer le génie déjà universel et cosmique de Goethe qui englobe sa culture dans une totalité dont il maîtrise tous les éléments et qui lui permet d'aborder tous les sujets, littéraires comme scientifiques. Schiller, dans sa lettre, écrit par deux fois le terme de

« génie » en parlant de Goethe, et on sent qu'il le fait sans flatterie, mais comme s'il n'existait pas d'autre mot pour désigner l'exceptionnel esprit du poète, écrivain et dramaturge.

Il apparaît à travers leurs lettres qu'ils sont parfois très opposés dans leurs jugements et même rivaux, mais qu'ils sont unis par une sorte de fraternité d'écrivains aussi émouvante qu'efficace pour chacun d'entre eux. Ce sont assurément deux génies opposés mais qui ont en commun le désir de révolutionner la littérature allemande et de la lancer dans une nouvelle aventure, celle du romantisme pour Schiller, celle du nationalisme serein pour Goethe. Avant de se connaître, ils se sont mesurés sans aménité. Dans une lettre dont on ne connaît pas la date ni le correspondant, Goethe avoue : « Je détestais Schiller, parce que son talent vigoureux, mais sans maturité, avait déchaîné à travers l'Allemagne, comme un torrent impétueux, tous les paradoxes moraux et dramatiques dont je m'étais efforcé de purifier mon intelligence 5. » C'est une critique très explicite du romantisme dont Goethe s'est détaché après son voyage en Italie. La froideur de Goethe glace Schiller qui de son côté dit : « Je serais malheureux si je me rencontrais souvent avec Goethe [...] Les hommes ne devraient pas permettre à un tel être d'approcher trop près d'eux. Pour moi, je le déteste 6. » Schiller est un impétueux et un ardent et les héros de ses pièces lui ressemblent. Ils ont effrayé Goethe par leur violence. Goethe cherche à tout comprendre et à tout peindre et semble acquis à une froideur olympienne. Son intelligence est à la fois vive et pondérée.

D'autre part, Schiller est fait plus que Goethe pour les spéculations philosophiques et les recherches abstraites. Goethe aime les recherches scientifiques positives, comme l'explique Marcel Brion dans son livre sur Goethe :

Une fois rapprochés, Goethe et Schiller ont une conscience littéraire et une puissance poétique à deux ; ils s'élèvent, ils s'épurent, ils s'affirment l'un par l'autre. On dirait parfois qu'ils s'empruntent l'un à l'autre les éléments les plus personnels de leurs deux natures : on retrouve dans Wallenstein et dans Marie Stuart de Schiller et surtout dans sa Jeanne d'Arc et dans Guillaume Tell quelque chose de la perfection classique de Goethe ; et peut-être ce dernier doit-il à son ami quelques-unes des inspirations les plus touchantes de son Faust et de son Hermann et Dorothee paru en 1797. On peut comprendre par là toute la valeur de leur correspondance. Ce sont deux poètes qui nous livrent en quelque sorte le secret de leur art et qui nous initient à leurs plus intimes préoccupations et nous font ainsi entrer au plus profond de leur esprit particulier d'abord, de l'esprit de leur race ensuite.

Goethe, d'une nature dispersée, est sans cesse ramené par les lettres de Schiller à ses priorités, à l'ordre d'une certaine manière. C'est Schiller qui, par ses objections et ses conseils, le reconduit sur le chemin de la vérité et de la discipline dont Goethe, avec son imagination trop vive et sa curiosité trop universelle, a pu un moment s'écarter :

Votre lettre en laisse fortifié en moi la certitude que m'avait laissée notre entretien : nous portons un intérêt égal à des sujets considérables, et, bien que nous les prenions par des côtés très différents, nos chemins se rejoignent néanmoins en droite ligne, si bien que nous pouvons trouver l'un et l'autre le plus grand bénéfice à faire échange de vue. [...] Puisque nous reconnaissons l'un et l'autre que nous ne connaissons pas encore, ou du moins que nous ne connaissons pas encore d'une manière claire et certaine ce qui fait l'objet de notre échange de vues et que nous sommes au contraire à l'étudier, puisque nous ne prétendons pas nous endoctriner l'un et l'autre et que notre unique ambition est de nous aider l'un l'autre et de nous avertir mutuellement [...] puisque nous en sommes là [...] commençons par nous demander par quelles méthodes nous formerons de bons artistes 7.

Ainsi, de 1794 à 1805, date de la mort de Schiller, la vie de Goethe va être ponctuée régulièrement par les lettres de son ami dont l'esprit est beaucoup plus conceptuel et spéculatif que le sien, ce qui l'éclaire aussi d'une autre manière sur ses œuvres achevées ou en cours. Nous les prendrons en compte, car dans la vie et l'œuvre de Goethe les avis et les conseils de Schiller auront une influence capitale.

En 1794, Goethe envoie à Schiller un recueil d'*Élégies*. Son correspondant lui répond aussitôt :

Nous vous remercions de tout cœur pour les *Élégies*. Il y règne une chaleur, une tendresse et une âme authentique et drue de la poésie qui fait infiniment de bien parmi les produits dont nous gratifient les poètes d'aujourd'hui. C'est vraiment une apparition en chair et en os du bon génie de la poésie. Je regrette que vous ayez supprimé certains menus détails, mais je comprends que vous ayez jugé nécessaire de les sacrifier. J'ai, pour quelques passages, des scrupules que je noterai lorsque je vous renverrai le manuscrit 8.

C'est ainsi que dans une lettre de remerciement, du 9 juillet 1796, après la publication des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, Goethe écrit à Schiller :

Je vous avouerai que sans l'impulsion que vous m'avez donnée, si vous ne m'aviez pas poussé et éperonné, je me serais laissé aller dans ce roman à cette particularité de mon caractère (celle de se disperser), tout en sachant fort bien que c'est un tort ; j'aurais été impardonnable, vu la somme de travail que m'a coûté cet ouvrage et ma facilité à voir ce qu'il faut corriger 9.

Schiller devient peu à peu capable, et cela aussi on le découvre dans sa correspondance avec Goethe, d'écouter et de comprendre son ami lorsqu'il lui parle de botanique, de physique, d'anatomie comparée, ce qui en 1788 l'avait rebuté. Même si leurs centres d'intérêt divergent, ils se comprennent, s'estiment et savent chacun entrer dans l'imaginaire ou les intérêts intellectuels de l'autre. Pendant onze ans, ils vont donner au monde le spectacle le plus noble et le plus touchant : celui de deux esprits supérieurs qui, mettant de côté les préoccupations mesquines, s'oubliant eux-mêmes pour ne songer qu'à la poursuite du beau, se consacrent tout entiers, pleins de foi et d'amour l'un pour l'autre, à la littérature comme au plus grand des idéaux. Certes, on reste encore surpris, après leur détestation initiale, que deux génies qui se faisaient front et se trouvaient en quelque sorte

en compétition aient fini par s'apprécier à travers leurs lettres et par consacrer ainsi une union sereine et féconde. On peut alors songer à la phrase de Voltaire : « Des cailloux frottés, il sort des étincelles. » C'est bien ce qui se passe dans la correspondance entre Goethe et Schiller.

Cela est si vrai qu'en 1815 Goethe, faisant représenter au théâtre de Weimar le poème *La Cloche* de Schiller, mort en 1805, qu'il a adapté pour la scène, s'écrie : « Il est avec nous, il reste avec nous, celui qui, depuis tant d'années, depuis dix années déjà, s'est éloigné de nous. »

Goethe, qui a compris tout le parti qu'il pourrait tirer de cet échange, multiplie l'envoi de ses œuvres à Schiller, dès le début de leur correspondance.

En 1795, les deux écrivains ont une haute idée, justifiée, de leur talent, et de leur originalité, puisque le premier n'hésite pas à écrire au second : « Poursuivons notre chemin sans nous laisser émouvoir ; nous savons que nous sommes capables de donner, et à qui nous avons affaire. Voilà vingt ans que je connais par cœur la farce que jouent les littérateurs professionnels d'Allemagne ; qu'ils continuent à la jouer, et ne nous en occupons pas davantage 10. »

Goethe, sans doute encouragé par les éloges sans réserve de Schiller, persifle dans une de ses lettres sur l'inculture de ses contemporains :

On me questionne beaucoup sur votre compte, et je réponds selon les gens. D'une manière générale, le public a des écrivains la notion la plus confuse qu'on puisse imaginer. Tout ce qu'il sait d'eux se borne à des réminiscences qui remontent au déluge : à peine s'il se trouve ça et là quelqu'un qui ait pris la peine de s'informer du chemin qu'on a suivi et du progrès qu'on a accompli 11. »

La guerre n'est pas achevée entre le Directoire français et les Autrichiens. Goethe en ressent les effets. « Les Autrichiens ont de nouveau passé le Main et enveloppent Francfort, et il se peut que la bataille ait déjà commencé entre eux et les Français. Je ne tiens pas du tout à aller de gaieté de cœur me fourrer dans une bagarre pareille, car je connais par expérience l'agrément de ce genre de situation 12 », conclut-il ironiquement.

Le 25 octobre, Goethe annonce à Schiller l'arrivée prochaine d'un enfant, « d'un nouveau citoyen du monde ». Ce garçon naîtra le 1^{er} novembre, mais il mourra deux semaines plus tard. Schiller prendra part à la peine de son correspondant. Ce qui montre qu'en peu de temps l'amitié entre Goethe et Schiller est devenue aussi confidentielle qu'affectueuse et qu'elle n'est pas régie seulement par des considérations purement intellectuelles.

Goethe s'émeut violemment d'une préface de Stolberg qui a consacré un livre aux *Dialogues* de Platon, parce que celui-ci en fait une lecture chrétienne. Qu'importe l'opinion de Goethe. C'est le ton de sa lettre à Schiller qui surprend par son assurance critique. Goethe, en dépit de son côté olympien, sait être tout de même féroce. Un côté de son

caractère qu'on ignorait et que révèle aussi cette correspondance :

Avez-vous lu l'exécrable préface de Stolberg à ses Dialogues de Platon ? Les sottises qu'il y débite sont si écœurantes et si intolérables, que j'ai terriblement envie d'y aller carrément et de lui administrer une correction. Rien n'est plus facile que de prouver jusqu'à l'évidence la sottise ignorance de ces imbéciles ; on a dans un cas pareil le public sensé avec soi, et ce sera comme une déclaration de guerre formelle à la médiocrité qu'il faut absolument que nous traquions dans tous les domaines 13.

Goethe propose alors à Schiller de publier dans *Les Heures des Xénies*, c'est-à-dire de petits poèmes en forme d'épigramme. Schiller lui répond aussitôt : « Votre idée de xénies est admirable, et il faut passer à l'exécution. Celles que vous m'envoyez aujourd'hui m'ont infiniment amusé, en particulier celle des dieux et des déesses 14. »

Tous deux vont constituer bientôt avec d'autres écrivains, comme Wieland et Herder, une sorte d'école à laquelle la postérité donnera le nom de Classicisme de Weimar, fort éloignée du *Sturm und Drang* de la jeunesse de Goethe. Goethe, qui est toujours resté assez discret sur son rôle politique auprès du duc de Saxe-Weimar, y fait cependant allusion de temps en temps, sur le mode humoristique : « Pour une semaine environ, mon temps va être dévoré par des affaires d'ordre extérieur, ce qui est, jusqu'à un certain point, un bien, car, à force de vivre dans les histoires inventées, on finirait par tourner soi-même à l'être imaginaire 15. »

Schiller pour sa part envoie de longues lettres d'études en profondeur de *Wilhelm Meister*, durant les premières années de sa correspondance.

Au cours de l'été 1796, Goethe est préoccupé par la guerre qui se poursuit et en fait part à Schiller :

Le 23 [juillet]. Voici encore quelques nouvelles [...] Les Français ont bousculé les Autrichiens près de Gemünden, et n'étaient donc qu'à cinq milles de Wurtzbourg. Ils doivent y être à l'heure qu'il est, et y avoir trouvé des magasins énormes et une masse de trésors qu'on y avait mis à l'abri.

Tous les renseignements s'accordent à donner les contingents saxons comme étant en retraite. Les Autrichiens se retirent derrière le Danube. Wurtzbourg doit fournir 12 000 chevaux qui seront expédiés à l'arrière.

Le Wurtemberg traite et a, dès à présent, son armistice ? Mannheim est perdu, ou peu s'en faut. La cour impériale appelle 30 000 hommes de Bohême et de Galicie.

Francfort a perdu 174 maisons, paiera 8 millions de livres en argent, un million et demi en draps et fournitures et des vivres en masse ; moyennant quoi aucun habitant ne sera molesté sans jugement et sans motif [...] Telles sont à peu près les consolantes nouvelles qui parviennent de divers endroits et des divers points de l'horizon [...] Je n'ai aucune nouvelle de ma mère. Elle habite sur la Grand-Place, où se trouve le corps de garde, face à la Zeil, et elle a donc eu sous les yeux tout le demi-cercle de la ville qui a été atteint par le bombardement 16.

Il est à remarquer que, toujours discret sur les événements politiques et militaires et sur les guerres, Goethe s'en préoccupe plus qu'on ne le pense, étant donné ses fonctions politiques auprès du duc.

Il se félicite quelques jours plus tard de la configuration géographique de la Saxe : « L'orage français continue de pousser de l'avant par-delà notre forêt de Thuringe ; il nous faudra révéler désormais comme une divinité la chaîne de montagnes qui, d'ordinaire, nous envoie les vents froids, si, pour une fois, elle a les propriétés tutélaires d'une ligne de défense infranchissable 17. »

Il évoque dans une autre lettre à Schiller, datée d'août cette fois, la protection du duché de Saxe-Weimar par un cordon de troupe.

Schiller s'insurge, à la fin de l'automne, au sujet d'un libelle dirigé contre lui et Goethe, à cause des *Xénies*, ce qui montre bien la force de leur union à laquelle vient s'agréger toute une école de nouveaux écrivains qui rendent grincheux les anciens :

J'avais entre les mains depuis quelques jours déjà cet ignoble pamphlet dirigé contre nous, qui a, dit-on, pour auteur le magister Dyk, de Leipzig. J'espérais qu'il ne viendrait pas à votre connaissance. Il y a évidemment des gens dont la susceptibilité est impuissante à trouver, pour se soulager, des moyens plus nobles, mais il faut convenir que l'Allemagne est le seul pays au monde où la méchanceté et la grossièreté puissent se permettre de traiter de la sorte des noms considérés, sans être assurées de dégoûter tous leurs lecteurs 18.

Ce à quoi Goethe répond avec sagesse :

Je connais les Allemands de trop longue date pour avoir rien trouvé d'extraordinaire à la sortie de Dyk, et il nous faut nous attendre à en subir plus d'une autre. L'Allemand n'a d'yeux que pour ce qui est matériel, et s'imagine être quitte lorsqu'en échange d'un poème qu'on lui offre il a donné de la matière. Son intelligence de la forme poétique ne va pas plus loin que la mesure des syllabes 19.

Le 1^{er} janvier 1797, se trouvant à Leipzig, Goethe se plaint à Schiller des mondanités auxquelles il doit se soumettre, et de la dissipation à laquelle il doit faire face, mais cette perte apparente de temps n'aura pas été inutile puisque écrit-il : « J'ai pu faire quelques bonnes observations sur l'effet de nos productions littéraires, aussi bien de nos créations personnelles et directes que de nos pièces polémiques, et la riposte que je vous ai promis d'écrire n'y perdra rien 20. »

Schiller a aussi permis à Goethe d'être plus combatif dans sa manière d'imposer sa littérature et ses idées nouvelles. De son côté, Goethe entretient assez souvent Schiller sur sa théorie des couleurs qui sera une de ses marottes et que nous retrouverons vingt ans plus tard dans ses *Conversations* avec Eckermann. De même a-t-il avec Schiller une correspondance suivie sur l'épopée, alors qu'il se prépare à mettre un terme à son drame poétique *Hermann et Dorothee*.

Le 26 avril 1797, Goethe entend enfin parler de paix : « Au moment où les Français rentraient dans Francfort et étaient encore aux prises avec les Autrichiens, un courrier est venu apporter la nouvelle de la paix ; les hostilités furent aussitôt suspendues et les généraux de l'une et l'autre armée dînèrent avec le bourgmestre de la Maison rouge

[autrement dit l'hôtel de ville]. Les Francfortois ont donc eu, du moins pour leur argent et pour leurs souffrances, un coup de théâtre comme l'histoire n'en a guère vu d'autres 21. »

Mais Goethe se réjouit un peu vite, car il faudra attendre le 18 octobre 1797 pour que soit signé entre la France et l'Autriche le traité de Campo Formio à l'instigation de Bonaparte qui prend cette décision sans en référer au Directoire. Goethe se console avec Schiller en lisant Aristote ou *Les Métamorphoses* d'Ovide, et considère avec distance et philosophie l'agitation du monde autour de lui et les tribulations de la guerre qui s'éternisent encore mais s'essoufflent aussi peu à peu :

Depuis que je me reprends à espérer voir la terre promise, le pauvre pays si cruellement mis à mal en ce moment *, je me suis mis à être l'ami de tout le monde, et je suis plus que jamais convaincu qu'en théorie et en pratique, c'est-à-dire pour ce qui nous concerne, en matière de pensée scientifique et de création poétique, la grande et l'unique affaire, c'est de travailler à se mettre de plus en plus en accord avec soi-même et de se tenir à cet accord. Quant au reste, qu'il en aille comme il pourra 22.

Le 9 août, Goethe est de retour à Francfort, lui qui vient de la petite ville tranquille de Weimar est sidéré par l'agitation de la cité, qui sort, on le sait, de la guerre et de l'occupation française. Il se montre alors sans indulgence pour l'esprit d'agitation intellectuelle des Francfortois qui lui paraît le comble du superficiel. Il est surtout à la fois surpris et agacé par l'occupation des Français et trace d'eux une sorte de portrait collectif qui ne serait pas démodé aujourd'hui :

Le Français ne tient pas en place un instant, il va, vient, bavarde, bondit, siffle, chante et fait tant de bruit qu'on croit toujours en voir dans une ville ou un village plus qu'il n'y en a réellement [...] Quand on ne les comprend pas, les Français se fâchent ; ils semblent exiger que tout le monde sache leur langue ; si on sait se faire entendre et si on sait les prendre, ils sont tout de suite « bons enfants » [en français dans le texte]. Il est rare dans ce cas qu'ils soient rudes et grossiers [...] Aux heures des repas, leurs exigences sont formulées avec tant de minutie qu'ils n'oublient même pas de demander des cure-dents [...] On vante l'ordre et l'activité qui règnent dans les bureaux de la guerre, l'esprit de corps des soldats et l'union ardente de tous vers une même fin [...] Ces quelques traits suffisent pour montrer l'énergie exceptionnelle et la force singulière qui animent une armée pareille et prouvent qu'une nation comme celle-là est redoutable à plus d'un titre 23.

Goethe va faire alors un troisième voyage en Suisse et revoir souvent des lieux, des villes et des sites qui, lors de ses précédents séjours dans ce pays, l'ont particulièrement impressionné. Il en fait un bref récit à Schiller. Le 16 septembre, il parcourt en voiture à cheval la route de Tübingen à Tuttlingen, ce qui lui prend toute la journée depuis l'aurore jusqu'au soir. Le 17, le voilà reparti de Tuttlingen pour Schaffhouse par un temps splendide. Il passe le col qui sépare la vallée du Danube de celle du Rhin, avec une vue magnifique sur le lac de Constance et les Grisons dans le lointain. Il arrive à Schaffhouse en fin d'après-midi et consacre le 18 septembre aux chutes du Rhin dont il

admirer une fois de plus l'ensemble grandiose. Le 19, il part, toujours par beau temps, pour Zurich, en traversant Eglisau et passe la matinée du 20 à se promener dans la ville. Mais le changement de temps et l'arrivée d'une tempête le poussent à accepter l'hospitalité d'un professeur de ses relations. Le 21, le temps étant redevenu clair, il prend le bateau et fait une petite croisière sur le lac. Il déjeune dans la propriété d'un Zurichois dans les environs de Herrliberg, et le soir il se retrouve à Stäfa, une ville au bord du lac de Zurich où il va rester quelque temps — plusieurs de ses lettres à Schiller datées de cette ville le prouvent.

Il écrira par exemple les 25 et 26 septembre à Schiller, en post-scriptum : « J'ai failli oublier de vous dire que j'avais pu vérifier, en contemplant la chute du Rhin, la parfaite justesse de vos vers [tirés du *Plongeur*] : "L'eau bouillonne, et fume, et mugit, et siffle", etc. J'ai été frappé de voir à quel point ils ramassent les phases de ce phénomène gigantesque 24. »

De Stäfa, Goethe gagne Schwytz et la région qui entoure le lac des Quatre-Cantons. Il se trouve à Brunnen puis il prend une barque qui le conduit au fond du lac, à Flüelen. Une autre barque le mène à Beckenried dans le canton d'Unterwald, puis après une marche à pied il s'embarque pour Küsnacht. De là il gagne à pied Immensee et navigue jusqu'à Zoug, et après avoir longtemps marché, revient en bateau à Stäfa. Dans cette petite ville au bord du lac de Zurich, les 14 et 17 octobre 1797, jamais à court d'inspiration, il évoque, dans une lettre à Schiller, le personnage de Guillaume Tell sur lequel il aimerait bien écrire une épopée.

Le 25 octobre, toujours d'après une lettre envoyée à Schiller, il s'apprête à quitter Zurich pour Tübingen, ayant renoncé à se rendre à Bâle. De Tübingen il gagne Nuremberg, où il parvient le 10 novembre 1797, trouvant que la ville « offre une foule de choses intéressantes, œuvres d'art anciennes ». Le 22 novembre, il est à Weimar d'où il écrit à Schiller sa joie d'avoir retrouvé le théâtre de cette ville dont il est officieusement le régisseur depuis longtemps.

Il lui exprime aussi sa reconnaissance pour sa collaboration en grande partie épistolaire qui leur a permis de prendre conscience, l'un grâce à l'autre, de la dimension personnelle de leur caractère :

Si je vous ai rendu le service d'être pour vous l'expression représentative de bon nombre de réalités objectives, vous m'avez en revanche ramené de l'observation trop rigoureusement objective du monde extérieur et de ses lois à un retour sur moi-même. Vous m'avez enseigné à considérer d'un œil plus attentif la complexité de l'homme intérieur, vous m'avez procuré une seconde jeunesse, et vous avez à nouveau fait de moi le poète que j'avais autant dire cessé d'être 25.

Le 30 janvier au théâtre de Weimar est donnée une représentation de *La Jalousie châtiée*, de Cimarosa. Goethe, grand amateur d'opéra, se

fait à la fois critique et louangeur :

Nous avons entendu hier un opéra nouveau. Cimarosa y déploie toute sa maîtrise. Le livret est dans la manière italienne et m'a permis de constater que la niaiserie, je dirai même l'absurdité du texte, peut aller de pair, sans encombre, avec la splendeur esthétique de la musique. Ce qui rend possible ce paradoxe, c'est tout simplement l'humour, pour ce motif que, sans être proprement poétique, il n'en est pas moins une sorte de poésie, et que tout naturellement il nous élève à un niveau supérieur au sujet. Si l'Allemand a tant de peine à y être accessible, c'est parce que le côté philistin de sa nature ne lui permet de goûter les sottises que lorsqu'elles se parent d'un semblant de sentiment ou de sens commun 26.

Toujours hanté par la littérature grecque, il relit *l'Iliade* et en tire un plaisir extrême :

L'Iliade m'apparaît comme si parfaitement pleine et achevée, qu'il m'est impossible, malgré qu'on en ait, d'y rien ajouter ou d'en rien retrancher. Si l'on entreprenait d'écrire un nouveau poème, il serait indispensable de le circonscrire avec une égale précision, alors même que, chronologiquement, il se rattacherait étroitement à l'Iliade 27.

Tout en continuant son traité sur la théorie des couleurs, Goethe achève *Hermann et Dorothee*, vaste poème en neuf chants qui raconte un drame bourgeois sous la Révolution française : l'amour entre une jeune fille, qui a dû fuir devant les armées françaises, et un jeune homme, fils de négociants qui s'opposent à ce mariage mais finissent par céder aux sentiments manifestés par les deux tourtereaux. Cette pièce est à plus d'un titre intéressante parce qu'elle exprime clairement, à travers certaines citations, la pensée et l'attitude de Goethe à l'égard des principes de la Révolution française. Il s'y montre moins négatif que naguère :

Qui peut nier que son âme ne soit élevée et que son cœur n'ait battu plus purement lorsque parurent les premières clartés d'un nouveau soleil, lorsqu'on entendit parler du droit commun à tous les hommes, de la liberté inspiratrice de la louable égalité ? [...] Les noms des hommes qui, les premiers, annonçaient la bonne nouvelle n'égalèrent-ils pas les plus grands noms qui se soient placés parmi les astres ? Et chaque homme ne sentait-il pas grandir et son cœur et son esprit et son langage 28 ?

Mais, dans ce drame en forme de poème, Goethe ne peut s'empêcher de fustiger les violences de la Révolution dont les intellectuels allemands ne comprennent pas la nécessité. Ce drame en neuf tableaux, lorsqu'il paraît, suscite un grand engouement. Schiller lui écrit :

Vous aviez parfaitement raison, lorsque vous estimiez que ce sujet répondait avec un bonheur particulier à l'attente du public d'Allemagne, car il a enchanté les lecteurs allemands en les plaçant en plein sol natal, en les maintenant dans la sphère de leurs propres aptitudes naturelles et de leurs goûts familiers, et il les a bien réellement enchantés, ce qui prouve qu'il en faut expliquer l'action, non par le sujet, mais par la vie poétique que vous lui avez communiquée 29.

Pendant ce temps, Schiller met la dernière main à son *Wallenstein*, drame en trois parties qui se passe pendant la guerre de Trente Ans, et

dont il soumet tous les actes à Goethe qui lui en fait parfois l'éloge parfois la critique, remarques dont il tient toujours compte. Goethe est dans l'ensemble enthousiaste et l'écrit à Schiller :

Il n'est pas possible qu'une œuvre telle que votre *Wallenstein*, qu'un pareil monument de puissance créatrice unique, n'imprime pas, par contagion, un sursaut d'activité à quiconque est capable à un si faible degré que ce soit 30.

Le 29 janvier 1799 a lieu à Weimar la première de *Wallenstein* qui marque le renouveau romantique de la dramaturgie allemande. Schiller logera chez Goethe pour surveiller les répétitions dès le début du mois de janvier. Il en sera question fort souvent dans leur correspondance entre 1798 et 1799, ainsi que de l'*Almanach des Muses* que les deux écrivains rédigent en commun. Avec Schiller, Goethe entend fonder un répertoire des principales pièces allemandes. Schiller se met à une autre pièce de théâtre, *Marie Stuart*. Dans toutes ses entreprises, Goethe lui apporte son aide et aussi sa caution d'homme célèbre dont les jugements sont respectés.

*. Il veut parler de l'Italie où continuent à se dérouler d'après combats entre les Français et les troupes de Bonaparte.

ACTIVITÉS ASTREIGNANTES DE GOETHE AUPRÈS DU DUC DE SAXE-WEIMAR

Goethe doit aussi faire face à ses tâches auprès du duc de Saxe-Weimar et il est sans cesse contraint de remettre un séjour qu'il se propose de faire à Iéna chez Schiller :

Je suis au regret d'avoir à vous annoncer par ce mot qu'il m'est encore impossible de vous arriver. Son Altesse le duc est d'avis que ma présence peut être utile pour les travaux du château, et, même, sans partager cette conviction, j'ai le devoir de la respecter. D'autre part, il reste à vrai dire tant à faire et tant à surveiller, qu'il y a moyen, sinon d'employer, du moins de dépenser son temps. Je bois ma ration d'eau de Pyrmont [ville de Basse-Saxe, célèbre pour ses sources thermales], et quant au reste je m'acquitte de ce qui veut bien se présenter [1](#).

Il convient de noter que la plupart des écrivains allemands, pour subsister, devaient se mettre sous la protection d'un souverain d'une des multiples principautés de ce pays et que Goethe n'échappe pas à cette contrainte. Il ne faut surtout pas tomber dans un contresens qui affirmerait que les relations de Goethe avec le duc Karl August sont d'ordre purement mondain et carriériste. Elles constituent un passage obligé pour l'écrivain qu'il est, pour continuer à écrire, tout en se mettant à son service, et en gagnant ainsi sa vie. Même si entre les deux hommes s'établit très vite une liaison de forte confiance et de grande amitié.

Cette année 1799 sera pour Goethe particulièrement active au service du duc, et même trop astreignante à son goût, l'empêchant de mettre quelques heures de loisir au profit de ses projets d'écriture : « Je suis retombé dans la dispersion de ma vie de Weimar, tant et si bien qu'il n'y a plus dans mon cerveau trace du moindre iambe [2](#). » Une façon de dire qu'il n'a pas le temps d'écrire un seul vers.

Il parvient tout de même à en trouver et commence enfin à rédiger un *Mahomet*, auquel il tient tant. Mais on le voit aussi envoyer, dans la première moitié de l'année 1800, de très courts billets à Schiller qui à vrai dire est malade tout comme son épouse. Le temps visiblement manque à Goethe qui travaille également, quand il le peut, à un *Tancrède* dont il rêve qu'il soit joué par l'acteur Iffland, qui a triomphé dans *Les Brigands* de Schiller et surtout qui a mis en scène la plupart des drames de ce dernier.

En 1801, Goethe tombe à son tour gravement malade après avoir travaillé dans une salle du château ducal d'Iéna qui est fort humide. Pris d'un violent catarrhe bronchique, il doit se soigner à l'opium et à

la myrrhe. Il se rend alors à Rossla entre le 25 mars et le 15 avril pour se reposer et écrit :

Mon séjour ici me réussit fort bien, parce que je vis activement au grand air du matin au soir, ensuite parce que les occupations simples de la vie de tous les jours me détendent, ce qui a pour effet de donner à mon état intérieur je ne sais quelle facilité et quelle indifférence que je n'avais plus connues depuis longtemps [3](#).

Se croyant guéri il rentre à Weimar au printemps et retombe malade jusqu'à perdre connaissance. Le duc de Weimar s'en inquiète et fait venir un célèbre médecin d'Iéna. Goethe reste dans un état de semi-conscience pendant neuf jours et, lorsqu'il en sort, a l'œil droit enflé. Mais il finit par guérir, grâce à la sollicitude du duc, mais aussi à force de sommeil et de transpiration.

Goethe, qui fait son miel de tout, même de ses ennuis de santé, se félicite dans une lettre à Reichardt, un compositeur, de cette expérience. Il est heureux qu'on se soit intéressé à son sort et que des amis lui aient écrit pour s'inquiéter de son état et lui apporter ainsi la preuve de leur affection.

Peu après cette maladie, il écrira à sa mère : « Vous pouvez vous figurer les soins, la tendresse de ma chère petite [*1](#) dans cette circonstance ; je ne saurais assez vanter son infatigable activité. August aussi a été très gentil et tous les deux me rendent ce retour à la vie bien joyeux [4](#). » Non seulement Christiane tient son ménage, mais en plus elle lui sert de garde-malade. Il a au moins la lucidité de le reconnaître et de l'en féliciter, mais sans témoigner d'un amour délirant ni même envisager de l'épouser.

Le 5 juin 1801, il part pour prendre les eaux à Pyrmont puis pour Göttingen où il visite les installations de la célèbre université. Il se trouve en compagnie de son fils August qui est alors âgé de douze ans. Revenu à Pyrmont, Goethe se repose à nouveau et profite des bienfaits de sa célèbre eau saline.

Goethe retrouve vite ses capacités et se remet au travail. Il traduit *Tancrède*, et, comme il l'écrit : « Les sciences physiques, la philosophie et la littérature ne manquaient pas de me distraire. »

En mars 1802, il est à Iéna. Dans une lettre à Schiller, après avoir lu un livre sur le règne de Louis XVI, il écrit notamment à propos de la Révolution française :

C'est un livre qui ne lâche plus son homme et qui s'empare de vous à force de variété [...] En somme, c'est le prodigieux spectacle de ruisseaux et de fleuves qui, par une nécessité naturelle, descendent d'un grand nombre de montagnes et par un grand nombre de vallées pour venir confluer, et déterminent finalement le débordement d'un fleuve puissant et une inondation qui entraîne à sa perte aussi bien ceux qui l'avaient prévue que ceux qui n'en avaient pas le moindre soupçon. Toute cette masse empirique énorme ne trahit pas autre chose que la nature, où l'on ne perçoit pas la moindre trace de ce que nous autres philosophes nous aimerions qualifier du nom de liberté. Attendons maintenant de voir si la personnalité de Bonaparte continuera de nous donner l'agrément de ce magnifique et souverain spectacle [5](#).

On voit par cette dernière phrase combien Goethe est un homme d'ordre, et combien il attend de Bonaparte qu'il le rétablisse au plus vite. Rappelons qu'en 1802 Bonaparte est premier consul et déjà le maître de la France.

Goethe se sent heureux à Iéna : « Depuis que je me suis évadé de Weimar, je vis dans un état de contentement parfait et d'excellente humeur, sans être à vrai dire tout à fait inactif, car je suis pourtant venu à bout de quelques menues pièces lyriques dont je ne suis pas mécontent, moins pour leurs qualités en elles-mêmes, que pour leur valeur symptomatique 6. » Ce dernier mot semble bizarre, mais il exprime en fait le côté dépressif et hypocondriaque de Goethe, reconnu par tous y compris par le malade lui-même, et ces exercices de style poétiques lui donnent la réjouissante conscience qu'il n'a pas perdu la main.

À la fin de mars, il séjourne à la campagne dans sa propriété de Rossla, non loin d'Apolda. Il assiste à une représentation d'*Iphigénie en Tauride* à Iéna, en mars, que son ami Schiller a fait monter. Puis il décide de prendre à nouveau les eaux, à Pyrmont sur la recommandation de ses amis. Il passe par Göttingen pour y voir des amis et le 12 juin rejoint la « ville aux bouillonnantes » où il effectue des visites dans des lieux insolites ou chez les moines franciscains ou dans une fabrique de couteaux. Le duc l'y rejoint le 9 juillet et Goethe quitte la ville, peu satisfait de sa cure, le 17 juillet. Puis il atteint Weimar, après différentes étapes auprès de relations et d'amis. Le 17 août, il poste d'Iéna une lettre à Schiller, dans laquelle il s'inquiète de l'occupation prussienne d'Erfurt cédé à la Prusse par la France à la suite du traité de Lunéville. Cette cité est en effet bien proche de Weimar.

Le duc de Weimar décide de rénover le château et de confier les travaux aux artistes des Amis des arts de Weimar. Les pièces sont décorées avec des tableaux d'artistes allemands contemporains, ainsi qu'avec des sculptures de Christian Friedrich Tieck, frère de l'écrivain romantique allemand Ludwig. Des architectes sont aussi mis à contribution et le théâtre retrouve tous ses fastes. On y monte des pièces de Gozzi, un dramaturge italien, des pièces de Schlegel — *Ion*, *Alarcos* — et bien entendu de Goethe adaptées par Schiller : *Turandot*, *Iphigénie en Tauride*... C'est un véritable combat qui commence à se dessiner entre les Anciens et les Modernes, entre les classiques et les romantiques. On décide alors d'aménager dans une vieille demeure sans grâce un petit théâtre pour l'été à Lauchstädt. Pendant ce temps, Goethe séjourne à Iéna qui continue d'être l'université allemande de référence, et un vivier de futurs jeunes écrivains. Une exposition de peintures de jeunes artistes est organisée en 1802 à Weimar.

Goethe se retire de temps en temps à Rossla dans sa petite maison

de campagne toute proche où la vie champêtre lui permet d'oublier celle de la ville parfois bien agitée. On ne peut pas dire que la vie de Goethe au commencement du XIX^e siècle soit très originale : elle est faite de labeurs, de reprises de ses œuvres, surtout son théâtre, d'activités toujours diverses qui touchent autant aux sciences qu'à la littérature et au théâtre.

En cette année 1802, Goethe, libéré par le grand-duc de toutes ses obligations officielles, reste cependant son conseiller secret, voire son conseiller intime.

Bien entendu la vie à Weimar est parfois traversée d'événements notables comme la visite qu'entend lui faire Mme de Staël au commencement de décembre 1803, pour préparer un livre célèbre, *De l'Allemagne*, qui ne paraîtra qu'en 1810 :

Je n'ai pas de vœu plus cher que de voir de mes yeux et de connaître cette femme si remarquable et pour qui j'ai un si profond respect, et je ne désire rien tant que de lui voir entreprendre en ma faveur ce voyage de quelques heures. Elle a dû prendre, au cours de ses pérégrinations, l'habitude d'hospitalités plus médiocres que celle qu'elle trouvera 7.

Goethe, à la suite d'une rencontre avec Mme de Staël, sans doute la première, écrit :

Elle représente la culture intellectuelle française dans son intégrale pureté, et avec une intensité lumineuse qui est singulièrement instructive [...] Elle prétend tout expliquer, tout comprendre, tout mesurer, elle ne tolère pas que rien demeure obscur, inaccessible, et tout ce qu'elle est impuissante à éclairer de son flambeau est pour elle nul et non existant [...] L'unique ombre au tableau est sa prodigieuse volubilité, et, si l'on veut la suivre, il faut de toute nécessité se transformer des pieds à la tête en un organe de réception auditive. Comme j'arrive moi-même, en dépit de ma médiocre habileté à parler français, à me tirer d'affaire, vous n'aurez pas la moindre peine, avec votre pratique plus grande, à converser avec elle 8.

Il la verra chez lui, une nouvelle fois, le 23 janvier 1804. Cette rencontre avec une femme qu'il qualifie d'« exceptionnelle » est capitale :

Les grandes qualités de cet écrivain, ses pensées et ses sentiments élevés sont connus de chacun, et les résultats de son voyage en Allemagne font assez voir qu'elle avait bien employé son temps. Son but était multiple : elle voulait apprendre le Weimar moral, social et littéraire et s'instruire de tout exactement ; mais elle voulait aussi être connue, et cherchait autant à faire valoir ses idées qu'elle paraissait désirer de pénétrer les nôtres. Elle ne s'en tenait pas là : elle voulait également agir sur les sens, sur le sentiment, sur l'esprit ; elle voulait éveiller en nous une certaine activité dont elle nous reprochait le défaut 9.

On sent Goethe fasciné et agacé par cette maîtresse femme à la fois curieuse, impérieuse et ambitieuse. Goethe la contredit malicieusement, finissant par ne plus supporter cet intellect en perpétuel état d'agitation. Plusieurs fois, sous différents prétextes, il refuse de la recevoir.

Mais Goethe reconnaît bien volontiers que les rapports entre Mme de Staël et la société de Weimar furent d'une grande portée et

d'une grande influence pour la suite : « Son ouvrage sur l'Allemagne, résultat de ces conversations familières, fut comme un puissant instrument qui fit la première brèche dans la muraille de Chine d'antiques préjugés qui nous séparait de la France 10. » Benjamin Constant, son amant, l'accompagne ; Goethe et ses amis écrivains passent des heures agréables et instructives avec lui.

Mais il est quelque peu irrité, comme il l'explique dans une lettre à Schiller, par la manière un peu hautaine avec laquelle Mme de Staël regarde l'Allemagne comme si elle se croyait en exploration chez les Hyperboréens. Elle admire les sapins, les chênes, leurs forêts, et s'étonne que les Allemands défendent un tel pays les armes à la main.

Puis Goethe se rend une nouvelle fois à Iéna, pour y poursuivre ses études scientifiques. Il traduit aussi *Le Neveu de Rameau* de Diderot dont Schiller lui a prêté un exemplaire. Entre 1804 et 1805, les billets entre Schiller et Goethe sont courts, le premier semblant fort souffrant.

La mort de Schiller en mai 1805 à l'âge de quarante-cinq ans, peut-être de tuberculose, constitue pour Goethe une perte irréparable. Cette nouvelle lui serait si insupportable qu'on la lui cache, car il est lui-même souffrant. Mais Goethe devine que cette conspiration du silence concerne Schiller et on l'entend pleurer toute la nuit. Sa compagne Christiane Vulpius ne peut au petit matin lui cacher la nouvelle. Goethe éclate alors en sanglots. Peu de temps après Goethe écrira à son ami Zelter : « J'ai perdu une moitié de mon être. »

Il cherche avec l'énergie du désespoir à montrer à quel point depuis plus de dix ans ils ont travaillé ensemble, et entend continuer leurs conversations interrompues même d'une manière imaginaire. Mais il doit vite renoncer à cette chimère, hanté par l'idée qu'il se fait du cadavre pourrissant de son ami. En réalité, il ne renoncera jamais à Schiller. Quand il écrit son *Traité des couleurs*, il rend hommage à son ami à la fin du livre. L'été qui suit lui permet de se détacher de cette obsession et d'organiser au théâtre de Lauchstädt une série de représentations théâtrales particulièrement brillantes, avec un répertoire qu'orgueilleusement il nous donne dans ses *Annales* : *Othello*, *Regulus* de Joseph von Collin, *Wallenstein*, *Nathan le Sage*, *Götz von Berlichingen*, *La Pucelle d'Orléans*, *Jeanne de Montfaucon* et bien d'autres comédies de jeunes auteurs allemands. Il voyage ensuite pour rencontrer des maîtres qu'il admire depuis longtemps, visiter des villes comme Magdebourg dont il apprécie la cathédrale et prendre contact avec des savants comme Beireis, qui a chez lui un véritable musée d'automates et de machines à calculer... Il prend les eaux à Karlovy Vary, habitude qu'il poursuivra chaque année pendant longtemps, excepté en 1808 et 1809, en raison des événements politiques et militaires.

LA GUERRE SE RAPPROCHE DE WEIMAR

APRÈS LA BATAILLE D'IÉNA.

MARIAGE AVEC CHRISTIANE VULPIUS

1806 marque une rupture entre les puissances européennes, avec la reprise de leur lutte contre Napoléon. Goethe a été tranquille plusieurs années de suite : c'en est fini. La Prusse occupe Erfurt et à Weimar on reçoit des troupes prussiennes. Le 30 janvier on fête l'anniversaire de la duchesse, en représentant *Stella* de Goethe, *Götz von Berlichingen*, *Egmont*, ainsi qu'une adaptation du *Cid* de Corneille. Après avoir mis au point les *Élégies romaines*, Goethe revoit *Faust* une nouvelle fois et tente d'oublier la situation catastrophique où se trouve l'Allemagne en allant voir des expositions de collections d'art à Weimar et dans les environs. Tischbein qui a quitté l'Italie envoie plusieurs tableaux. Goethe prend les eaux à Karlovy Vary. De retour, il lit l'*Histoire des mathématiques* de Montucla et contemple la *Carte botanique* d'après Ventenat. Il poursuit ses travaux sur la théorie des couleurs qu'il nous explique longuement dans les *Annales*.

Le 14 octobre 1806, jour de la bataille d'Iéna, Goethe parle du coup terrible qu'il reçoit à l'annonce de cette défaite. Les troupes françaises occupent Weimar, et pillent la ville. Goethe l'a fuie. La nuit suivante, le futur maréchal Lannes loge dans la maison de Goethe. Dans la nuit du 14 au 15 des soldats français se sont faits menaçants. Christiane Vulpius s'est montrée alors d'une fermeté de caractère extraordinaire pour protéger la demeure de Goethe qui craint pour ses manuscrits, ses papiers et ses lettres. Elle a calmé les soudards en leur offrant du vin et des couverts en argent. Le maréchal Augereau qui succède à Lannes donne l'ordre aux soldats français de respecter « ce savant distingué, homme recommandable dans toutes les acceptions du mot ». On retrouvera Lannes deux ans plus tard dans des circonstances particulières dans la vie de Goethe.

Goethe comprend à quel point Christiane l'aime et combien il lui est attaché. Il l'a défendue pendant des années contre les mauvaises langues, contre les courtisans de Saxe-Weimar, contre les ragots de toutes sortes. Il a trouvé avec elle un havre de paix et de tranquillité, une maison bien tenue, une femme d'humeur égale. Il a été heureux. Il écrit le 17 octobre à un membre éminent du conseil, Wilhelm Christoph Grüner, une lettre significative :

Pendant les journées et les nuits qui viennent de s'écouler, un vieux projet a mûri en moi ; je veux reconnaître comme mienne, pleinement et bourgeoisement, ma petite amie qui a tant fait pour moi, et qui a vécu à côté de moi ces heures d'épreuves. Dites-moi, vénérable monsieur et père, comment je dois m'y prendre pour être marié et le plus vite possible, dimanche au plus tôt ? Quelles démarches dois-je faire ? Ne pourriez-vous pas prendre vous-même l'affaire en main ? Je voudrais que la cérémonie ait lieu dans la sacristie de la Stadtkirche. Je vous en prie, donnez une réponse immédiatement au messager, s'il vous

Le mariage est en effet célébré deux jours plus tard, le 19 octobre 1806. Goethe tout heureux d'avoir épousé sa « bonne petite », n'en continue pas moins à écrire, à s'intéresser aux autres écrivains, et à leurs œuvres, comme *Le Cor merveilleux* d'Achim von Arnim et Clemens Brentano, et à cultiver ses centres d'intérêt universels comme si le monde autour de lui, avec ses bruits et ses fureurs militaires, n'existait pas. C'est une attitude très fréquente chez les intellectuels que de se réfugier ainsi dans leur tour d'ivoire pour échapper aux férociétés de l'univers.

Il part pour Karlovy Vary pour prendre les eaux. De mauvaises nouvelles l'attendent, communiquées par le prince Henri XIII de Reuss, un général autrichien, et le général Richter. Mais peu importe, Goethe redevient le minéralogiste passionné d'autrefois. Néanmoins, l'histoire finit par le rattraper. La constitution par Napoléon de la Confédération du Rhin est suivie inévitablement par la dissolution du Saint Empire germanique.

En 1806 Goethe est sur le point d'achever son premier *Faust*, son *Urfaust*, après plus de vingt-cinq années de maturation. Dans une lettre enthousiaste, le poète Wieland écrit à un correspondant qui, comme lui, a lu ce premier *Faust* :

Comment avez-vous trouvé la Nuit de Walpurgis, de notre roi des génies qui, non content d'avoir montré au monde qu'il pouvait être, à son gré, Michel-Ange, Raphaël, le Corrège et le Titien, Albrecht Dürer et Rembrandt, nous a fait et s'est fait à lui-même la plaisanterie de prouver qu'il pouvait être aussi, s'il le voulait, un Brueghel [...] Ne peut-on pas dire avec le même droit que Goethe est dans le monde de la poésie ce que Napoléon est dans celui de la politique 12.

Le 6, Goethe se trouve à Weimar « dans le trouble et la consternation 13 ». Ses lettres apportent la preuve qu'il est préoccupé par le sort de l'Allemagne et de l'Europe. Le 31 octobre 1806, il écrit au philosophe Schelling *2 que les malheureux événements qui viennent de se produire étaient à prévoir, qu'Iéna a souffert plus que Weimar de la guerre, que les établissements scolaires scientifiques et artistiques d'Iéna qui sont sous sa protection n'ont pas trop été endommagés, et que les cours reprennent le 3 novembre. « Si le flot de la guerre ne nous touche pas une seconde fois, vous apprendrez bientôt que la vie et l'activité n'ont pas dit leur dernier mot chez nous 14. »

Pourtant Goethe reste pessimiste et, dans une lettre du 28 novembre 1806 au philologue Friedrich August Wolf, il ne peut s'empêcher de parler une fois de plus de la guerre, lui qui n'avait qu'une envie, se retirer dans sa tour d'ivoire :

De quelque côté qu'on jette les yeux, où qu'on aille, on ne voit que violences et désordres,

et le malheur public, en définitive, se subdivise en une infinité d'aventures, dont la répétition à perte de vue remplit l'imagination de visions affreuses et inquiétantes, et finit par ébranler l'âme la plus ferme. Dans six mois, on verra mieux où l'on en est, si l'on peut demeurer à son poste ou s'il faut le quitter, un parti qu'il ne faudrait prendre qu'à la dernière extrémité. Le sol, en effet, vacille partout et dans la tempête, il importe assez peu de savoir sur quel vaisseau de la flotte on se trouve 15.

Cependant, Goethe remet en marche le théâtre pour « rétablir la paix de l'âme ». Sur ces entrefaites, la duchesse Amélie meurt le 18 avril 1807. Elle était mère du duc régnant et connue aussi bien pour son sens politique que pour ses talents de pianiste. Goethe se remet à ses études botaniques pour « s'arracher à toutes ses douleurs ». Au milieu de mai, il retourne à Karlovy Vary, se souvenant que sa cure de l'an passé dans cette même ville lui a permis de « ne pas succomber aux malheurs de la guerre ». Il y est rejoint par Reinhard, prédicateur à la cour de Dresde. Puis il se rend à Iéna pour y parfaire, en fréquentant la bibliothèque universitaire, ses recherches et y rencontre Christiane Friederike Wilhelmine Herzlieb, âgée de dix-huit ans, alors qu'il en a cinquante-huit. Il saura se souvenir de cette femme si belle deux ans plus tard...

August, ce fils dont Goethe parle si rarement, même s'il est incontestable qu'il éprouve pour lui affection et intérêt, le rejoint à Karlovy Vary. Le jeune homme a alors dix-huit ans. En 1808, Goethe écrit au poète Heinrich von Kleist qui lui a adressé un numéro de *Phoebus*, la revue qu'il dirige, ainsi que quelques-unes de ses œuvres. Goethe, toujours poli, même dans la critique, avoue qu'il n'arrive pas à entrer dans la pièce de Kleist, *Penthésilée* : « Permettez-moi d'ailleurs de vous dire bien ouvertement (et si je ne devais pas être sincère, mieux vaudrait ne rien dire du tout), que je suis toujours attristé et préoccupé quand je vois des jeunes gens doués de grandes aptitudes attendre un théâtre de l'avenir [...] Pardonnez ma franchise brusque, elle vous prouve l'intérêt que je vous porte. Il est vrai que ces vérités peuvent se tourner plus aimablement et se dire avec plus de ménagement 16. » Comme je l'ai moi-même écrit dans mon ouvrage intitulé *Heinrich von Kleist* : « La folie sauvage de *Penthésilée*, la barbarie de la pièce ne pouvaient que heurter la sensibilité de Goethe, peu enclin à donner son approbation à des écrivains torturés et à leurs œuvres 17. »

Pourtant, Goethe fait un effort et propose *La Cruche cassée* de Kleist dans son théâtre de Weimar le 2 mars 1808, mais après l'avoir triturée et morcelée. La représentation devant le prince Karl August est l'objet d'un chahut réprobateur. L'échec de la pièce est patent. Pour beaucoup de spectateurs, c'est l'œuvre d'un fou. Kleist, furieux de cette cabale, écrit une lettre de protestation à Goethe et menace de le provoquer en duel. En fait, Goethe a parfaitement saisi le romantisme noir de Kleist et il déteste depuis longtemps les enfants de *Werther*, dont Kleist lui

semble un des plus emblématiques représentants. Il est certain que Kleist n'oubliera jamais le camouflet de Goethe qui refuse de le reconnaître comme écrivain et dramaturge et que cette rivalité entre les deux hommes sera une des origines du suicide de Kleist trois ans plus tard.

Goethe, la même année, renouvelle sa cure à Karlovy Vary en mai mais refuse une invitation de Mme de Staël à Dresde, ville qu'il juge peu propice, en raison de son agitation, à une rencontre fructueuse. Il lui demande de le laisser dans sa solitude, mais il exige aussi qu'elle entreprenne au plus vite son ouvrage sur l'Allemagne : « Nous méritons bien, lui écrit-il le 26 mai de Karlovy Vary, par nos bonnes intentions que la bienveillance d'une aimable voisine qui est notre compatriote à demi [allusion sans doute à son protestantisme et à celui de son époux, Holstein, l'ambassadeur de Suède en France], vienne nous stimuler, nous encourager, et nous serions heureux de nous reconnaître dans un aussi gracieux miroir ¹⁸. » Il s'y fait de nouvelles relations. Il admire les peintures de Caspar David Friedrich dont le romantisme est impénitent. Il rencontre par deux fois l'artiste.

La belle-fille du duc met au monde une fille, Marie, et son fils August part pour l'université de Heidelberg. Il l'a recommandé à deux amis enseignants, Voss et Thibaut, qui professaient autrefois à Iéna. Il perd sa mère le 15 septembre 1808, mais a eu le temps de la revoir à Francfort. Devant la mort, Goethe n'est jamais prolixe pour exprimer ses sentiments et il évite soigneusement d'aller aux enterrements. Toujours affecté par la mort de Schiller, ne sachant pas où se diriger mentalement, hanté par les problèmes de la morale et de la religion, il écrit une pièce de théâtre, *Pandora*, histoire de cette femme séduisante de la mythologie qui ose ouvrir la célèbre boîte qui portera son nom et libère sur la terre tous les maux, dont l'humanité aura à souffrir. C'est un drame allégorique, beaucoup moins pessimiste que la Pandora des Grecs ou que l'Ève des chrétiens. Mais comme il ne nous en reste que des fragments on ne peut savoir quel était vraiment le projet final de Goethe, sinon que *Pandora* est aussi la femme éternelle, celle qui est à la fois objet de crainte et de désir, celle qui donne et apporte à la terre les offrandes dont elle a besoin ; celle qui est diabolique et céleste.

*1. Sous-entendu sa compagne Christiane Vulpius.

*2. Il a publié *Idées pour une philosophie de la nature* à Leipzig en 1797, ouvrage dont Goethe a pris connaissance avec un vif intérêt.

RENCONTRE AVEC NAPOLEÓN

Ce qui va occuper Goethe en priorité, c'est le congrès d'Erfurt qui se tient non loin de Weimar aux mois de septembre et octobre 1808, en particulier entre Napoléon et le tsar Alexandre Ier. Ce congrès et ses conséquences auront une grande influence sur sa carrière et son avenir. Le 24 septembre le grand-duc Constantin arrive à Weimar, le lendemain, c'est au tour de son frère, Alexandre. Le 27, ces deux hautes personnalités se rendent à Erfurt occupée par un corps de troupes françaises. Le 29, le duc Karl August demande à Goethe de venir à Erfurt, et le 30, il donne un grand dîner en l'honneur de ses hôtes de marque. Goethe y rencontre le tsar en personne qui s'entretient longuement avec lui de « la manière la plus gracieuse du monde 1 ». Il dit mollement à Christiane Vulpius qu'il aurait souhaité sa présence, mais il la remercie surtout d'être allée à Francfort pour régler la succession à la mort de sa mère. Une fois de plus son épouse a été la femme dévouée dont Goethe a tant besoin et dont il se contente à merveille avec un rien de cynisme.

Ces deux derniers jours, on a joué *Andromaque* et *Britannicus*, du répertoire classique français, pour plaire à Napoléon. Goethe n'a pas caché qu'il aimerait être présenté à Napoléon, non point parce qu'il est un de ses partisans, mais parce que le personnage, dont il sent bien qu'il est exceptionnel, l'intrigue et l'intéresse.

Le 2 octobre, il voit les ministres Savary et Talleyrand qui s'entremettent pour que cette demande soit suivie d'effets. Goethe est invité à rencontrer Napoléon, en même temps que Daru, dans le bureau de l'empereur. Le maréchal Lannes est aussi présent, qui deux ans auparavant occupait la maison de Goethe. Ce dernier écrit :

J'entre. L'empereur est assis à une grande table ronde, prenant son petit déjeuner ; debout à sa droite, un peu éloigné de la table, se trouve Talleyrand, à sa gauche, assez près de lui, Daru [l'homme chargé alors de percevoir les contributions de guerre imposées à la Prusse], avec lequel il s'entretient d'affaires de contributions.

L'empereur me fait signe d'approcher.

Je reste debout devant lui à une distance convenable.

Après m'avoir regardé attentivement, il dit : « Vous êtes un homme ! »

Je m'incline.

Il me demande : « Quel âge avez-vous ? »

– Soixante ans.

– Vous êtes bien conservé... Vous avez écrit des tragédies ? »

Je réponds en me limitant à l'essentiel 2.

Daru fait à l'empereur un bref compte rendu des activités de Goethe,

et lui indique qu'il a traduit en allemand *Mahomet* de Voltaire. L'empereur réplique que cela n'est pas une bonne pièce et il parle longuement de *Werther* qu'il a lu en détail. D'autres personnages entrent dans le bureau, comme Berthier et le maréchal Soult. Mais l'empereur, leur tournant le dos, parle avec Goethe à voix presque basse, lui demande s'il est marié, s'il a des enfants, l'interroge sur ses relations avec la maison de Saxe, sur la duchesse Amélie, sur le duc et la duchesse de Saxe-Weimar. Goethe lui répond de la manière la plus naturelle. Goethe prend congé et le 4 octobre il est de retour à Weimar. Le 14, dix jours après, il reçoit la Légion d'honneur par décret impérial signé par Napoléon à Erfurt. À son ami Zelter, il fait cette remarque à ce propos dans une lettre du 30 octobre : « Les journaux ont dû vous parler beaucoup de nous, ce mois-ci. C'était très intéressant de prendre une part personnelle à ces événements. Cette étrange constellation m'a été très favorable à moi aussi. L'empereur des Français m'a témoigné beaucoup de sympathie. Les deux empereurs m'ont comblé de décorations et de rubans, ce que je reconnais en toute modestie avec gratitude 3. »

On est frappé que deux géants, l'un de la littérature, l'autre de l'histoire, n'aient pas tenté de se voir plus souvent et n'aient pas en apparence été plus impressionnés l'un par l'autre. Mais c'est la discrétion de Goethe qui nous tient ainsi en erreur. Car deux autres témoignages nous donnent des renseignements beaucoup plus complets et qui paraissent authentiques. Non seulement sur *Werther* que Napoléon affirme avoir lu sept fois et dont il critique une certaine « confusion des thèmes, celui de l'ambition blessée et celui de l'amour passion 4 ». Napoléon fait aussi l'éloge de la tragédie comme pédagogie pour l'enseignement des puissants et demande à Goethe d'écrire une *Mort de César*. Puis il l'invite à venir à Paris, ou plutôt lui en « intime l'ordre ». C'est du moins ce que laisse entendre le chambellan du duc de Weimar, Friedrich von Müller, qui a assisté à la scène :

Goethe observa longtemps un profond silence sur ce qui s'était passé à cette audience, soit qu'il fut essentiellement dans son caractère de ne pas parler volontiers des événements importants qui le concernaient personnellement, soit par modestie et délicatesse. Mais on ne tarda pas à se rendre compte que les paroles de Napoléon l'avaient fortement impressionné, bien qu'il détournât habilement toutes les questions, et celles mêmes de son souverain sur le sujet de cet entretien. L'invitation à aller à Paris, en particulier, l'occupa longtemps de la manière la plus vive ; il me demanda plusieurs fois quelle dépense il faudrait prévoir, quels seraient les arrangements qu'il aurait à prendre pour son installation à Paris, comment il faudrait répartir son temps, etc. Par la suite, il renonça sans doute à ce projet en pesant les inconvénients qu'il rencontrerait inévitablement à Paris 5.

Talleyrand nous a donné dans ses *Mémoires* un compte rendu encore plus animé de cet entretien et insiste lui aussi sur l'idée du théâtre, sujet principal d'entente entre Napoléon et Goethe, comme instructif

pour les peuples et les rois, sur le tsar Alexandre qui connaît fort bien l'allemand, sur Wieland dont Napoléon semble savoir au moins qu'il est un grand poète allemand.

On sait que l'entrevue d'Erfurt fut politiquement une palinodie et un échec. Talleyrand commençait alors à tisser la toile de sa trahison.

ACHÈVEMENT DU PREMIER *FAUST*

C'est sans doute grâce à la paix et au confort dans son ménage que Goethe peut enfin achever son premier *Faust*, cette fois-ci il semble que cela soit vrai ! Immense pièce en vers, sur laquelle il travaille depuis plus de trente ans. Qu'il y ait dans ce *Faust* un savant trouvant que le monde est à ce point insaisissable qu'il lui faudrait des siècles pour le connaître, voilà qui rappelle pour une grande part les frustrations de Goethe lui-même. Le savant, on le sait, n'hésite pas à signer avec Méphistophélès un pacte dans lequel il lui vend son âme contre des plaisirs terrestres. On pourra remarquer que Goethe donne à la femme séduite par Faust le prénom de son premier amour, Marguerite.

Faust est une sorte d'œuvre « totale » qui essaie d'intégrer tous les sentiments humains, toutes les connaissances de Goethe et toute la spiritualité qui depuis toujours l'agite. À cet égard, le dialogue entre Faust et l'Esprit de la Terre est révélateur de cet hymne à la Création dont Goethe se sent le porteur, le témoin capital :

Dans l'Océan de la vie, et dans la tempête de l'action,
Je monte et je descends,
Je vais et je viens.
Naissance et tombe.
Mer éternelle,
Trame changeante,
Vie énergique,
Don't j'ourdis, au métier bourdonnant du temps,
Les tissus impérissables, vêtements animés de Dieu 6.

Saisissant qu'il est entré dans sa soixantaine et que le temps lui est sans doute compté, Goethe commence à rédiger *Vérité et Poésie*, ses mémoires depuis sa naissance jusqu'à son arrivée à l'université de Leipzig en 1775. Cet ouvrage ne sera achevé qu'en 1831, un an avant sa mort. Il réunira sous le titre de *Mémoires* le récit de ses souvenirs postérieurs à 1775.

GOETHE TRAVAILLE À SES LIVRES
POUR OUBLIER LA GUERRE. *LES AFFINITÉS
ÉLECTIVES, LE TRAITÉ DES COULEURS*

Goethe demeure le reste de l'année 1809 à Weimar. Il travaille toujours au *Traité des couleurs* et continue à lire et relire la première mouture de ses *Affinités électives*. Les événements extérieurs l'occupent et l'inquiètent. La guerre semble sur le point d'éclater entre l'Espagne et l'Autriche et des mouvements militaires agitent l'Allemagne. La guerre se poursuit et, malgré ses souhaits, Goethe ne peut se soustraire à cet événement qui, après l'irruption des Français en Autriche, l'oblige à revenir à Weimar le 13 juin 1809. Au début de juillet, c'est la victoire de Wagram qui ouvre à la France les portes de Vienne et provoque en particulier la fuite du roi de Westphalie qui passe par Weimar pour conduire son armée jusque dans le nord de l'Allemagne et de là l'embarquer pour l'Angleterre.

Goethe traduit les *Nibelungen* et s'intéresse aux chansons de geste comme *Tristan et Isolde* de Gottfried von Strassburg. Il retourne à Iéna avec l'intention de poursuivre ses mémoires.

Les Affinités électives, achevées, sont imprimées peu après. C'est assurément une œuvre fort originale de Goethe, car ce dernier tente d'introduire dans la psychologie des personnages de ce roman quelques-unes des réflexions scientifiques qui sont à l'origine de sa théorie des couleurs. Le titre, en lui-même, donne la clef du roman. Un couple d'aristocrates, Charlotte et Édouard, invitent un de leurs amis, surnommé le Capitaine, ainsi qu'Odile, la nièce de Charlotte. Cette dernière se rend compte trop tard que cette façon de forcer le destin était une erreur et que tout naturellement entre le Capitaine et Odile vont se former et se lier des affinités électives qui, selon Goethe, tiennent d'une sorte d'attraction fatale et quasi scientifique à laquelle nul ne peut échapper. Goethe va tirer de ce roman des scènes où la fatalité le dispute au néofantastique et démontrer d'une certaine manière l'inanité de toute attraction d'ordre scientifique entre un homme et une femme, qui ne peut conduire qu'aux pires tragédies. Il est vrai que ce roman est inspiré par son amour pour Minna Herzlieb, conçu deux ans plus tôt en 1807, l'Odile du roman, sur laquelle il a écrit des poèmes où il avoue sentir en lui les « brûlants orages de l'amour ».

Cette Minna reste dans la vie de Goethe un mystère dont seules *Les Affinités électives* peuvent nous donner quelques clefs. On sait que les amis de Goethe s'attristèrent de cet amour sans lendemain, et que le père de la jeune femme crut devoir l'en éloigner, et la mettre en pension. Goethe, comme on le voit, n'avait rien perdu de sa verdeur sentimentale !

Goethe ne dit mot de l'occupation de Vienne par les Français et évoque le renouveau du théâtre à Weimar, principauté il est vrai protégée, parce que se trouvant à l'extérieur des grands lieux des opérations militaires en cours.

En 1810, il achève son essai sur la théorie des couleurs. Est-il inconscient ou bien, en écrivain qui se protège, Goethe se rend-il compte de la situation politique et militaire désastreuse dont souffre l'Allemagne ? Il écrit :

Au cours de l'année, les occasions ne manquèrent pas de consacrer un poème ou un spectacle ou un jour de festivité. La Poésie romantique, un grand défilé de redoute, le 30 janvier, puis à nouveau le 16 février, furent accompagnés d'un cortège de peuples russes, également avec poèmes et chants. La présence de l'impératrice d'Autriche à Karlsbad m'apporta d'agréables obligations, et plus d'un autre petit poème fut composé discrètement 7.

Il se félicite que le ministre français Portalis demande si Goethe a effectivement donné sa permission pour l'impression des *Affinités électives* et ajoute : « Tant les Français se faisaient déjà, en ce qui concerne la propriété intellectuelle, de plus justes idées, auxquelles les bons Allemands ne s'élèveront pas de sitôt 8 ! » En fait, comme tout écrivain qui se respecte, Goethe se réfugie dans une tour d'ivoire égoïste.

Le 10 novembre 1810, Goethe arrive à Töplitz et s'installe dans la même demeure que celle où vient de s'établir le roi de Hollande, Louis, frère de l'empereur. Les deux hommes se rencontrent souvent. Louis fait une excellente impression sur Goethe qui trouve le personnage bon et affable. C'est un pacifique qui ne semble pas approuver l'esprit guerrier de son frère. Il ne supporte pas, selon Goethe, qu'on tourmente un animal ou un cheval ou qu'on maltraite un enfant. C'est un homme très religieux et respectueux de la morale chrétienne. Il souffre de rhumatisme et semble quelqu'un de maladif, mais Goethe admire qu'il se soit opposé à Napoléon : « À Töplitz, écrira Goethe, je répétais à mes amis qu'on ne quittait jamais le roi de Hollande sans se sentir meilleur [...] On conçoit qu'un si noble cœur porte en lui comme une vénération innée pour les peuples du Nord. Aussi le roi de Hollande a-t-il un penchant secret pour la Prusse et pour la Saxe. Son royaume n'est pas de ce monde et encore moins de ces temps-ci 9. » Le témoignage de Goethe est intéressant, car on a toujours considéré en France Louis, père du futur Napoléon III, et mari d'Hortense de Beauharnais, comme un personnage falot et sans envergure.

À la fin de l'année paraît *Le Traité des couleurs* qui constitue une véritable révolution, puisqu'il met en doute les théories de grands scientifiques sur le même sujet, parmi lesquelles celles de Newton, et qu'une polémique s'installe entre Goethe et certains savants jugeant que le poète a été cette fois un peu trop loin, et s'est servi plus de son imaginaire que de ses connaissances scientifiques. Aujourd'hui, sur bien des points de ce traité qui sera souvent repris, modifié et augmenté par son auteur, on donne raison à Goethe contre Newton.

En 1811, Goethe commence la rédaction effective de *Vérité et Poésie*,

(*Dichtung und Wahrheit*), maintes fois interrompu. Il se réjouit qu'une nouvelle salle de spectacle ait été construite à Halle qui réunit tous les avantages de celles de Lauchstädt. Et parle de tous les artistes avec lesquels il est mis en relation. Comme chaque année il prend les eaux à Karlovy Vary. Il se lie avec un certain Lefebvre de la légation française à Cassel et avec le baron Reinhard, évoquant avec lui, au cours de conversations multiples, et pour son plus grand agrément, « la poésie et l'histoire françaises ». Étrangement, jusqu'à ce jour, Goethe ne semble pas se préoccuper de la situation en Europe, totalement bouleversée par la comète Napoléon. Bien plus, il s'en accommode fort bien. Il reçoit Achim von Arnim et sa femme Bettina Brentano.

CORRESPONDANCE ENTRE GOETHE ET BETTINA BRENTANO

Goethe entretient depuis 1807 une correspondance d'une très belle qualité avec Bettina Brentano, ce qui va nous obliger à revenir quelque peu en arrière dans la chronologie de la vie de l'écrivain que nous suivons année après année. Bettina, alors âgée de vingt-cinq ans, aime les célébrités et, à travers elles, devenir aussi une femme connue et reconnue. Elle entretiendra avec Beethoven la même relation amicalement amoureuse, mais son romantisme est des plus sincères et son imagination des plus fécondes lorsqu'il s'agit de cultiver avec les hommes qu'elle estime des rapports toujours affectifs, mais qui ne relèvent que de l'amitié amoureuse dont elle aime à développer tous les thèmes.

La première lettre écrite par Bettina est déjà fort exaltée et bien dans la manière romantique. Bettina, qui a connu la mère de Goethe, qui fut une de ses premières amies, n'hésite pas à écrire, non sans une certaine hardiesse, au poète :

Qu'est-ce donc que je veux ? Raconter comment l'exquise bienveillance que j'ai trouvée en vous fructifie dans mon cœur et étouffe violemment tout le reste [...] Je ne puis me défendre de m'abandonner à un sentiment qui a surgi de mon cœur comme la jeune semence au printemps. Cela devait être, et la semence avait été mise en moi. Ce n'est point de propos délibéré que, d'un entretien d'un moment, j'ai été souvent portée à vos pieds, que je me mets à genoux et repose ma tête sur votre sein ou que je presse votre main sur ma bouche, ou que debout, à votre côté, j'embrasse votre cou [...] La réponse que je me fais faire en votre nom, je l'articule ainsi : « Mon enfant, ma jolie jeune fille ! Tendre cœur 10 ! »

Ses relations, toujours épistolaires, vont se poursuivre, mais étrangement, bien que non dénuées d'une certaine sensualité, elles sont plus celles d'un père aimant envers sa fille, que celles de deux amants échangeant des propos galants. Le 16 juillet 1807, Goethe écrit : « Je ne te dis pas : viens ! Je ne veux pas troubler le petit oiseau

dans son nid ; mais il ne serait pas mal accueilli de moi, le hasard qui mettrait à profit l'orage pour l'amener heureuse sous mon toit 11. » À cette invitation Bettina se rend sans doute ; car sa lettre du 1^{er} août, écrite de la Wartbourg, la nuit, est sans équivoque :

Ami je suis seule, tout dort, et je reste éveillée, de sorte que c'est presque comme si j'étais avec toi. Peut-être, Goethe, ce fut le plus grand événement de ma vie, le moment le plus fécond et le plus heureux [...] Il a fallu me séparer de toi par un dernier baiser. Mais je croyais être suspendue pour jamais à tes lèvres [...] Tu m'as aimée, je le sais ; quand tu me menais par la main dans la rue, j'ai reconnu à ton souffle, au son de ta voix, à quelque chose qui respirait autour de moi, que tu m'avais reçue dans ta vie intime 12.

Les phrases de Bettina sont significatives : « Je voudrais prendre ta main chérie sur mon cœur et te dire comme je t'aimerai toujours ici ou là-bas, et comme la paix et la plénitude sont en moi depuis que tu sais. » Ou encore : « Vraiment je fais comme si j'étais ta bien-aimée ; j'écris, je griffonne, je fais des pâtés et des fautes d'orthographe et je me dis toujours : ça n'a pas d'importance, je l'aime 13. » Elle ne cache pas non plus son affection pour son mari Achim von Arnim dont elle aime l'âme courageuse et le noble cœur. Ce partage ne la culpabilise pas du tout. Elle appelle Goethe « mon cher Maître ». Celui-ci lui répond parfois, mais peu souvent, lui disant qu'il étouffe sous ses lettres et sous tant d'éloges, ajoutant dans une missive datée du 24 février 1808 à Weimar : « Vous voyez donc, ma très chère, comme on peut, par sa générosité même, s'exposer aux reproches. » Et Bettina d'écrire un peu plus tard : « Que tes yeux soient encore aimables, comme ils l'ont toujours été pour moi, je veux mourir dans la foi en Toi 14. »

Elle va poursuivre ces déclarations qui relèvent autant d'une sincérité intime que d'un délire volontaire auquel elle se prête avec candeur, et finit par croire : « Je t'aime plus qu'un fils aime sa mère, qu'un ami, au moment où il te sauve la vie. Comme je t'aime 15 ! » Goethe parfois lui répond, mais avec beaucoup de froideur et de distance. Il aime Christiane Vulpius dont Bettina adroitement fait l'éloge, il ne tient pas à entamer une nouvelle histoire d'amour. Il est désormais un homme rangé. Mais Bettina est insatiable : « Adieu, toi, l'unique et riche printemps de ma vie, au moment où aucune forêt, aucune prairie ne verdit, mon bien-aimé 16. » Goethe se tait longuement, mais Bettina revient à la charge et pense qu'il l'aime comme son propre enfant : « Il est temps maintenant que je termine ma lettre, mais je t'accable encore de caresses. Je ne te demande pas si cela te plaît ; je m'assieds selon mon habitude naturelle sur tes genoux, prends ton cou dans mes bras, embrasse tes yeux jusqu'à ce que j'en sois aveugle 17. » On ne sait si c'est la réalité ou un fantasme que cette femme exprime. Mais la teneur de sa correspondance, si délirante soit-elle, est d'une beauté romantique et poétique qui la rend attachante.

Goethe, pour ne pas se compromettre, se contente de lui répondre que ses lettres lui font grand plaisir.

Il fait même preuve d'une certaine adresse, ainsi le 3 novembre lui écrit-il, témoignant d'une lassitude courtoise : « On ne peut, ma chère Bettina, entrer en lutte avec toi ; tu surpasse tes amis en paroles et en actes, en gentillesse et en dons, en amour et en divertissement ; on doit s'y résigner et t'envoyer en revanche autant d'amour que possible, quand bien même ce serait le silence [18](#). » Et d'ajouter que les lettres de Bettina lui rappellent le temps où il était aussi fou qu'elle. Allusion à sa jeunesse werthérienne. Dans une lettre antérieure de deux ans, Bettina avait écrit à Goethe :

Votre mère est très gaie et se porte bien ; elle mange beaucoup de raisin et de pêches, elle boit deux fois plus de vin que l'an passé ; elle va au théâtre par n'importe quel temps [...] et dans ses moments de franche gaîté, elle me chante : « Tendres âmes fidèles dont le sort ne rompt point les serments », ou bien : « L'Amour prend des ailes, parce qu'elle ne peut attendre plus longtemps. » Elle aime beaucoup son petit-fils Guillaume [en réalité le fils de Goethe et de Christiane Vulpius se prénomme August] et dit de lui qu'il a des yeux extraordinairement beaux, mais qu'il n'a pas une aussi belle bouche que son fils [19](#).

Le 23 février 1808, Bettina explique à Goethe qu'elle a fait une petite fête avec Achim von Arnim en l'honneur de Savigny, un célèbre juriconsulte, et qu'elle y a invité sa chère mère. Celle-ci, en compagnie des convives, a chanté plus fort encore que les autres pour saluer Savigny. Puis tout le monde a bu à la santé de ce dernier et aussi de Goethe. À la fin du dîner, la mère de Goethe a lu un conte puis, le souper venu, tous les convives ont porté des toasts à la santé de Goethe, et tout le monde a dansé.

Le 22 avril 1808, Bettina, qui se trouve dans la demeure de la mère de Goethe, dit au revoir à August qui est venu visiter sa grand-mère et l'embrasse trois fois sur la bouche, afin, dit-elle, de « garder en moi le souvenir de toi ». Elle raconte aussi à Goethe dans une lettre, postée de Landhust, ville où demeure Savigny le juriconsulte, le 18 décembre 1808, les derniers moments passés aux côtés de sa mère qui est en train de mourir :

À mon retour, je fus avec ta mère pendant ses derniers jours, et elle fut alors plus aimable, plus consolante et plus affable que jamais. La veille de sa mort, j'étais auprès d'elle, je lui baisais la main, reçus pour toi son adieu amical, car je ne t'ai pas oublié un seul instant, et surtout pas alors, car je savais qu'elle m'eût volontiers laissé ton amour en héritage. Maintenant elle est morte, elle devant qui je déployais les trésors les plus précieux de ma vie [20](#).

Bettina a toujours la grande adresse d'écrire aussi à Christiane Vulpius et de lui envoyer des cadeaux au moment de Noël et du jour de l'an. Celle-ci lui répond, le 30 janvier 1809. On peut voir à travers cette lettre avec quelles révérence et admiration elle parle de son époux, lui donnant le titre de conseiller intime. La simplicité de ses

propos, qui ne sont certes pas ceux d'une femme de lettres, est des plus touchantes :

Vous me faites espérer votre visite. Le conseiller intime et moi-même voyons approcher ce jour agréable avec joie, et nous souhaitons seulement qu'il arrive bientôt, car le conseiller intime retourne probablement à Karlsbad au milieu de mai. Quant à moi je pense rester à Weimar jusqu'à fin juin. Goethe se porte extraordinairement bien cet hiver, grâce à l'action bienfaisante des sources. À mon retour [Christiane avait séjourné deux mois à Francfort], il m'a semblé tout rajeuni, et hier, comme c'était chez nous une cour plénière, je l'ai vu pour la première fois revêtu de ses ordres et de ses rubans ; il était magnifique et superbe ; je ne puis assez l'admirer. Mon plus ardent désir eût été que sa mère ait pu le voir ainsi. Il se moquait de mon immense joie. Nous parlons beaucoup de vous [21](#).

Depuis Munich, le 16 juin 1809, Bettina dans une nouvelle lettre à Goethe fait allusion à la guerre qui fait alors rage et qui se terminera par la bataille de Wagram :

Si la guerre, l'orage et les nouvelles de dévastations ne détruisaient pas dans le cœur de l'homme le calme créateur, un vent léger qui passe parmi les brins d'herbe, le brouillard qui se détache de la terre, le croissant de lune qui quitte les montagnes, ou bien même des spectacles solitaires ou des attitudes de la nature pourraient éveiller en lui de profondes pensées. Mais maintenant, en cette époque troublée où les fondements de toutes choses craquent et se tordent, personne ne veut accorder une place à une pensée, personne n'a temps de le faire [22](#).

Goethe, le 25 octobre 1810, écrit à Bettina qu'il entend rédiger ses confessions et qu'il a besoin de son aide :

Ma bonne mère n'est plus, ainsi que beaucoup de personnes qui auraient pu me rappeler le passé que j'ai souvent oublié. Toi tu as passé de belles années avec ma chère mère, tu as entendu parler à plusieurs reprises de ses contes et de ses anecdotes et tu portes et conserves tout cela dans ta mémoire fraîche et vivante. Mets-toi donc tout de suite à écrire ce qui me concerne et ce qui concerne les miens. Tu me feras une grande joie et je t'en serai très reconnaissant [23](#).

Dans une lettre fort longue, toujours à Goethe du 14 novembre 1810, Bettina écrit :

Elle [la mère de Goethe] aimait extraordinairement ton fils [August]. La dernière fois qu'il fut chez elle, elle chercha à savoir s'il aimait bien son père ; il lui répondit que toutes ses études, toute son activité tendraient à t'être agréable. Des heures durant, elle parlait de toi avec lui, quand j'arrivais, elle s'arrêtait. Le jour où il est parti, elle était très gaie. Elle me raconta sur lui beaucoup de choses, et te prédit beaucoup de joie. Au coin de la porte Catherine qui était le dernier endroit d'où il pouvait voir ses fenêtres, il agita son mouchoir ; cela l'avait touchée au plus profond de son cœur, elle me l'a raconté plus d'une fois ; mais le lendemain, lorsque son coiffeur vint et lui dit que la veille il avait rencontré le jeune Goethe [August] qui l'avait chargé de saluer encore une fois Madame la Conseillère de sa part, elle fut remplie de joie et prisait beaucoup cette marque d'amour [24](#).

Pendant trois années, cette correspondance va se poursuivre presque toujours sur le même ton avec des sentiments exacerbés, propres à Bettina. Ce n'est pas par hasard si ces lettres parurent la première fois sous le titre *La Correspondance avec une enfant*. Cette correspondance, par son ton, sans retenue, en a agacé plus d'un. On a parlé de

divagations fantastiques. Elle fait penser que Goethe se laisse complaisamment adorer comme s'il était une statue. On sait aussi que Bettina a repris cette correspondance, pour la modifier et même l'altérer afin de mieux nourrir sa fantaisie romanesque. Elle n'a pas hésité à se présenter comme l'inspiratrice de Goethe et de son *Divan*, un de ses derniers livres. Bref, sa correspondance présente des inexactitudes souvent grossières. Lorsque Goethe lui parle d'elle, il lui dit qu'elle est une « charmante image » ou encore le 12 novembre 1810 : « Continue à être aussi aimable et aussi gracieuse. » Ce qui est bien peu par rapport aux déclarations insistantes de Bettina.

Bettina se fait alors de plus en plus provocante, comme en témoigne le passage de cette lettre en date du 28 novembre 1810 : « Quoi qu'il en soit, même si je ne te possède pas, je te possède pourtant ! N'est-ce pas [25](#) ? », et elle lui répète plusieurs fois dans la même lettre : « Je te possède. » Le mois même de la mort de Goethe, depuis Berlin, le 8 mars 1832 (elle a alors quarante-sept ans), elle revient à la charge, mécontente du silence de Goethe : « Tous ceux qui m'approchent m'aiment ; ne me connais-tu donc plus ? Si tu savais comme tu me fais mal ; je puis regarder dans ma vie comme dans le clair jeu des vagues, mais je n'ai pas le droit de me revoir dans les bras qui seuls m'ont serrée avec amour ; la vérité, l'unique vérité qui porte en elle la valeur de sa réalisation, a été supprimée par toi, qui pourtant a donné le souffle à sa vie. Oublie, oublie tout cela, et embrasse en moi de nouveau l'enfant qui t'offre avec une confiance naïve ces lignes audacieuses [26](#). »

Goethe a pourtant essayé de mettre un terme à cette correspondance en 1811, trouvant Bettina un peu trop extravagante. Mais elle continuera de lui écrire de loin en loin par la suite d'autres lettres, comme cette dernière que nous venons de lire. Hystérie diront certains : ce serait définir l'amour au cœur du romantisme allemand avec nos mots et notre mentalité d'aujourd'hui, ce serait faire un contresens. Goethe a la sagesse de ne point se laisser emprisonner dans les rets de cette amoureuse, mais jamais il ne l'abandonnera, jamais il ne lui reprochera ses sentiments aussi exagérés qu'inadaptés à sa condition de femme mariée. Il comprend Bettina, mais ne veut pas la suivre. Il ne la trouve ni folle, ni irresponsable. Il sait d'expérience que la passion amoureuse est irrépressible. Son attitude à l'égard de Bettina est des plus dignes ; elle est aussi la seule possible.

GOETHE ET BEETHOVEN

Bettina a cependant attiré fort justement l'attention de Goethe sur le compositeur Ludwig van Beethoven. Depuis Berlin, le 11 mai 1811, elle lui envoie une lettre : « Beethoven m'a écrit, il me parle beaucoup

de toi : “Si vous lui écrivez, dites-lui tout ce qui peut faire qu'il m'aime, car j'aspire à rien tant qu'à l'amour de cet homme ; depuis que je me le représente, je suis moins malheureux qu'auparavant et je ne pense plus que le monde est désert.” Son ouverture d'*Egmont* est magnifique ; à mon avis c'est le meilleur morceau ; tu dois déjà avoir toute la musique, car il m'écrit : “J'envoie sous peu à Goethe cette musique que j'ai faite par amour, par pur amour pour lui.” » Après avoir dit à Goethe du mal de ses amis, dont elle est jalouse, elle fait une exception pour Beethoven en écrivant dans la même lettre : « Il a l'esprit libre, il a reçu de toi une riche bénédiction, il t'a saisi avec toutes les forces d'une nature libre ; c'est un témoin vivant de ta magnificence 27. »

Bettina ne s'est pas trompée, Beethoven a adressé à Goethe la partition d'*Egmont*, personnage qui le touche particulièrement parce que son histoire tragique se déroule dans les Flandres, dont Beethoven est issu par de lointaines origines. D'où chez Beethoven son refus de changer son « van » en « von ».

Goethe, très touché de cet envoi, lui fait parvenir une lettre de Karlovy Vary le 25 juin 1811 :

La bonne Bettina Brentano mérite bien la sympathie que vous lui avez témoignée. Elle parle de vous avec ravissement et la plus vive affection, elle compte les heures qu'elle a passées auprès de vous parmi les plus heureuses de sa vie.

Je trouverai sans doute en rentrant chez moi la musique d'*Egmont* que vous avez bien voulu me destiner et je vous en suis d'avance reconnaissant 28.

Goethe espère une prochaine visite de Beethoven à Weimar notamment au moment des fêtes musicales où il trouvera un accueil digne de son mérite.

Or, cette rencontre, arrangée par Bettina, se produit à Töplitz en juillet 1812.

Beethoven a vingt ans de moins que Goethe, mais c'est l'écrivain allemand qu'il admire le plus. En 1823, Beethoven écrira cette lettre à Goethe :

L'admiration, l'amour et l'estime que je portais dans ma jeunesse à l'unique et immortel Goethe me sont restés à jamais. Voilà ce qui est difficile à exprimer par des mots, surtout quand on est aussi rude que moi qui n'ai jamais pensé qu'à m'approprier le domaine des sons. Mais un sentiment particulier me pousse constamment à vous dire tout cela, étant donné que je vis dans vos écrits 29.

En revanche, Goethe ne s'exprimera jamais sur la musique de Beethoven ou du moins que d'une manière très superficielle. Il préfère celle du XVIII^e siècle, Mozart et Haydn et même Haendel.

C'est Goethe qui, le premier, rend visite à Beethoven, le 19 juillet 1812. Trois autres rencontres suivront. Goethe est tout de même impressionné :

Je n'ai jamais vu un artiste plus puissamment concentré, plus énergique, plus intérieur.

Il écrira plus tard :

Son talent m'a plongé dans l'étonnement. Mais c'est malheureusement une personnalité tout à fait indomptée. Il n'a sans doute pas tort de trouver le monde détestable ; mais vraiment, il ne le rend ainsi plus plaisant ni pour lui ni pour les autres. Il est très excusable et très à plaindre d'ailleurs, car il devient sourd, ce qui nuit peut-être moins à la partie musicale de son être qu'à la partie sociale [30](#).

Beethoven ne garde pas de sa rencontre avec Goethe un souvenir marquant. Il le trouve trop sage, trop diplomate, trop mondain, en un mot, pas assez romantique, c'est ce qu'il dit le 9 août à son éditeur. Goethe est encore un homme du XVIII^e siècle, Beethoven appartient, lui, au XIX^e siècle.

Goethe et Beethoven se promènent un jour dans le parc thermal de Töplitz et y croisent la famille impériale autrichienne. Goethe cède le passage, ôte son chapeau et s'incline. Beethoven n'en fait rien, passe son chemin, prend un air bougon et garde son chapeau sur la tête. En bref, cette rencontre n'a pas apporté à Goethe, pas plus qu'à Beethoven, la satisfaction et la révélation qu'ils en attendaient.

GOETHE POURSUIT SA CARRIÈRE SANS SE PRÉOCCUPER DE LA GUERRE

1812, l'année de tous les dangers, s'ouvre pour Goethe dans l'enthousiasme. Le théâtre de Weimar donne des représentations de *Roméo et Juliette*. Goethe travaille avec ses assistants à l'adaptation de *La vie est un songe* de Calderón. La troupe du célèbre Iffland, acteur, metteur en scène et directeur du Schauspielhaus de Berlin, donne également des représentations à la fin de l'année. Goethe poursuit son autobiographie, *Vérité et Poésie*, et compose des poèmes en l'honneur des majestés impériales à Karlovy Vary. On pourrait continuer cette énumération bien tranquillement comme le fait Goethe, si nous ne savions pas que Napoléon et Alexandre I^{er} se sont brouillés, et que la menace de l'invasion de la Russie aura lieu ou a eu lieu, ce que même à travers les lignes de Goethe on ne saurait deviner. Inconscience ou désir d'oublier le monde extérieur ? On reste pantois. À Iéna, par exemple, il voit, visiblement en pleine guerre franco-russe, Marie Pavlovna, fille du tsar qui avait épousé Karl Friedrich de Saxe-Weimar en 1804.

1813 survient, sans que Goethe n'en ait soufflé mots dans ses *Annales*, qui constituent un répertoire de ses activités au cœur d'événements historiques dont il ne peut se désintéresser, étant donné ses fonctions de conseiller occulte du prince de Saxe. Il évoque ses productions poétiques, fait imprimer le troisième volume de sa biographie qui obtient un certain succès, « malgré les temps défavorables ». A-t-il eu, en sa qualité d'homme mêlé par son prince à la politique, un devoir de réserve ? Toutes les hypothèses sont permises et on peut espérer qu'il s'expliquera à la fin de sa vie dans ses *Conversations* avec Eckermann. Mais n'anticipons pas, c'est le Goethe au jour le jour et année après année que nous suivons, souvent totalement étranger en apparence aux événements dramatiques qui l'entourent. Il se vante d'avoir eu le bonheur éminent de connaître les grands esprits de son temps, il enrichit sa collection d'œuvres d'art, il revient aux sciences naturelles et à la géologie.

Enfin, Goethe passe aux aveux devant les questions que tous ses biographes se posent en ces heures à la fois terribles et cruciales :

Ici je dois signaler encore un trait particulier de ma conduite. Dès qu'il se formait dans le monde politique un orage menaçant, je me jetais capricieusement dans les régions les plus lointaines ¹.

Nous l'aurions deviné. De retour de Karlovy Vary, il étudie l'Empire chinois ! Certes, il est bien contraint d'avouer que la guerre vient le rattraper. Un corps d'armée de Prusse occupe Weimar et se conduit fort mal. Goethe quitte alors cette ville, passe à Dresde où il aperçoit des cantonnements russes, et fait allusion à la rencontre de Töplitz qui devait préfigurer une alliance de toutes les puissances européennes contre Napoléon. C'est alors la bataille de Lützen gagnée par les Français qui provisoirement occupent Dresde. Il y croise une dernière fois Napoléon au palais Brühl. Il observe les manœuvres, les parades, puis revient à Weimar. La jeune garde française vient à y passer et le général français Travers, dont il a fait naguère connaissance lorsqu'il accompagnait Louis Bonaparte, roi de Hollande, et frère de Napoléon, occupe sa demeure, puis c'est la bataille de Leipzig en octobre 1813 qui, prenant l'appellation de « bataille des Nations », est toujours regardée comme la défaite majeure de Napoléon et sera suivie de beaucoup d'autres.

Ce qui satisfait Goethe, ce sont les sommités qui après cette bataille font escale à Weimar, Humboldt, ami de longue date, Metternich, ministre des Affaires étrangères d'Autriche, le chancelier de Prusse, Hardenberg, les princes de Wurtemberg, de Prusse, la princesse électrice de Hesse. Les Cosaques surviennent et s'emparent de l'envoyé français. Les Français occupent à nouveau la ville de Weimar dont ils sont chassés rapidement par les Autrichiens.

GOETHE ET SON AFFIRMATION D'UN NATIONALISME ALLEMAND

Dans une lettre à Caroline de La Motte-Fouqué, épouse du poète Friedrich de La Motte-Fouqué, écrite en décembre 1813, Goethe pour la première fois se dit favorable à l'unité allemande qui, selon lui, est la seule capable de sauver son pays. Cette pensée politique, dont Goethe est si avare, nous la recueillons enfin, sans doute parce que la France est en pleine défaite, notamment après la bataille de Leipzig :

Le remède le plus sûr à tous les maux de la patrie, le moyen le plus rapide de faire renaître une vie nouvelle sur les ruines du passé, c'est que les Allemands se rendent enfin justice entre eux et s'accordent les uns aux autres une estime, non seulement tacite, mais avouée, chaleureuse. En vérité la défiance et le dépit réciproques, les dissensions que sèment et fomentent comme à plaisir tant de gens, rien n'étant plus aisé, tandis qu'il en est peu à faire dominer la modération et l'équité, cette tâche est fort difficile, les conflits de personnes ou de principes, nés à propos de questions indifférentes et qui ne riment à rien, enfin toute la triste litanie dont retentit la littérature allemande, tout cela nous a fait plus de tort que l'invasion étrangère, en compromettant la confiance et l'attachement mutuels.

Si la grande époque que nous traversons à présent pouvait disposer les esprits à s'apprécier les uns les autres en Allemagne, il ne nous faudrait pas davantage pour triompher des maux du présent et marcher avec confiance vers l'avenir [2](#).

Goethe a fort bien compris que Napoléon s'est servi de la division de l'Allemagne en multiples États et principautés pour créer la Confédération du Rhin où il a placé dans des royaumes artificiels des souverains qui lui étaient acquis.

Il renchérit dans une lettre à Sarah Grotthus, une amie, après avoir lu *De l'Allemagne* de Mme de Staël :

Si, grâce à ce livre, les Allemands pouvaient apprendre à mieux se connaître, faire un second pas important : mieux apprécier le mérite de leur prochain, au lieu de cette lutte incessante où ils se sont complu jusqu'ici, unir enfin leurs efforts dans l'art et la science, triompher de leur esprit de parti, de leurs mesquines jalousies, comme ils ont triomphé du joug étranger, nul peuple contemporain ne saurait les égaler. Pour voir dans quelle mesure ce vœu est réalisable, il nous faut attendre les premiers temps de cette paix que nous espérons **3**.

Le vœu formé par Goethe ne sera pas suivi d'effets. Metternich mettra un terme à l'idéologie des nationalités que, par un effet boomerang, les Français avaient introduite en Europe, afin que l'Autriche puisse dominer le continent sur une Allemagne divisée. C'est seulement en 1866, à Sadowa, que l'Autriche, défaite par la Prusse, verra s'effacer son pouvoir et que Bismarck pourra enfin songer à l'unité allemande.

Quelques jours plus tard dans une lettre à Achim von Arnim, Goethe se réjouit du succès des alliés si rapide et si grand. Il explique dans une autre missive à Christian Heinrich Schlosser, le 25 novembre 1814, comment il a pu échapper à la guerre, à l'agitation des esprits et aux circonstances fâcheuses qui ont dissous le Cercle de Weimar et d'Iéna, en se jetant dans les études, et en se repliant sur lui-même, en écrivant *Vérité et Poésie*, et en se « mirant » en lui-même !

En 1814, il poursuit son récit avec la même insouciance et peut-on penser le même égoïsme. Il voyage comme si l'Allemagne n'avait jamais connu la guerre, et termine, laconique : « Parmi les événements publics, je note seulement la prise de Paris [le 31 mars]. J'assiste à Francfort à la première célébration du 18 octobre [l'anniversaire de la bataille des Nations l'année précédente à Leipzig]. » Sans doute Goethe est-il content de l'issue de cette guerre, lui qui n'a jamais caché son nationalisme allemand. Mais un homme aussi universel se doit de considérer ces victoires comme des événements provisoires voire sans importance. Sans doute voit-il plus haut et plus loin, comme le montreront ses *Conversations* avec Eckermann à la fin de sa vie. L'Europe est certes débarrassée de Napoléon, mais Goethe ne renvoie pas la Légion d'honneur que l'empereur lui a décernée !

GOETHE AMOUREUX DE MARIANNE VON WILLEMER

Cette année-là, il a soixante-cinq ans, mais son cœur est resté jeune et il tombe amoureux de Marianne von Willemer, née en 1784 et fille adoptive du banquier Johan-Jakob von Willemer. Elle s'est consacrée dès l'âge de quatorze ans à la danse, si bien que Clemens Brentano, le frère de Bettina, en tombe amoureux. Elle danse à Francfort en 1798 devant Willemer, Brentano, Goethe et sa mère.

Ce n'est qu'en 1814 que Goethe, s'arrêtant chez Willemer, dans sa maison de campagne, trouve les enfants de celui-ci, mais aussi celle que Willemer appelle sa pupille, Marianne, qu'il va épouser peu de temps après. Goethe revient un mois plus tard et retrouve donc Marianne mariée, et qui semble déçue par son mariage. À soixante-cinq ans, de l'avis général, Goethe est toujours un très bel homme, et la jeune épouse éprouve pour le grand écrivain une indéniable attirance.

Une amitié, toujours naturellement amoureuse, naît entre le poète et la danseuse, ce qui ne semble pas rendre l'époux jaloux. Ils s'échangent des poèmes, Goethe sous le nom de Hatem, Marianne sous celui de Souleika, qui seront insérés plus tard dans le *Divan occidental-oriental*, achevé en 1816 et dont nous donnerons des citations. Il y a ainsi des dizaines de petits dialogues d'amour de style persan et de contes des mille et une nuits, qui comme les perles d'un collier s'enfilent dans une exaltation poétique orientale de toute originalité. Goethe n'a surtout pas oublié son *Voyage en Italie* dont il poursuit le récit qui ne sera terminé qu'en 1829.

GOETHE ET L'ÉDIFICATION D'UNE EUROPE POSTNAPOLÉONNIENNE

En 1815, Goethe s'intéresse aux mœurs de l'Orient et à ses civilisations. Comme nous sommes en plein congrès de Vienne et que la paix est revenue en Europe, il peut écrire : « Le ciel politique semblait peu à peu s'éclaircir ; le désir me prit de courir le monde et surtout de visiter ma libre ville natale [Francfort, si longtemps occupée par les Français] à laquelle je pouvais de nouveau prendre intérêt. » C'est alors qu'il s'apprête à achever le *Divan*. Il va de villes en musées et en bibliothèques, après s'être visiblement senti quelque peu reclus dans sa province de Weimar pendant les dernières années qui ont précédé la chute de Napoléon. Il est aperçu tour à tour à Cologne, à Wiesbaden, à Heidelberg, à Mayence, à Francfort et à Darmstadt.

Je pus reconnaître dans ce voyage combien j'avais perdu à notre malheureux état de guerre et d'esclavage, qui m'avait alors séquestré dans un coin de notre patrie [4](#).

Pourtant, jamais Goethe, comme le souligne un commentaire du

catalogue de l'exposition sur Goethe qui a eu lieu à Bibliothèque nationale à Paris pour le centenaire de sa mort en 1932, ne veut se départir ni de son admiration pour Napoléon qu'il compare simplement à un Titan déchu retourné à l'abîme, ni de son attirance pour la France, « une des nations les plus civilisées de la terre, à qui je dois une si grande part de ma propre culture ».

À Bieberich, petite ville au bord du Rhin, il est tout flatté de rencontrer Son Altesse Impériale l'archiduc Charles d'Autriche qui lui fait un rapport, cartes à l'appui, sur ses campagnes militaires récentes. Mais Goethe voit surtout dans ces cartes la géologie sous-jacente. Il poursuit son travail sur son *Traité des couleurs*, publié en 1810, qu'il complète, et, revenu à Weimar, s'occupe à nouveau de théâtre.

Malgré tout, nous sommes en 1815, et il ne peut se permettre de ne pas mentionner le retour de Napoléon qui selon ses dires « effraya l'Europe ». « Un recrutement général fut ordonné dans toute l'Allemagne », ajoute-t-il. À ceux qui s'acharnent contre l'empereur, il lance : « Laissez tranquille mon empereur. » Ce « mon » est une sorte d'acte de reconnaissance tout à fait exceptionnel de la part d'un Allemand. Goethe se trouve à Wiesbaden au moment de la bataille de Waterloo le 18 juin 1815, qui est d'abord annoncée comme perdue, « et puis ce fut une explosion de joie délirante quand on sut qu'elle était gagnée. Dans la crainte de voir les troupes françaises se répandre aussi vite qu'autrefois dans les provinces, les curistes faisaient déjà leurs paquets, et, remis de leur épouvante, ils se consolèrent 5. »

Décidément, il y a chez Goethe, ce bourgeois anobli, d'incontestables attitudes de parvenu, lorsqu'il énumère, après la seconde chute de Napoléon, tous les archiducs, princesses, ducs et duchesses qu'il a connus, et le grand-duc héritier de Mecklembourg, les comtes, et à Weimar le tsar Alexandre I^{er} et toute sa suite, y compris l'impératrice de Russie.

Pourtant, la paix rétablie, Goethe, qui en 1815 a soixante-six ans, s'installe dans une sorte d'attitude digne d'un Grand Sage qui lui confère dans le monde une certaine renommée. Sa vie, déjà accomplie à travers toutes ses œuvres, sauf le *Second Faust* qu'il achèvera l'année de sa mort, se poursuivra pourtant encore dix-sept ans au cours desquels il aura avec Eckermann des conversations sur ses souvenirs et ses réflexions qui reprendront, élargiront et développeront son existence passée. Mais on peut dire que Goethe va désormais s'employer à recueillir la gloire de toute son œuvre déjà écrite et publiée, tandis que sa vie privée — sa femme est morte en 1816, et son fils August aura trois enfants qui ne lui laisseront aucune postérité — l'intéresse moins.

Un intermède sentimental vient à cette époque s'installer dans la vie de Goethe. Charlotte, la Lotte de Werther, est de passage à Weimar

pour y voir sa sœur. Elle a eu alors dix enfants, dont deux sont décédés. Goethe la revoit non sans émotion, mais le temps a passé, l'âge est venu pour celle qui a soixante-trois ans et non plus vingt-deux ans. Elle est veuve depuis mai 1800. Thomas Mann a écrit un beau roman sur cet épisode de la vie de Goethe, *Charlotte à Weimar*, paru en 1939.

LÉGÈRE BROUILLE PUIS RÉCONCILIATION DE GOETHE AVEC LE DUC DE WEIMAR. GOETHE TOUJOURS HYPERACTIF

Goethe dans ces années 1817-1822 entre aussi en conflit avec le duc de Weimar au sujet du théâtre dont on a vu à plusieurs reprises qu'il constituait sa grande passion. Il fait jouer une pièce de Kotzebue, *Le Génie tutélaire*, reçoit le titre d'intendant du théâtre de la Cour et prend son fils comme adjoint. Mais Goethe, plein d'optimisme, doit vite déchanter. Il refuse de monter la pièce de théâtre, *Le Chien d'Aubry*, une pièce sur un chien, le duc Karl August en prend ombrage, car il aime les animaux et surtout a pour maîtresse une des actrices appelées à jouer dans cette pièce. Comme le prince insiste, Goethe lui envoie sa démission d'intendant du théâtre depuis Iéna où il s'est réfugié. Il songe même à quitter définitivement Weimar et à rejoindre l'impératrice d'Autriche, épouse de François II, qui rêve d'avoir un écrivain comme Goethe dans son entourage. Mais les duchesses de Weimar s'en mêlent et ramènent le duc à la raison. Aussi, lorsque les deux hommes se rencontrent à Iéna au jardin botanique, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Mais Goethe refuse de reprendre l'intendance du théâtre, prétextant la lourdeur de la tâche.

En 1817, Goethe, qui a maintenant presque soixante-dix ans, séjourne longuement à Iéna, avec ses manuscrits, ses dessins, ses appareils scientifiques, et plusieurs objets de ses collections. Recevant mission du duc de réorganiser et d'ordonner la bibliothèque qui est dans un piètre état, il fait faire des travaux surtout pour l'assainir. Hyperactif que rien n'arrête, il s'intéresse à l'école vétérinaire, à la géognosie, une fois de plus à la géologie et à la minéralogie, et reprend ses études sur la lumière et les couleurs.

Il veille toujours personnellement et soigneusement à l'édition de ses innombrables œuvres, comme sa relation de ses voyages en Italie et en Suisse, et reprend aussi sa biographie. Il s'occupe également d'une revue, *Art et Antiquité*, dont il parlera très souvent avec Eckermann à la fin de sa vie. Il se prend d'un goût immodéré pour la littérature anglaise et notamment pour les poèmes de Lord Byron, qualifié par lui de « génie extraordinaire », et dont il ne cessera de chanter les

louanges. Il lit également *Le Mémorial venu de Sainte-Hélène* du comte de Las Cases. Il assiste au jubilé de la Réforme, toujours en 1817, c'est-à-dire à l'anniversaire des fameuses quatre-vingt-quinze thèses de Luther qui est célébré à la Wartbourg, et continue de recevoir des amis venus de toute l'Allemagne et d'autres pays et qui veulent ainsi rendre hommage au plus grand de tous.

En 1818, il travaille toujours autant à reprendre, à modifier, à réécrire maintes de ses œuvres afin, toujours et encore, de les parfaire. Elles sont révélatrices de l'inlassable fécondité de l'écrivain, de l'essayiste, du poète, du scientifique, de l'humaniste intégral qu'il est peu à peu devenu. Non point du tout comme un touche-à-tout, mais comme un savant qui étudie à fond les matières auxquelles il s'intéresse. Jamais il ne les survole ou les résume ou s'en désintéresse par caprice. Il travaille sur tout ce que la terre et son intelligence et sa culture lui fournissent. Et il poursuit ses travaux d'embellissement de la bibliothèque de Weimar, en multiplie le nombre de volumes et lui donne une allure encore plus grandiose et confortable. Cette année est aussi marquée par la naissance de Walther, fils de son fils August et de sa belle-fille Ottilie. Voici donc Goethe devenu grand-père.

Le 1^{er} novembre 1818, il adresse une lettre au maréchal Macdonald, grand chancelier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, pour le remercier pour son élévation au grade d'officier, décidé par le gouvernement du roi Louis XVIII. On voit ainsi à quel point Goethe est considéré dans toute l'Europe comme un personnage à part, un homme de toutes les nations.

1819 commence par la mort de la reine de Wurtemberg et se termine par celle du grand-duc héréditaire de Mecklembourg. En mars, le dramaturge allemand August von Kotzebue, pour lequel Goethe éprouve peu d'attrance, parce qu'il est heurté par son esprit par trop réactionnaire, mais dont il reconnaît le talent, est assassiné par un étudiant. La femme d'Alexandre I^{er} de Russie fait un séjour à Weimar, tandis que Karl Bernhard, fils du duc, fête la naissance d'un héritier.

SOIXANTE-DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE GOETHE CÉLÉBRÉ DANS TOUTE L'ALLEMAGNE. PUBLICATION DU *DIVAN*

Cette année-là Goethe célèbre son soixante-dixième anniversaire, ce qui constitue un événement dans toute l'Allemagne, même si par « un bizarre caprice », écrit-il, il tente de se soustraire aux festivités. Il concède tout de même que dans sa ville natale à Francfort aient lieu des cérémonies commémoratives. Il reçoit une médaille d'or de la

diète de Mecklembourg pour s'être intéressé à l'édification de la statue de Blücher, l'un des « tombeurs » de Napoléon à Waterloo.

C'est cette année aussi qu'est publié *Divan occidental-oriental*, achevé en 1816 et qui paraîtra en douze livres jusqu'en 1827. Cette œuvre correspond à la phase orientale de Goethe, et marque l'intérêt qu'il nourrit à la fin de sa vie pour toutes les civilisations nées à l'est de l'Europe. Il y fait une synthèse de ses préoccupations de toujours, dans le domaine de l'expérience cosmique de l'érotisme, de l'ésotérisme et du gnosticisme. Il entend démontrer au cours d'un voyage poétique que l'Orient et l'Occident, avec leurs deux cultures, ne sont pas antinomiques. On en connaît l'inspiratrice principale, Marianne von Willemer.

Des poèmes du *Divan* montrent en effet à quel point Marianne et Goethe sont proches, et surtout il y a cette ambiguïté attrayante : on ne sait pas qui en est l'auteur, de Goethe ou de Marianne.

Souleika

M'adapter à ton regard,
À ta bouche, à ta poitrine,
Écouter ta voix,
Ce fut mon dernier et mon premier plaisir.
Hier, hélas, ce fut le dernier,
Puis la lumière et le feu s'éteignirent pour moi.
Tout ce jeu qui faisait ma joie,
Devint alors chèrement payé, lourd de dettes.

[...]

Hatem

Boucles charmantes
Vous me tenez captif
Dans l'ovale du visage :
À vous, serpents bruns et chéris,
Je n'ai rien qui puisse répondre ;
Rien que mon cœur :
Il est toujours le même,
Il se gonfle,
Épanoui comme une jeune fleur ;
Sous la neige et l'affreux brouillard
Un Etna se déchaîne devant toi.

[...]

Verse, verse encore ce flacon !
Cette coupe,
Je la bois à mon amie !
Si elle trouve un morceau de cendres,
Elle dira :
« Il s'est consumé pour moi. »

[...]

Souleika

Je ne veux jamais te perdre !
L'amour donne force à l'amour.
Tu seras, avec ton ardente passion,
La parure de ma jeunesse.
Ah ! Que ma tendresse est flattée
Lorsqu'on loue mon poète !
Car l'amour est la vie,

Et l'esprit, la vie de la vie 6.

Mais il demeure dans le *Divan* le fameux « Meurs et deviens », qui s'inscrit dans un poème titré *Bienheureuse ardeur* :

Dans la fraîcheur des nuits d'amour
Où tu reçois la vie,
Où tu la donnas
Une étrange impression te saisit
À la clarté du flambeau tranquille.
Tu ne restes plus enfermé dans l'ombre,
Et un nouveau désir t'entraîne
Vers un plus haut hyménée.
Nulle distance ne t'arrête,
Tu viens, tu voles, enchanté ;
Enfin, amoureux de la lumière,
Papillon tu es consumé.
Et tant que tu n'as pas compris
Ce « Meurs et deviens ! »
Tu n'es qu'un hôte obscur
De la terre ténébreuse 7.

LA RELIGION DE GOETHE

Il est un autre poème du *Divan* où on sent bien la plume de Goethe et qui évoque la mort et l'immortalité. C'est une constance chez lui ; obsédante, même s'il se garde bien d'en parler ouvertement, préférant la poésie qui cache souvent des pensées plus profondes et derrière laquelle lui-même se dissimule :

Pour se trouver dans l'infini, l'individu doit consentir à disparaître.
Tout être doit être mobile, agir en créant,
Se former d'abord puis se métamorphoser.
S'il arrête, ce n'est qu'une apparence.
L'Éternel se meut constamment en toute chose,
Car toute chose doit tomber dans le néant
Si elle veut persister dans l'être 8.

Confession panthéiste et pourquoi pas existentialiste ? On peut se permettre cette dernière hypothèse, lorsqu'on sait qu'au moment du mouvement existentialiste après la Seconde Guerre mondiale, si l'on demandait à un existentialiste de ses nouvelles, il répondait souvent, comme une boutade sérieuse : « Je persiste dans l'être. » Goethe sera encore plus explicite dans un autre poème qui est comme un appel à Dieu, une sorte de foi contrainte qu'il s'impose, lui qui ne peut concevoir de disparaître totalement :

Nul être ne tombe dans le néant.
L'Éternel se meut constamment en toutes choses.
Attache-toi à l'être avec bonheur.
L'être est éternel car les lois
Conservent les trésors vivants

Il était fatal que s'intéressant ainsi à l'Orient, berceau certes des civilisations, mais aussi des religions, Goethe fasse passer le message de sa foi en qualité de prophète, car il pense, comme beaucoup à l'époque romantique, que le poète est un prophète et parfois un médium. Il rend aussi bien hommage à Mahomet qu'à Jésus et au Dieu d'Israël.

Dieu est l'Orient !
Dieu est l'Occident !
Terres du Nord et du Sud
Reposez dans la paix de ses mains 10 !

Schubert a mis en lied ce poème, dont nous ne donnons que les premiers vers. Il est enfin inspiré de très près par la littérature persane et plus particulièrement par le soufisme. Mais il mêle avec une rare habileté Antiquité et période contemporaine, faisant intervenir des personnages de la mythologie avec d'autres des temps historiques, tout cela sous la forme de saynètes et de comédies. Mais de cette façon, quelque peu clandestine, il rend hommage à cet amour éphémère et puissant qu'il a éprouvé cinq ans plus tôt, en publiant ce poème de Marianne sous le déguisement de Souleika et sous sa signature :

Ah ! pour les ailes humides,
Vent d'ouest, comme je t'envie,
Toi qui peux lui annoncer
Combien je souffre d'absence !

Le battement de tes ailes
Éveille en mon sein une secrète langueur ;
Fleurs, regards, bois et collines
Sont en larmes sous ton haleine.

Mais ton souffle clément et tiède
Se pose sur mes paupières meurtries ;
Ah ! je périrais de douleur
Si je n'espérais le revoir.

Vole donc vers mon bien-aimé,
Parle doucement à son cœur ;
Mais surtout ne l'afflige pas
Et cache-lui combien j'ai mal.
Dis-lui, mais surtout sois discret,
Que son amour est toute ma vie
Et que, par la joie de sa présence,
L'une et l'autre me sont rendues 11.

Si Marianne reçoit un exemplaire du *Divan*, elle ne pourra jamais espérer revoir Goethe qui dans ses lettres met une distance de ton confondante. Mais son amour ne sera pas éteint pour autant, c'est ce

que démontrera Bernard von Brentano, un descendant de Clemens, en publiant un poème déchirant et inédit de celle qui restera à jamais Souleika :

Enivre-moi, absorbe-moi, parfums des fleurs ;
Prisonnier de vos liens, qui voudrait s'éloigner ?
Refermez-vous autour de moi, barrières invisibles,
Dans le cercle magique où le sortilège m'enferme
Abîmez-vous, sentiments et pensées ;
Ici j'ai été heureuse, aimante et aimée [12](#).

LES OCCUPATIONS DE GOETHE À LA FIN DE SA VIE

En 1820, il s'intéresse à une éclipse de Lune, puis à une éclipse annulaire du Soleil. Il assiste à ces deux événements cosmogoniques depuis l'observatoire d'Iéna, en compagnie du duc, heureux d'y retrouver ses filles. Ces deux éclipses sont une occasion pour Goethe de s'intéresser de près... aux nuages. Ce diable d'homme n'en aura donc jamais terminé avec la connaissance du monde ! C'est alors qu'il publiera *Couleurs entoptiques*, *La Forme des nuages*, puis un petit traité qui lui tient beaucoup à cœur sur la boîte crânienne et ses six vertèbres.

À Weimar il confie le cabinet des médailles à Vulpius, le frère de sa femme dont il est le veuf depuis quatre ans. Il fait des recherches bibliophiliques à la bibliothèque de Francfort. Puis au cours d'un long séjour à Iéna, il s'entretient avec des artistes, affirmant que c'est depuis son enfance un de ses plus grands plaisirs. Il se remet à l'étude de la mythologie, science qu'il n'a jamais abandonnée totalement. Et surtout, il fait construire à Iéna une grande serre, froide et chaude, dont la seconde partie est destinée à abriter des plantes des pays chauds.

Sa belle-fille, Ottilie, s'apprête à mettre au monde un deuxième enfant, Wolfgang Maximilian, qui naît le 18 septembre. Goethe s'inquiète qu'on veuille lui élever un buste à Francfort, dit-il, « par réserve et par modestie ».

Comme la paix est générale, celle imposée par Metternich, Goethe abandonne peu à peu ses sentiments peu favorables à la France. Il lit les écrits de Mme Roland qui eut une profonde influence sur la Révolution française et devait finir guillotinée ainsi que son mari, ancien ministre de l'Intérieur du parti de la Gironde. Il s'intéresse à Jeanne d'Arc, déchiffre les *Lais* de Marie de France. Puis, incapable de canaliser sa soif intellectuelle, le voici plongé dans des récits d'explorations sur l'Afrique et la Baltique !

Les souvenirs l'habitent, ce qui est normal, passé soixante-dix ans, comme son séjour à Rome dont il reprend le récit. C'est le moment qu'il choisit pour rédiger *Campagne de France* et *Siège de Mayence* que nous avons évoqués précédemment et dont l'action se situe pendant la Révolution française. Toujours doué d'un insatiable appétit intellectuel, il se disperse dans tous les sens et dans tous les domaines

des connaissances humaines avec une sorte de fébrilité joyeuse. Il découvre, à travers un drame, *Le Comte de Carmagnole*, l'écrivain italien Manzoni, futur auteur du célèbre *I promessi sposi* (*Les Fiancés*) et qui devait devenir un des héros du *Risorgimento*, prémices de l'indépendance de l'Italie.

Il reprend ses notes parfois, sans tenter de les commenter, écrit que l'assassinat du duc de Berry effraya la France entière. « Sa Majesté, le roi de Wurtemberg, m'honora de sa présence en compagnie de nos jeunes princesses », explique-t-il. Il fait sa cure annuelle à Karlovy Vary. Il entretient une abondante correspondance avec les célébrités de son temps qui sont toutes ses amis. Il commence son dernier tome de *Wilhelm Meister, Les Années de voyage de Wilhelm Meister*, qui sera revu et corrigé entre 1823 et 1829.

En 1821, il est tout heureux de recevoir Son Altesse Impériale, le grand-duc Nicolas (le futur Nicolas I^{er}), frère du tsar Alexandre I^{er}, et sa femme Alexandra, accompagnés par le duc et la duchesse de Weimar. Il poursuit ses chapitres dans *Art et Antiquité*, et continue la rédaction de *Vérité et Poésie*. Il lit divers auteurs étrangers dont *La Fille de l'air* de Calderón, fréquente à nouveau la bibliothèque de l'université d'Iéna. Il contemple avec ravissement un tableau de Mantegna. On pourrait ainsi énumérer toutes les lectures et tous les centres d'intérêt de Goethe, la liste serait impressionnante, jamais exhaustive, mais aussi bien monotone, parce que l'écrivain se contente de notes, sans donner d'appréciations très profondes. De même qu'il finit, dans les dernières années de sa vie, par revenir sans cesse aux mêmes préoccupations, notamment scientifiques, qu'il revisite inlassablement.

En 1822, il s'intéresse à nouveau à la minéralogie et collectionne les pierres de façon presque compulsive. Parfois il apporte une touche plus personnelle comme ce passage où il témoigne de son esprit courtois et mondain :

Tous les soirs se réunissait chez moi une petite société d'esprits cultivés des deux sexes. Pour augmenter l'intérêt des réunions, on désigna le mardi où l'on était sûrs d'avoir du monde à la table à thé. On entendait de temps à autre une bonne musique. Des Anglais distingués prenaient part à ces divertissements ; et comme en outre, vers midi, j'avais l'habitude de recevoir quelques instants les étrangers, tout en restant enfermé dans ma maison, j'étais toujours en contact avec le monde, peut-être d'une manière plus intime et plus sérieuse que lorsque je sortais pour me distraire 1.

Dans le même ouvrage, je veux parler de ses mémoires, est insérée la lettre d'un jeune homme de dix-sept ans, dont nous ne donnerons qu'un petit extrait mais qui nous montre à quel point Goethe peut exercer une fascination extraordinaire. Ce jeune homme, timide, cherche à voir Goethe et demande à un des domestiques de l'écrivain de pouvoir le rencontrer dans son jardin :

Il était plus de dix heures lorsque je me rendis vers le jardin où déjà il se promenait. Le cœur me battit violemment à sa vue [...] J'avais les yeux attachés sur lui pour imprimer dans mon cœur les traits de son visage. Je le considérai ainsi une heure entière avec des regards perçants et fixes sans qu'il me remarquât [...] Vous pouvez être sûr, mon cher ami, que dans toute la personne de Goethe éclate sa grandeur. Une démarche majestueuse, le front élevé, la belle forme de la tête, l'œil de feu, le nez recourbé, tout cela rappelle Faust, Marguerite, Götz, Iphigénie, le Tasse. Je n'ai jamais vu un homme si robuste et si beau, à un âge si avancé 2.

LES CONVERSATIONS AVEC ECKERMANN

À partir de 1823, il convient, pour achever les dix dernières années de l'existence de Goethe, de s'appuyer surtout sur ses *Conversations* avec Eckermann. Eckermann est un tout jeune homme, de petite extraction. Il a taquiné la muse et a fait des études supérieures à l'université de Göttingen, puis a réussi à voir Goethe qui finit par l'inviter à passer l'hiver dans sa maison à Weimar. Eckermann pénètre ainsi dans l'intimité de l'écrivain, réussit à l'interroger sur sa vie, les sujets innombrables qui l'intéressent, et à rédiger ses fameuses *Conversations*. « Mes rapports, écrira Eckermann sans cacher son admiration, étaient ceux d'un élève avec son maître, d'un fils avec son père, d'un homme qui a besoin d'être éclairé avec un homme plein de lumières. Son entretien était aussi varié que ses œuvres. Il était toujours le même et toujours nouveau. Il avait un grand empire sur lui-même mais savait aussi faire preuve d'enthousiasme et de relâchement 3. » Avec Eckermann, Goethe entreprend la synthèse de sa vie, de ses œuvres, des grandes questions philosophiques, politiques et littéraires, scientifiques, et artistiques, et n'oublie pas les littératures étrangères et la littérature allemande qui depuis longtemps le passionnent.

Ce qu'Eckermann rapporte, nous l'avons inséré dans les chapitres de la vie de Goethe, car ces conversations éclairent le passé de Goethe et certains aspects de celui-ci qui sont restés dans l'ombre.

En février 1823, Goethe, alors âgé de soixante-quatorze ans, tombe malade, on ne précise pas de quoi, mais il surmonte son mal, parvient même à en rire — « Si j'en reviens, il faut convenir que pour un vieillard j'ai joué gros jeu 4. » —, et reçoit le grand-duc de Saxe-Weimar. Sa main gauche est enflée et fait craindre l'hydropisie, mais recevant un de ses amis, il lui dit : « Vous voyez en moi un mort ressuscité. Ma guérison sera longue ; mais messieurs les médecins n'auront pas moins l'honneur d'avoir opéré un petit miracle 5. » On lui donne une tasse de décoction d'arnica, plante sur laquelle Goethe devient intarissable, en dépit de sa faiblesse. Il continue à plaisanter, même s'il sent bien que le combat qu'il est en train de livrer est comme il dit celui qui offre la mort à la vie. Eckermann fait évacuer les gens qui se trouvent en trop grand nombre dans sa maison et

risquent de vicier l'air et de gêner le malade.

August, son fils, donne quelques indications sur la maladie de son père qui serait due à l'inflammation du péricarde et probablement d'une partie du cœur. Sa main désenfle peu à peu, sa respiration redevient normale et le timbre de sa voix naturel. Un mois plus tard, la convalescence de Goethe est achevée. Le théâtre de Weimar donne même *Le Tasse*, le 22 mars, pour fêter la guérison du plus illustre des citoyens de cette ville.

Goethe retrouve le cours de sa conversation, soit avec ses amis, soit avec Eckermann, seul. Il fait part de son souhait de voir *Faust* traduit en français (c'est Gérard de Nerval qui s'en chargera quelques années plus tard) puis évoque *Manfred* de Byron et *La Flûte enchantée* de Mozart. Quelques jours plus tard, Goethe tente de faire comprendre à Eckermann sa théorie des couleurs et, en juin, il a l'intention de composer une théorie des lois de la température, s'attaquant à la caste des savants et des spécialistes qui détestent qu'on touche à leur domaine.

Il évoque ses prochains voyages et envoie de temps en temps en juin des billets à Eckermann pour qu'il vienne converser avec lui. Il a trouvé en quelque sorte un monsieur de compagnie, de plus admiratif, ce que Goethe ne dédaigne pas. Il lui annonce son prochain départ pour Mariánské Lázně, tandis qu'Eckermann demeurera à Iéna.

ULRIKE, LE DERNIER AMOUR DE GOETHE

Deux ans auparavant il a rencontré dans cette même ville de Mariánské Lázně Ulrike von Levetzow dont il est tombé amoureux. Elle est née en 1804. Goethe a connu sa mère en 1806 à Karlovy Vary. Après le divorce de ses parents, elle doit se retirer dans un pensionnat français avec sa sœur Amélia et sa demi-sœur Bertha. Goethe est âgé de plus de soixante-dix ans, mais tous les témoignages s'accordent pour dire qu'il a encore beaucoup de prestance, notamment Victor Cousin, philosophe français, venu quelques mois auparavant lui rendre visite à Weimar :

Il m'est impossible de donner une idée du charme et de la parole de Goethe : tout est individuel, et cependant tout a la magie de l'infini : la précision et l'étendue, la netteté et la force, l'abondance et la simplicité, et une grâce indéfinissable sont dans son langage. Il finit par me subjuguier et je l'écoutais avec délices. Il passait sans efforts d'une idée à une autre, répandant sur chacune une lumière vaste et douce qui m'éclairait et m'enchantait 6.

On sait combien certaines jeunes femmes, surtout lorsqu'un père leur a manqué, ou a divorcé, sont attirées par des hommes plus âgés qu'elles. Ulrike est de celles-là. Elle a dix-sept ans. Ils se promènent ensemble tous les jours. Goethe use des charmes de sa culture et de

son port altier qui n'est en rien celui d'un vieillard. Goethe est indubitablement amoureux et Ulrike est flattée que celui que d'aucuns considèrent comme l'un des plus grands écrivains de son temps s'intéresse à sa personne. Mais le mot « amour » ne sera jamais prononcé, ni par l'un ni par l'autre.

Ulrike est on ne peut plus claire. Il ne vint à l'idée de personne, pas davantage de sa mère, « d'envisager cette intimité comme autre chose que le plaisir que prenait un homme âgé, qui, eu égard aux années, aurait pu être son grand-père, dans la compagnie de l'enfant qu'elle était encore 7 ».

Deux années passent. Nous sommes à présent en 1823, mais Goethe n'a pas oublié Ulrike qu'il retrouve à Mariánské Lázně. Elle raconte dans ses *Souvenirs* :

Ce fut le Grand-Duc [Karl August de Saxe-Weimar] qui dit à mes parents et à moi-même que je pourrais épouser Goethe ; nous primes d'abord la chose comme une plaisanterie et soutîmes que sûrement Goethe n'y avait jamais pensé, mais le Grand-Duc soutenait le contraire, y revenait souvent, me dépeignait la situation sous son aspect le plus attrayant ; je serais la première dame de la cour, il aurait, lui, le prince, des attentions toutes particulières pour moi, il installerait pour mes parents une maison à Weimar et leur en ferait don afin qu'ils ne fussent pas séparés de moi, il vaquerait de toutes les manières à mon avenir. Il ne cessait d'endoctriner ma mère à ce sujet, et j'appris plus tard qu'il lui avait promis, comme selon toute vraisemblance, que je survivrais à Goethe, qu'après sa mort il me serait versé une pension annuelle de dix mille thalers. Ma mère me demanda si j'inclinai à ce mariage, à quoi je répliquai en demandant si elle souhaitait que je le fisse 8.

On comprend le peu d'empressement d'Ulrike qui le signifie encore plus clairement à sa mère : jamais elle n'épousera Goethe dont le cœur est resté pourtant toujours jeune. Il en éprouve une profonde affliction. Ulrike von Levetzow, dans ses *Souvenirs* sur Goethe, affirme ne l'avoir jamais aimé autrement que comme une fille aime son père. Restée célibataire, elle mourra, diaconesse, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Reste de cette rencontre dans les jardins de Mariánské Lázně, en 1823, un merveilleux poème d'amour et de tristesse, *Élégie de Marienbad*, en exergue duquel Goethe a mis une phrase de Torquato Tasso : « Et si un homme dans ses tourments perd ma parole, Dieu m'a donné de dire ce que je souffre. » Tous les biographes et historiens citent ce long poème pour nous montrer la brûlante passion de Goethe et pour souligner que c'est sans doute un des plus beaux poèmes de notre auteur et, suggère Marcel Brion, un des plus beaux poèmes du monde tout court. Nous n'en donnerons que des extraits qui suffisent à porter témoignage sur ces vers qualifiés par Francis Claudon de « divins » :

Le dernier baiser, cruel en sa douceur, tranche
Un somptueux réseau de faveurs entrelacées.
Va, hâte-toi, mais voici que je m'arrête

Écrivant le seuil comme si un chérubin
Me repoussait de son glaive de feu.
Accablé, l'œil fixe, le chemin ténébreux,
Jette un regard en arrière, la porte s'est refermée.
Et à présent tu es enfermé en toi-même, comme si
Jamais ce cœur ne s'était ouvert,
Comme si tu n'avais point vécu à ses côtés
Les heures bienheureuses dont l'éclat
Rivalisait avec les étoiles du ciel.
À présent seuls le découragement, la repentance,
Les reproches, la pesanteur des soucis
Chargent une étouffante atmosphère 9.

La souffrance, parce qu'elle s'écrit, devient moins insupportable et le poète ne retient que des impressions de douceur et de grâce qui transgressent la douleur de la rupture :

C'est ainsi que dans le paradis tu fus reçu,
Comme si tu étais digne de la vie éternellement belle ;
Tu n'avais plus ni vœu, ni espérance, ni désir,
Tu avais joint le but de ta plus intime aspiration,
Et dans la contemplation de cette beauté unique
Tarissait la source des larmes de nostalgie.
Ah ! avec quelle rapidité battaient les ailes du jour,
Comme si elles chassaient les minutes devant soi !
Le baiser du soir, quel cachet pour fidèlement unir,
Et que l'on retrouve intact à la prochaine aurore.
En leur tendre passage, les heures se ressemblaient,
À la manière des sœurs, aucune tout à fait semblable aux autres 10.

Goethe a pris conscience que jamais la jeunesse ne reviendrait et qu'il court irrémédiablement vers sa fin. Les femmes aimées auxquelles il a donné très souvent le nom générique de Pandora sont désormais hors de sa portée et de sa vie. Il doit se résigner à l'irrésignable : désormais, il est un vieil homme.

Et dans un dernier sursaut il clôt l'*Élégie de Marienbad* de ces vers où la souffrance côtoie le désespoir :

L'univers est perdu pour moi, et je suis perdu à moi-même,
Moi qui jusqu'à présent étais le favori des Dieux ;
Ils m'ont éprouvé, ils m'ont accordé Pandora,
Pandora, si riche en biens, en périls plus riche encore ;
Ils m'ont poussé vers la bouche qui surabonde de dons ;
Aujourd'hui, ils me séparent et m'anéantissent 11.

GOETHE REÇOIT, LIT ET TRAVAILLE

De retour à Weimar le 15 septembre, il semble avoir retrouvé un semblant de bonheur et demande à Eckermann d'être encore plus présent auprès de lui, lui vantant la ville de Weimar. Eckermann ne se fait pas prier. Recevant le conseiller Schultze, Eckermann, le accompagnant, s'entend dire : « L'influence d'un homme, d'un maître

aussi extraordinaire que Goethe est inappréciable. Moi aussi je suis venu ici pour me retremper un peu dans cette grande intelligence 12. » Goethe prend aussi l'habitude de recevoir la haute société de Weimar autour d'une tasse de thé et Eckermann n'est pas peu fier de faire partie de cette élite et ne perd rien de ce qui se dit. Il est présenté à Ottilie, la belle-fille de Goethe, qui semble avoir pour ce dernier une tendre affection. Il dîne quelques jours plus tard chez Goethe en petit comité familial. Il est convié à un concert puis à un thé, avec l'élite intellectuelle et politique de Weimar. Goethe lui donne à lire son *Élégie de Marienbad*, marque d'extrême confiance. Eckermann va écouter avec Goethe une pianiste polonaise, alors très célèbre, Mme Szymanowska, grande virtuose et, affirme Goethe, « fort belle femme ».

Goethe tombe malade au mois de novembre et il est pris d'une toux violente. Tout le monde s'inquiète à Weimar ; on craint une hydropisie de la poitrine, c'est-à-dire une congestion pulmonaire. Mais chacun parmi ses amis a deviné que la cause de cette maladie est psychosomatique, même si le mot n'existe pas alors. Eckermann émet une hypothèse : « Sa souffrance ne me semble pas seulement physique. Je crois bien plutôt que cette passion pour une jeune dame qui, l'été dernier, l'a saisi à Marienbad, passion qu'il veut combattre, doit être regardée comme la cause principale de sa maladie 13. » Goethe, malgré sa fatigue, continue à parler sur maints sujets. « Il a les pieds enveloppés d'une couverture de laine qui l'a suivi partout depuis sa campagne en Champagne [c'est-à-dire depuis Valmy en septembre 1792 !] 14. » Il raconte une bonne blague qu'il a faite à Iéna aux Français : « Lorsque les Français occupaient Iéna, un prêtre de régiment français avait requis des tapisseries pour orner son autel. On lui avait fourni un très beau morceau d'étoffe cramoisie, mais qui ne lui parut pas assez beau. Il se plaignit auprès de moi : “Envoyez-moi cette étoffe, lui répondis-je, je verrai si je peux vous en donner une meilleure.” Nous avons alors une nouvelle pièce à donner au théâtre, je me servis de la belle étoffe rouge pour la toilette de mes acteurs. Quant à mon prêtre, il ne reçut rien du tout ; on l'oublia, et il aura bien fallu qu'il se passe de mon secours 15. »

Heureusement le temps passe et apaise la plaie de l'âme mais quelque chose est indubitablement brisé en Goethe. Malgré son intelligence et sa curiosité toujours aussi vives, il lui manquera à jamais l'amour d'une femme. Comme il veut se montrer toujours à la hauteur de la sérénité qu'il affiche depuis des lustres, il n'en parlera jamais plus, ni ne gémira.

Goethe se passionne davantage encore pour les écrivains qu'il admire, son dernier refuge qui ne pourra jamais le décevoir. Il évoque Schiller, Byron qui s'apprête à partir pour la Grèce afin de délivrer ce

pays de l'emprise des Turcs. Eckermann participe parfois à l'intimité familiale, avec Zelter, Walther, le petit-fils de Goethe, la femme d'August, accompagnée de sa sœur Ulrike.

Le 21 décembre 1823, Goethe salue la remontée du soleil et ajoute à l'intention d'Eckermann : « J'ai appris que, tous les ans, je passe les semaines qui précèdent le jour le plus court dans un état d'affaissement et de tristesse 16. » Ce qui montre la sensibilité de Goethe, qui, entre évanouissement lorsqu'il était jeune, toux plus tard, et état dépressif en vieillissant, révèle sa nature profonde qu'il ne parvient pas toujours à maîtriser.

Le 2 janvier 1824, Goethe porte sur *Werther* un jugement sans appel. Il ne l'avait jamais fait à ce point : « Voilà bien, en effet, un être que, comme le pélican, j'ai nourri avec le sang de mon propre cœur. Il y a là assez de mes émotions intimes, assez de sentiments et de pensées pour suffire à six romans, non en un petit volume, mais en dix. Je n'ai relu qu'une fois ce livre, et je me garderai de le relire. Ce sont des fusées incendiaires ! Je me trouverais fort mal de cette lecture, et je ne veux pas retomber dans l'état maladif d'où il était sorti 17. » Il s'insurge contre l'idée que *Werther* ait été publié au moment où l'époque le réclamait. Il prétend qu'à toutes les époques il y a des âmes éprouvées qui peuvent apprécier *Werther*.

Il reprend sa thèse à laquelle il tient, celle qui a montré que Newton s'était trompé dans sa théorie sur la lumière et les couleurs et que lui, Goethe, avait eu le courage de s'en prendre, selon son expression, au Credo universel.

Il revient aussi, en cette année 1824, à la Révolution française. Son jugement sur cette époque est de plus en plus nuancé. C'est à Eckermann qu'il choisit de confier ses plus récentes analyses :

Je ne pouvais pas aimer la Révolution française, car je voyais trop ses horreurs, chaque jour et à toute heure, elles réveillaient mon indignation, à un moment où l'on ne pouvait pas voir leurs résultats utiles. Je ne pouvais pas, non plus, être indifférent au fait qu'en Allemagne même on voulait répéter artificiellement ce qui, en France, naissait de l'état même des choses. Je n'étais pas, pour cela, partisan du despotisme. J'étais profondément convaincu, même, qu'une grande révolution n'est jamais la faute d'un peuple, mais du gouvernement. La révolution est impossible quand un gouvernement est assez juste et assez vigilant pour la prévenir en consentant les réformes conformes à l'esprit du temps, au lieu de s'y opposer jusqu'au moment où elles sont arrachées par un mouvement parti d'en bas 18.

Il approuve la guerre d'Espagne que mènent les Bourbons de Louis XVIII (sous l'autorité de Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères à cette époque, dont il ne dit mot) pour rétablir le roi Ferdinand VII sur son trône. « L'armée a soutenu son ancienne gloire et a montré qu'elle avait conservé sa bravoure et qu'elle pouvait vaincre même sans Napoléon 19. » Quand on pense que Ferdinand VII était un monarque absolutiste, on reste quelque peu confondu par le peu de lucidité de Goethe sur ce sujet. C'est un fait, en vieillissant il

devient de plus en plus réactionnaire. Mais il se félicite aussi d'avoir été témoin de la guerre de Sept Ans, de la séparation de l'Amérique et de l'Angleterre, d'avoir vu à l'œuvre la Révolution française et l'ère napoléonienne. À plusieurs reprises, Goethe fait admirer à Eckermann sa collection de dessins anciens ou de reproductions de gravures et de tableaux, rangés dans de grands cartons qu'il ne se lasse pas d'ouvrir.

Il est affecté par la mort du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg, qu'il a rencontré à Mariánské Lázně et dont il admirait l'intelligence et l'esprit d'entreprise. Il souhaitait réunir le Rhin et le Danube. Pour quelqu'un qui a servi Napoléon, rien ne doit être impossible, pense Goethe qui affirme que Charlemagne avait commencé à concevoir un semblable projet. Goethe a même la prescience de la construction d'une Europe unie.

Eckermann entreprend des promenades bucoliques en compagnie de Goethe, au bord de l'Ilm, qui reste pour les habitants de Weimar un lieu de détente où ils boivent, dans de petites guinguettes, de la bière ou prennent du café. Ils vont jusqu'à la maisonnette qui existe toujours aujourd'hui, cadeau de Karl August à Goethe. Ils évoquent alors tour à tour Schlegel, Schiller, *Les Affinités électives*, Tieck. Ils font des promenades en voiture dans la campagne, et Goethe parle de la mort. Nous sommes en mai 1824 :

Quand on a soixante-quinze ans, on ne peut manquer de penser quelquefois à la mort. Cette pensée me laisse dans un calme parfait, car j'ai la ferme conviction que notre esprit est une essence d'une nature absolument indestructible ; il continue à agir d'éternité en éternité. Il est comme le soleil qui ne disparaît que pour notre œil mortel ; en réalité, il ne disparaît jamais ; dans sa marche il éclaire sans cesse [20](#).

Eckermann quitte Goethe pour aller rendre visite à sa famille et le retrouve le 10 août. Goethe n'ira pas, comme à son habitude, à Mariánské Lázně et poursuivra la rédaction de *Vérité et Poésie*. Ils recommencent à évoquer ensemble les grands écrivains dont il a été ou est encore l'ami, Klopstock, Herder et tant d'autres. Goethe prétend que l'histoire antique n'est plus adaptée à son époque, tout simplement parce que les batailles de Leipzig et de Waterloo jettent de l'ombre sur celle de Marathon. « Nous avons aussi des héros qui marchent au premier rang, les maréchaux français, Blücher, Wellington peuvent parfaitement se placer à côté des héros antiques [21](#). »

Goethe évoque aussi l'intérêt grandissant de la France pour la littérature allemande, mais dans le même temps ne peut s'empêcher de lancer quelques piques : « Quand ils nous louent, ce n'est jamais qu'ils reconnaissent nos mérites, mais c'est seulement parce que nos idées viennent augmenter les forces de leur opinion [22](#). »

Goethe reçoit des journaux non seulement allemands mais aussi français et anglais, et se tient au courant des événements qui bouleversent le monde, il les commente parfois, mais sans beaucoup

d'enthousiasme, à défaut de fines réflexions.

À la fin de l'année 1824, Goethe a retrouvé toute son énergie.

La mort de Charlotte

LES SEPT DERNIÈRES ANNÉES DE LA VIE DE GOETHE

Voici venue l'année 1825. Goethe parle longuement de Byron qu'il considère comme le plus grand écrivain anglais depuis Shakespeare ; puis de son goût pour la peinture, lui qui jusqu'à quarante ans a espéré devenir un grand peintre. Le 22 mars, le théâtre de Weimar prend feu et le duc préfère que l'incendie détruise tout. Goethe rêve de reconstruire ce théâtre. Le grand-duc accepte le projet. Il est mis en chantier, mais brutalement arrêté devant les oppositions de beaucoup. Goethe, dans sa sagesse, ne semble pas s'en affecter et se résigne.

Mais auparavant il a fait une profession de foi assez aristocratique à Eckermann, disant qu'en effet il n'est pas un ami du peuple :

Oui c'est vrai je ne suis pas un ami de la plèbe révolutionnaire qui cherche le pillage, le meurtre et l'incendie [...] Je suis aussi peu l'ami de pareilles gens que je le suis d'un Louis XV [...] Tout ce qui est violent, précipité, me déplaît jusqu'au fond de l'âme, parce que ce n'est pas conforme à ma nature [...] On répète que je suis un serviteur des princes, un valet des princes ! Est-ce que par hasard je sers un tyran, un despote 1 ?

C'est bien la première fois qu'on voit Goethe se mettre ainsi en colère et faire part de ses opinions politiques personnelles qui ne sont certes pas une surprise, mais qu'il avoue enfin sans fard.

LES FÊTES DU JUBILÉ DE L'AMITIÉ ENTRE GOETHE ET LE DUC DE SAXE-WEIMAR

Cette même année 1825, il est fort occupé et fort heureux de fêter le cinquantième de ses relations avec Karl August. Le jubilé a lieu le 7 novembre. On donne de grandes fêtes à Weimar. Goethe offre au duc une médaille sur laquelle il est gravé « cinquantième anniversaire, 1825 ». On y voit de face le portrait du souverain et de la grande-duchesse Louise, sur l'autre face le portrait de Goethe, couronné de lauriers. Goethe lui dit, réellement ému : « Ensemble, jusqu'au dernier soupir ! » Le duc prend les mains de Goethe dans les siennes, évoque l'époque où il avait dix-huit ans et attire Goethe vers une fenêtre en le tenant embrassé. Le soir la demeure de Goethe, véritable musée, est ouverte à tous. Il reçoit une foule de riches cadeaux ; les facultés de philosophie, de médecine, de théologie lui envoient des diplômes de docteur : « Comme créateur d'un nouvel esprit dans la science et dans

la vie, dit la dédicace de cette dernière faculté, comme souverain dans le royaume des libres énergiques pensées, vous avez puissamment servi les vrais intérêts de l'Eglise et de la théologie évangélique 2. » Des princes, des ministres, des diplomates s'y pressent. Des députations de toutes espèces sont venues le féliciter. La ville de Weimar a été illuminée et le bourgmestre lui a donné un diplôme, donnant à tous ses descendants le droit de bourgeoisie. Comment ne pas penser au couronnement du buste de Voltaire sur la scène de la Comédie-Française en 1778 en présence de l'auteur ?

Goethe accueille ses hôtes et reste jusqu'à minuit. Même s'il se plaint à son ami Zelter qu'il a peut-être abusé de ses forces. D'autres villes d'Allemagne célèbrent ce demi-siècle le 28 août en même temps que le soixante-seizième anniversaire de Goethe qui reçoit à son tour une médaille et un compliment louangeur du duc, ainsi que nombre de cadeaux. Des députations viennent lui présenter leurs hommages, d'Iéna en particulier. Un banquet a lieu à la grande bibliothèque ducale où, prudemment, pour maintenir sa santé, Goethe se fait représenter par son fils. Le soir, on donne *Iphigénie en Tauride*. Le poète et le prince viennent saluer le public sur le devant de la scène, mais, sur le conseil de ses médecins, le poète arrive au troisième acte.

Goethe songe à une édition complète de ses œuvres en quarante volumes. Et il commence pour cette raison la rédaction de son *Second Faust*. Il n'est pas facile de connaître les opinions profondes de Goethe, sinon par ses lettres. C'est ainsi que dans une missive du 6 juin, antérieure de quelques mois aux fêtes dont il a été l'objet, et adressée à son ami le compositeur Zelter, il n'a pas de mots trop durs sur la modernité. La vérité de ses propos est telle qu'aujourd'hui encore ils sont d'une étonnante lucidité :

Les jeunes gens s'agitent bien trop tôt et se trouvent ensuite entraînés dans le tourbillon du temps présent. Richesse et vitesse, voilà ce que le monde admire et ce vers quoi chacun tend. Chemins de fer, postes rapides, bateaux à vapeur et toutes les facilités possibles de la communication, voilà où s'en va le monde de la culture, pour se surpasser, se sur-cultiver et, par là, persévérer dans la médiocrité 3.

Il ne renonce pas à publier un travail scientifique fort érudit, *Essai de théorie météorologique*. Désormais, Goethe est devenu un patriarche que toute l'Europe vénère et vient visiter. Sa gloire est presque semblable à celle de Hugo à la fin de sa vie, lorsqu'il fêta en 1882 ses quatre-vingts ans. Il reçoit dans sa maison de Frauenplan tout ce que le vieux continent peut compter de célébrités. Il n'y a qu'une fausse note, celle de Heine. Celui-ci fait de Goethe un portrait négatif dans une lettre adressée à Rudolf Christiani, le 26 mai 1825 :

Le visage jaune, pareil à celui d'une momie, la bouche édentée qui s'agite anxieusement, et tout son être à l'image de l'effondrement d'un homme. Peut-être la conséquence de sa dernière maladie. L'œil, seul, est clair et étincelant. Cet œil est la singularité que Weimar possède à

Le poète autrichien Grillparzer est séduit par ce sage à l'antique, enveloppé dans sa robe de chambre de flanelle blanche, et coiffé d'une sorte de petite calotte qui couvre ses cheveux blancs. Selon Franz Kugler, élève de Hegel et historien d'art, il ressemble à Devrient, un acteur qui interprète à cette époque *Le Roi Lear* de Shakespeare, à moins que cela ne soit *Le Roi de Thulé*, poème de Goethe.

En janvier 1826, Goethe, qui n'ignore certainement pas l'hostilité de Heine à son égard, se montre assez dur envers le poète et publiciste, disant qu'il lui manque l'amour et le trouvant d'un esprit par trop négatif : « Il aime aussi peu ses lecteurs et les poètes ses émules que lui-même 5 », dit-il. Il faut croire qu'en ce mois de janvier il est particulièrement pessimiste puisque s'adressant à Eckermann, comme s'il lui faisait une confidence qui ne devrait pas être divulguée, il dit : « À toutes les époques de recul ou de dissolution les âmes se sont occupées d'elles-mêmes, et à toutes les époques de progrès elles s'occupent du monde extérieur. Notre temps est un temps de recul, il est subjectif 6. »

GOETHE, WELLINGTON, BYRON, DELACROIX, LE GUERCHIN, CUVIER

Le jeudi 16 février, Eckermann raconte à Goethe qu'il vient de croiser Wellington à l'hôtel. L'illustre Anglais, vainqueur de Napoléon à Waterloo, fait étape à Weimar avant de se rendre à Saint-Petersbourg. Goethe, qui nourrit pour Wellington une grande admiration, questionne Eckermann sur l'aspect physique de Wellington et son interlocuteur se dit frappé par sa sérénité, son air réfléchi et que rien ne semble inquiéter. « Il se tient droit, il est élancé, sans être très grand, et plutôt maigre que gros 7. » Goethe, tout naturellement, en vient à parler de Napoléon, en le désignant comme un « abrégé du monde » et en disant « [qu']il était lui et [qu']on le regardait parce que c'était lui, voilà tout 8 ! »

Il reparle de Byron, dont sa belle-fille vient de lui transmettre une lettre écrite de Gênes. Il faut dire que tous les deux font assaut d'éloges l'un à l'autre depuis longtemps. Byron a dit qu'il considérait Goethe comme le plus grand génie de ce siècle, tandis que Goethe lui a répondu implicitement qu'il n'y avait personne à comparer à un tel homme dans les siècles passés. On apprend cette année-là que Goethe est un lecteur assidu du journal parisien *Le Globe*, dont il apprécie le côté enjoué et la hardiesse, l'élégance dans le blâme.

Il se plaît à admirer une composition picturale de Delacroix évoquant *Faust* dont il loue ce que justement les Français lui

reprochent, « sa rudesse sauvage 9 », et insensiblement en vient à parler de la théorie des couleurs sur laquelle Eckermann a fait une petite expérience avec une bougie afin d'étudier les différentes faces de l'ombre et de la lumière.

On exhume les restes de Schiller pour les placer dans un tombeau digne d'un si grand écrivain. C'est Goethe qui a dessiné la sépulture où il désire être un jour enterré auprès de son grand ami. Et c'est à Goethe qu'on confie le crâne de Schiller. Quel fut alors le dialogue qu'on imagine quasi shakespearien entre le poète et cet ossement du dramaturge qui avait enfermé tant d'intelligence ? Nous ne le saurons jamais. Goethe veut donner jusqu'au terme de sa vie, et au monde, l'image d'un olympien.

En 1826, Goethe reçoit également en cadeau un dessin du Guerchin qu'il compare avec un de ceux du peintre Jules Romain qu'il possède depuis l'an passé. Inlassable, infatigable, il négocie la publication de ses œuvres complètes avec l'éditeur Cotta de Stuttgart. Mais il entend sans cesse remanier ce qu'il a écrit dans un souci de perfectionnisme presque maladif. Dans une lettre adressée à Clémentine Cuvier, en date de début septembre 1826, il lui dit combien l'œuvre de son père a révolutionné sa façon de voir les problèmes de l'évolution des êtres vivants et combien sa gratitude reste profonde.

Il fait part au collectionneur allemand Boisserée de ses questionnements au sujet de sa « longévité ». Il a alors, en effet, soixante-dix-sept ans, ce qui à cette époque est un âge qu'on n'atteint que rarement :

Dans ces heures d'insomnie que le destin réserve à mon âge, au lieu de me livrer à de vagues rêveries d'une portée générale, je m'occupe à fixer avec précision l'emploi du lendemain ; puis, dès le matin, je me mets loyalement à ma tâche, et je m'y applique de mon mieux, la menant aussi loin que je puis. Grâce à cette application réfléchie, j'arrive peut-être, en des jours qui sont comptés désormais, à un résultat supérieur à celui qu'on atteint à l'âge où l'on est en droit de croire ou d'imaginer que les jours ont des lendemains et des surlendemain innombrables 10.

Discipline et sérénité, telles sont bien les deux méthodes psychologiques et morales de Goethe à la fin de sa vie.

PUBLICATION DES TROIS VOLUMES DE *WILHELM MEISTER*

Goethe publie en cette année 1826 *Les Années de voyage de Wilhelm Meister*, fin d'une série d'œuvres commencée entre 1776 et 1786, avec *La Vocation théâtrale de Wilhelm Meister*, suivi des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, publié en 1796, ces deux premières parties ayant été maintes fois reprises par leur auteur. Ce roman, dans

son ensemble, a des incidentes autobiographiques fort nombreuses. C'est d'abord l'histoire d'un jeune marchand à qui ses parents offriront un théâtre de marionnettes avec lequel il va parcourir le monde et se frotter à lui pour son édification morale, intellectuelle et spirituelle. On y retrouve des thèmes récurrents dans l'œuvre et dans la vie de Goethe comme celui de la difficile conciliation entre aspirations profondes et réalité. Wilhelm Meister, qui fait partie d'une troupe itinérante, découvre au cours de ses voyages — Goethe en fit de nombreux — l'amour, en la personne de Mignon, une danseuse, adolescente comme Goethe les aime, mais surtout un personnage insaisissable, énigmatique, sorte de créature quasi mythologique qui meurt lorsque Wilhelm lui annonce son mariage. Il va côtoyer, durant son parcours avec la troupe ambulante, les différentes classes de la société. Jusqu'à la fin de sa vie Goethe pensera, comme Wilhelm Meister, que le théâtre et la littérature sont des forces spirituelles et intellectuelles capables de donner du monde la représentation la plus juste, celle qui oscille sans cesse entre idéal et réalité, deux axes sur lesquels Goethe s'appuiera dans sa vie comme dans ses écrits.

La composition de cette œuvre en est désordonnée. Goethe y a mis toutes ses notes, si bien qu'on y découvre son intérêt pour la pédagogie selon Rousseau ou selon le Suisse Pestalozzi. Et tout ce qu'il pense, et repense et rumine sur la société, la morale et la religion. Mais les temps ont évolué depuis 1796 et Goethe, toujours au faîte des connaissances, mentionne les deux nouveautés du XIX^e siècle, l'industrialisation et la colonisation. Le livre n'est pas exempt d'un certain pessimisme. Goethe sent bien que l'individualisme dont il est un adepte va se fondre dans l'aspiration d'un monde qui risquera de supprimer les individualités. C'est une fois de plus un *Bildungsroman*, un roman d'apprentissage, genre dans lequel Goethe est passé maître.

Pourtant il reprend courage, après trois années durant lesquelles il semble avoir piétiné, et éprouvé beaucoup de difficulté à retrouver son équilibre mental et moral. Il écrit à ce propos une lettre significative à Wilhelm von Humboldt, le 22 octobre, depuis Weimar : « Pour ce qui est de ma personne, je n'ai pas lieu de me plaindre : un bateau hors d'état d'affronter la haute mer peut encore rendre des services comme caboteur [11](#) ». Terrible aveu tout de même d'impuissance ! Goethe ne se sent plus la force d'écrire des ouvrages visionnaires, de regarder l'avenir, en combattant de la pensée. Mais il se trompe, comme nous le verrons : il finira une nouvelle fois par oublier son grand âge et par reprendre les armes.

GOETHE, CHATEAUBRIAND, LAMARTINE,
MANZONI, SCOTT, AMPÈRE, VIGNY, MÉRIMÉE,

STENDHAL, BÉRANGER

En 1827, le 4 janvier, très exactement, c'est du moins ce qu'affirme Eckermann, il loue la poésie de Victor Hugo : « C'est un vrai talent, sur lequel la littérature allemande a exercé de l'influence. Je le comparerais avec Manzoni. Il a une grande puissance pour voir la nature extérieure et il me semble aussi remarquable que MM. Lamartine et Delavigne. En examinant bien, je vois d'où lui et tous les nouveaux talents du même genre viennent. Ils descendent de Chateaubriand qui certes est très remarquable par son talent rhétorico-poétique 12. » Il faut dire que Chateaubriand sera moins aimable, en écrivant de Goethe : « Cet homme que j'admire, mais que je n'aime pas 13. »

Il écrit le 12 janvier une lettre d'éloge à Walter Scott auquel il porte une admiration qu'il ne cache pas dans ses entretiens avec Eckermann : « L'occasion de rappeler votre souvenir ne manque pas autour de moi ; non seulement on lit ici la traduction de votre œuvre si riche, mais on connaît les textes originaux, et on en apprécie tout l'esprit et le mérite 14. »

Jean-Jacques Ampère revient le voir à Weimar en avril 1827 et Goethe, au courant de tout ce qui se passe en France sur le plan de la littérature et de la poésie, parle longuement avec son visiteur de Mérimée, de Vigny, de l'incontournable Béranger et de Stendhal. Ampère racontera avec émotion les derniers instants de cette entrevue :

Il pouvait être cinq heures du soir. Assis sur un banc à l'extrémité de son petit jardin, Goethe jouissait de la vue du parc et de la beauté du jour et de l'heure [...] Je le regardais, je l'écoutais avec recueillement ; j'admirais en silence la vivacité de ses souvenirs, les grâces de son esprit, la sérénité de son âme ; il me montrait les grands arbres qui s'élevaient au-dessus de nos têtes. « On est bien hardi de planter un arbre », disait-il en souriant. Tout à coup Goethe se leva comme pour éviter le commencement d'une impression triste, et comme je m'approchais pour le saluer, il m'embrassa, et me donna un livre en souvenir de lui 15.

On sent bien que, même avec ses facultés intellectuelles toujours intactes, Goethe a sombré quelque peu dans la mélancolie, comme il le fait dans une lettre au Rauch à qui on doit un buste de Goethe. C'est presque un bilan qu'il fait de ses états d'âme au cours d'une vie dont il estime qu'elle a été trop longue. Le 21 octobre 1827, il écrit de Weimar :

Comme vous, j'ai connu dans ma longue existence des événements qui m'ont fait souffrir au sein du bonheur le plus éclatant, une série de chagrins pour ceux que j'aimais ; il y a des moments si cruels qu'on serait tenté de voir dans la brièveté de la vie le plus grand des bienfaits et le seul moyen de ne pas avoir à endurer trop longtemps un tourment insupportable 16.

Il y a dans ces lignes, étrangement, des accents indubitablement

werthériens, comme si le vieil écrivain retrouvait le vague des passions de sa jeunesse. Mais dans la même lettre, il se ressaisit aussitôt :

Ma seule ressource a toujours été de faire appel, de toute mon énergie, à mon reste d'activité et de continuer avec vigueur une lutte de vie ou de mort ; tel un combattant engagé dans une funeste guerre, et qui se bat, qu'il ait le dessus ou le dessous.

Et c'est ainsi que j'ai traversé la vie, à la force du poignet, jusqu'à ce jour où la fortune suprême, qui pourrait me donner le vertige, est toujours mêlée de tant d'amertume qu'elle m'invite et me contraint à toute heure à faire un nouvel appel à mes forces 17.

Il travaille à une nouvelle et l'achève assez vite. C'est un texte d'une fantaisie juvénile, extraordinaire si on songe que Goethe a soixante-dix-huit ans. Elle porte parfois le titre de *La Chasse* et nous raconte un incendie d'où parviennent à s'échapper un tigre et un lion se lançant à la poursuite d'une reine qui finira par trouver protection auprès d'un chevalier. C'est tout simplement un magnifique et réjouissant conte pour enfants. Terminée en 1826, elle sera publiée en 1828. Il explique à Eckermann combien un être farouche et indomptable peut être soumis par l'affection et par la douceur. Dans le même ordre d'idées quelque peu fantasques, voir fantastiques, on a l'habitude de lier à cette nouvelle trois contes, dont l'un, étrange, s'appelle tout simplement *Conte*, sans article, et raconte l'histoire d'un serpent vert. Les deux autres contes sont *Le Nouveau Pâris*, qui porte en sous-titre *Conte pour jeunes garçons*, et *La Nouvelle Mélusine*, sans sous-titre. Ces récits assez courts sont comme des plages d'excentricité littéraire dans l'œuvre de Goethe, mais toujours maîtrisées, où bien entendu on sent des influences diverses. Comme le remarque fort justement Jean-Yves Masson dans une préface à un autre conte, *Le Serpent vert* n'est pas sans nous rappeler celui du premier acte de *La Flûte enchantée* ; Goethe, ne l'oublions pas, est un inconditionnel de Mozart.

Goethe reçoit avec joie une gravure du peintre français Gérard avec une dédicace. Il a pour hôte au début de l'année 1827 le prince héréditaire de Prusse, accompagné du grand-duc. « Les princes Charles et Guillaume de Prusse sont aussi venus ce matin chez moi. Le prince héréditaire, avec le grand-duc, est resté environ trois heures, nous avons parlé de maintes choses et j'ai pris une haute opinion de l'esprit, du goût, des connaissances et de la manière de penser de ce jeune prince 18. » Le 21 février, Goethe s'étend longuement sur son amitié avec les frères Humboldt et, en particulier, parle longuement d'Alexander, l'explorateur, puis il se tourne vers Sophocle dont il entreprend d'analyser longuement les thèmes, notamment à travers son *Antigone* ou son *Œdipe à Colone*, et bifurque ensuite vers Molière qu'il considère comme le plus grand auteur de théâtre que la France ait jamais eu. Le 1^{er} avril, Eckermann évoque *L'Iphigénie en Tauride* de Goethe qui a été représenté la veille à Weimar. Après quelques

détours, il en vient à Corneille : « Un grand poète dramatique qui est fécond et qui pénètre toutes ses œuvres d'une noble pensée peut arriver à faire de l'âme de ses œuvres l'âme d'un peuple. Cela mériterait bien d'être tenté. De Corneille sort une puissance capable de faire des héros. C'est quelque chose pour Napoléon qui avait besoin d'un peuple de héros ; voilà pourquoi il disait de Corneille que, s'il vivait encore, il le ferait prince [19](#). » Au cours d'une promenade, le 11 avril, Goethe prend prétexte de la menace d'un orage pour développer ses idées sur les nuages, la pluviométrie et la météorologie.

On pourrait ajouter que, à la fin de sa vie et pour son plus grand plaisir, il a collectionné médailles et monnaies, grecques, romaines, médiévales, italiennes, du [XVII^e](#) siècle et contemporaines, soit plus de sept cents pièces.

GOETHE, SCHLEGEL, HEGEL. MORT DE CHARLOTTE VON STEIN

Le 24 avril, Goethe invite Schlegel, de passage à Weimar, à un thé où se pressent toutes les personnalités qui comptent dans la ville et revient sur Ampère qui dans *Le Globe* a fait deux grands articles sur lui le 29 avril et le 20 mai 1826. Ampère lui rend visite le 4 mai 1827 et Goethe organise un grand dîner en son honneur. Comme tous ses contemporains, qu'ils soient français ou allemands, Goethe a une grande admiration pour Béranger, considéré comme l'un des compositeurs de chansons le plus remarquable de tous les temps. On se demande aujourd'hui pourquoi cet engouement pour un poète de second rayon, tocade qui est également partagée par Chateaubriand... Ce dîner est renouvelé le 6 mai.

Il apprend la mort de Charlotte von Stein, son grand amour de jadis, avec laquelle il échangea tant de billets : elle était âgée de quatre-vingt-cinq ans. Mais il n'en dit mot dans sa conversation avec Eckermann. Ingratitude ? Non mais Goethe refuse toujours la mort. Le roi de Bavière, Louis Ier, apparaît à Weimar pour fêter le 28 août le soixante-dix-huitième anniversaire du poète, tant cette fête est dans la tradition allemande essentielle, et en profite pour le décorer. On ne rate jamais un *Geburtstag*. Il est aussi en correspondance avec Frédéric-Albert Stapfer, un de ses traducteurs en langue française. Il évoque de nouveau longuement Manzoni, reçoit une lettre de Walter Scott en juillet : « Pour tous les admirateurs du génie, il y a émotion et bonheur à voir une des plus grandes figures de l'Europe jouir d'une heureuse et honorable retraite à un âge où il se voit grandement respecté [20](#). » « Il est inépuisable », dira Eckermann de Goethe, et il est vrai que tout est prétexte pour l'écrivain à dissenter et à témoigner de ses

connaissances, comme lorsqu'il accomplit une petite promenade dans les environs de Weimar et commence à évoquer les oiseaux, tandis qu'il pique-nique avec Eckermann ou, quelques jours plus tard, se promène avec lui.

Le 18 octobre il reçoit la visite du philosophe et historien Hegel qu'il estime certes beaucoup mais dont il ne partage pas toujours la vision de l'histoire. C'est en cette même année 1827 qu'il se décide à publier son *Élégie de Marienbad* dont, on l'a vu, l'inspiratrice, Ulrike, demeurera son ultime amour, déçu en 1823.

L'art d'être grand-père

MORT DU GRAND-DUC DE SAXE-WEIMAR, KARL AUGUST

Goethe commence l'année 1828 en dissertant sur Génie et Fécondité. Le roi de Bavière, Louis Ier, envoie à Weimar son peintre de la Cour, Stieler, pour faire le portrait de Goethe qui se prête à toutes les séances de pose. Le 15 juin, Goethe apprend la mort du grand-duc de Saxe, Karl August, son ami de cinquante années. C'est son fils qui lui transmet la nouvelle avec ménagement. Eckermann qui monte à l'étage rejoindre Goethe dans sa chambre peu après l'entend soupirer et parler à haute voix. « Il semble qu'un vide impossible à combler s'est fait dans son existence », commente Eckermann. Goethe a servi ce prince pendant un demi-siècle, et la commotion est grande pour lui, même s'il semble reprendre vite la maîtrise de lui-même. C'est alors qu'il compose un éloge versifié de son ami :

Laissez s'écouler tout ce qui est périssable,
En vain vous vous accrocheriez.
Ce qui vaut s'enracine dans le passé et devient éternel dans le noble agir.
C'est ainsi que le vivant acquiert sans cesse de nouvelles forces,
Et la pensée, la pensée qui demeure donne à l'homme constance et durée 1.

La grande-duchesse ne tarde pas à lui demander une audience qu'il redoute mais dont nous ne connaissons jamais l'exact déroulement. Goethe se retire alors, pour tenter de retrouver le courage de vivre, dans le château ducal de Dornburg. La vue de la nature l'apaise quelque peu et les souvenirs en compagnie du duc dans ce château lui reviennent avec nostalgie mais aussi avec une belle et terrible vivacité. Il rentre à Weimar le 11 septembre, et présente immédiatement ses hommages aux nouveaux souverains de Weimar.

GOETHE REÇOIT ET CONVERSE. SA CONCEPTION DE L'UNITÉ ALLEMANDE

Les dîners sont toujours fréquents chez Goethe et les conversations animées. On y évoque le *Moïse* de Rossini et Goethe de gloser sur le grand personnage biblique. Tout semble prétexte, à lire Eckermann, pour Goethe, pour saisir au vol n'importe quelle idée, un personnage, une œuvre, et pour s'amuser sérieusement à les décortiquer ou à les développer, sans méchanceté. On y parle aussi des femmes, et Goethe,

à table, le 22 octobre 1828, dit : « Les femmes sont des coupes d'argent dans lesquelles nous plaçons des pommes d'or. L'idée que j'ai des femmes n'est pas le résultat des observations que j'ai faites dans la réalité ; c'est une idée qui était innée en moi ou qui m'est venue Dieu sait comment. Aussi les caractères des femmes que j'ai tracés sont tous réussis ; ils sont supérieurs à ceux que l'on peut rencontrer dans la vie réelle 2. » Incorrigible Goethe ! Il vient de dépasser les soixante-dix-neuf ans, et il a encore sur les femmes un regard d'adolescent rêveur et idéaliste. C'est pourquoi on peut en déduire que les nombreuses amours de sa vie n'ont pas toujours été conclues et que la chair a été bien souvent absente des préoccupations de Goethe, sauf avec Christiane Vulpius, sa femme.

Comme toujours chez les vieillards, mêmes encore verts intellectuellement, le passé est une présence, et il parle fort souvent du grand-duc défunt Karl August avec des accents d'émotion non dissimulés et une admiration pour son immense culture. « Un homme au-dessus du commun », dira-t-il.

Il en revient une nouvelle fois à l'unité de l'Allemagne dont il a déjà parlé avec Eckermann et sur laquelle il a des idées qui sont certes pacifiques, mais très nationalistes. Sa parole politique est si rare habituellement qu'elle mérite qu'on s'y arrête, surtout lorsqu'elle aborde un sujet qui sera tout de même à l'origine de la guerre de 1870 avec les conséquences qu'on connaît :

Je ne crains pas que l'Allemagne n'arrive pas à son unité ; nos bonnes routes et les chemins de fer qui se construiront feront leur œuvre. Mais, avant tout, qu'il y ait de l'affection réciproque, et qu'il y ait de l'union contre l'ennemi extérieur. Qu'elle soit une, en ce sens que le thaler et le silbergroschen aient dans tout l'Empire la même valeur ; une, en ce sens que le passeport donné aux bourgeois de Weimar par la ville ne soit pas à la frontière considéré par l'employé d'un grand État voisin comme nul, et comme l'égal d'un passeport étranger. Que l'on ne parle plus, entre Allemands, d'extérieur et d'intérieur, que l'Allemagne soit une pour les poids et mesures, pour le commerce et l'industrie, et cent choses analogues que je ne peux ni ne veux nommer. Mais si l'on croit que l'unité de l'Allemagne consiste à en faire un seul énorme empire avec une seule grande capitale, si l'on pense que l'existence de cette grande capitale contribue au bien-être de la masse du peuple et au développement des grands talents, on est dans l'erreur 3.

On voit donc que les perspectives de Goethe sur l'unité allemande qui agite tous les esprits au XIX^e siècle sont de plus en plus éloignées des conceptions brutales de Bismarck. C'est plutôt vers une Allemagne fédérale que la pensée de Goethe semble s'orienter, non sans justesse. La suite lui donnera raison, mais bien plus tard. Il y a chez tout poète, et même chez des écrivains aussi universalistes que l'est Goethe, des côtés prophétiques qu'il ne convient pas de négliger et que les politiques devraient parfois mieux écouter pour en tirer profit.

Le fédéralisme, même si le mot n'est pas prononcé, Goethe l'applique, comme dans un rêve, à une France qui se serait débarrassée de son jacobinisme : « Ce serait un bonheur pour la belle France, si, au

lieu d'un seul centre, elle en avait dix, tous répandant la lumière et la vie 4. » Goethe continuera jusqu'à la fin de sa vie à développer devant Eckermann sa conception de l'unité allemande, mais nous en avons dit l'essentiel.

En 1828, Goethe s'estime satisfait de l'année passée parce qu'il a pu travailler sans relâche. Mais il a conscience qu'autour de lui les rangs s'éclaircissent de plus en plus. « Vivre longtemps, c'est survivre à beaucoup de monde. Le cercle de ceux qui me touchent de plus près me paraît comme un rouleau de feuilles sibyllines qui l'une après l'autre sont dévorées par les flammes et s'évaporent dans les airs 5. »

GOETHE SE REPLIE LENTEMENT SUR LUI-MÊME ET SUR SON PASSÉ

Nous voici parvenus à l'année 1829, celle des quatre-vingts ans de Goethe. Le 10 février, entouré de cartes et de plans, il s'intéresse de près à la construction du port de Brême. Puis il passe les jours suivants à étudier la botanique et les naturalistes, ainsi que la théorie des couleurs, une de ses obsessions, sur laquelle il déteste être contredit. Donne-t-on une représentation d'*Egmont*, aussitôt Goethe d'analyser une nouvelle fois en profondeur ce drame. L'impression d'un esprit qui ne s'arrête jamais, tel est le sentiment que nous éprouvons à lire ses *Conversations* avec Eckermann. En 1829, il achève définitivement son ouvrage *Voyages en Suisse et en Italie*, ceux de sa première jeunesse, ceux sans doute dont il se souvient le mieux.

Il en vient à une définition capitale pour lui entre classicisme et romantisme, qui n'est pas à l'avantage du second :

La plupart des modernes sont des romantiques, non parce qu'ils sont récents, mais parce qu'ils sont faibles, maladifs, malades ; l'antique n'est pas classique parce qu'il est antique, mais parce qu'il est vigoureux, frais, serein et sain 6.

Voilà qui clôt un débat qui n'aurait jamais dû avoir lieu : Goethe a sans doute lancé le romantisme, mais il s'en est écarté très vite et il continue à la fin de sa vie à le regarder avec méfiance. Il n'a pas changé d'avis depuis ses quarante ans. Goethe trouve le succès des *Contes fantastiques* d'Hoffmann « déplorable » et dans un petit libelle, *Xénia la douce*, il fustige ces « lieux où la sottise ténébreuse se plaît à errer, adorant avec ferveur ce qu'elle ne comprend pas ; là on aperçoit des bandes innombrables de contes effrayants qui se glissent, s'agitent et puis s'enfuient. Chassez loin de vous le limon verdâtre de l'enfer de Dante ; que le naturel et l'heureuse persévérance n'aillent puiser qu'à des eaux limpides 7 ! »

Il s'intéresse, après un jugement sans concession sur le catholicisme,

à nouveau à Rome, s'entoure de plans, commente les monuments et se désole de ne plus avoir vu sa chère ville depuis bien longtemps. Il parle de Michel-Ange et de Raphaël. Il a achevé la première scène du *Second Faust* dont il donne lecture à Eckermann, après le dîner du 1^{er} septembre 1829. Le 6 décembre il achève la deuxième scène. Il continue au fur et à mesure de son avancée à en faire la lecture pendant tout le mois de décembre. La première partie de ce *Second Faust* est représentée à Weimar et dans presque toutes les grandes villes d'Allemagne. En 1829, Goethe a donc passé une année paisible et féconde, mais il a peu quitté sa chambre et s'est occupé de mettre au point définitivement et de publier sa *Correspondance* avec Schiller. Il est toujours interrompu par de nombreuses visites : à la fois, il s'en plaint et il s'en félicite. Il reçoit celle de David d'Angers qui vient le voir sur la recommandation de Victor Cousin et de Jean-Jacques Ampère afin de faire son buste. Pour lui montrer qu'il est un artiste chevronné, David d'Angers lui présente les médaillons de Cousin, de Hugo et de Delacroix qu'il a sculptés. Goethe hésite un peu avant de se décider à poser devant l'artiste et a de longs entretiens avec lui.

L'année 1830 est pour Goethe l'occasion de louer la traduction de *Faust* par Gérard de Nerval, dès le mois de janvier, au point qu'il ne peut plus lire cette pièce en allemand tant il la savoure en français, dit-il à Eckermann.

Il voit mourir la grande-duchesse mère le 14 février. La réaction de Goethe est immédiate et se traduit par une phrase adressée à Soret et rapportée par Eckermann : « Tant que le jour luira, nous voulons porter haut la tête, et tant que nous pourrons produire, nous ne nous reposerons pas 8. » Soret, un Genevois, était depuis 1822 le précepteur du futur grand-duc de Saxe-Weimar. Goethe, à la fin de sa vie, le voit aussi souvent qu'Eckermann. Il y a entre eux une telle correspondance que Soret laissera plus tard un ouvrage : *Conversations avec Goethe*.

Lorsque Eckermann entre dans la chambre de Goethe qui vient d'apprendre la mauvaise nouvelle d'Otilie, sa belle-fille, il le trouve parfaitement serein, mangeant sa soupe comme si rien ne s'était passé. C'est toujours la même attitude chez Goethe que de refuser la mort. Aussi, toute sa conversation dans cette journée du 14 février sera la plus éloignée possible de la mort, et s'orientera par exemple vers la commedia dell'arte, Polichinelle ou une anecdote de Grimm qui a quitté précipitamment Paris au moment de la Révolution, mais a eu le temps d'acheter en assignats, qui le lendemain ne vaudront plus un centime, une belle paire de manchettes.

Le lendemain, 15 février, Goethe semble réaliser la mort de la grande-duchesse. Il a cette belle réflexion :

Je me force au travail ; il le faut pour que je conserve le dessus, et que je supporte cette séparation subite. La mort est quelque chose de bien étrange ! Malgré toute notre expérience,

quand il s'agit d'une personne qui nous est chère, nous croyons la mort toujours impossible, et nous ne pouvons y croire ; elle est toujours inattendue. C'est pour ainsi dire une impossibilité, qui tout à coup devient une réalité. Et ce passage d'une existence qui nous est connue dans un autre monde dont nous ne savons absolument rien est quelque chose de si violent que ceux qui restent ne peuvent s'empêcher de ressentir malgré eux un profond ébranlement 9.

Mais l'esprit toujours en éveil de Goethe reprend le dessus, il parle d'Homère, de Wieland, de costumes de théâtre, puis il évoque Lili, un de ses amours de jeunesse. Eckermann se remémore alors Catherine et surtout Frédérique que Goethe a tant aimée et pour laquelle il a écrit *Vérité et Poésie*. Il a cessé de lire les journaux pour se consacrer entièrement à son *Second Faust*. Il reçoit un énorme paquet, rempli de ses œuvres ou de leurs reproductions, ainsi que d'ouvrages d'écrivains français, comme ceux de Sainte-Beuve, de Hugo, de Balzac, d'Alfred de Vigny, et de quelques autres. Il considère que le romantisme en France est un mal nécessaire mais qu'il disparaîtra assez vite.

Il reçoit tellement de lettres qu'il ne peut y répondre, d'où l'accusation d'égoïsme qui lui sera imputée. Mais Goethe est surtout avare du temps qui lui est désormais compté. Il est heureux que son fils accomplisse, comme il l'a fait jadis, un voyage en Italie. Il est accompagné d'Eckermann qui le quitte à Gênes pour regagner Weimar.

Goethe apprend en juillet 1830 les Trois Glorieuses à Paris et la prise du pouvoir par Louis-Philippe, mais il semble ne s'intéresser qu'au débat qui a éclaté à l'Académie entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire sur une question scientifique à ses yeux bien plus capitale que la Révolution en France. Il a trait au déterminisme à travers l'anatomie comparée qui rejoint les préoccupations de Goethe, depuis cinquante ans, sur l'évolution des êtres vivants et le transformisme.

MORT D'AUGUST, FILS UNIQUE DE GOETHE

C'est au cours de son voyage en Italie, après s'être cassé la clavicule, qu'August von Goethe meurt à Rome, sans doute de la variole, le 28 octobre et il est enterré dans un cimetière protestant, non loin de la pyramide de Cestius. Eckermann apprend la nouvelle alors qu'il est sur le chemin de Weimar et se demande comment l'annoncer à Goethe. Celui-ci accuse le coup en Romain, en prononçant des phrases en latin, mais à son âge sa sensibilité s'est émoussée, et il dit à Zelster, venu lui faire une visite de condoléance : « Je n'ai plus d'autre souci que de me tenir physiquement en équilibre ; le reste va de soi-même : le corps doit obéir, l'intelligence veut 10. » Sur la mort de son fils il ne dit mot. Pour ne point y penser, il commence son essai sur les *Principes de philosophie géologique* qu'il achèvera quelques jours avant sa mort en

1832.

Le 26 novembre, Goethe est atteint d'une hémorragie, mais une fois de plus il surmonte cet accident de santé fort grave grâce à son médecin traitant, le docteur Vogel. Goethe fait lui-même le diagnostic : pour oublier la douleur que lui a causée la mort de son fils, il a trop travaillé et un vaisseau s'est rompu dans son poumon, comme sous l'effet d'une explosion. Le 30 novembre il est à nouveau sur pied.

En 1831, Eckermann devient le précepteur du fils du prince, raison pour laquelle, plus tard, il sera élevé au rang de conseiller aulique.

LA GRANDE VIEILLESSE DE GOETHE. L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

Goethe songe alors à son testament et désigne Eckermann comme l'éditeur de ses œuvres posthumes. Il achève *Vérité et Poésie* et son *Second Faust*. Il reçoit en 1831 le buste colossal pour lequel il a posé pour David d'Angers. Mais dans son *Journal*, en date du 24 février 1831, selon Marcel Brion, le Suisse Frédéric Soret écrit des pages sur l'insupportable vieillesse à laquelle Goethe ne s'habitue pas et qu'il apostrophe, se reprochant en quelque sorte d'exister. Puis le vieillard s'assoit et reçoit l'affection de son petit-fils préféré Wolf, se lève, s'agite, se dirige vers la fenêtre et prononce des phrases peu intelligibles.

Dans une lettre à Ulrike von Pogwisch, la sœur d'Otilie, sa belle-fille, en date 18 juin 1831 à Weimar, il raconte avec une émotion à laquelle il se livre rarement l'art d'être grand-père, lui qui a perdu son fils, August, l'année précédente.

Mon petit Wolfgang [né en 1820, il a un frère, Walther, né en 1818] se tient toujours tout près de grand-père ; nous déjeunons ensemble, et nous ne nous séparons guère de tout le reste du jour. Le théâtre exerce sa fascination sur ces chers petits ; il écrit des tragédies et des comédies, il fait une collection de programmes, il lit tout ce qui lui tombe sous la main. Il me semble vraiment que nos enfants font de la haute école. Que dire et que faire ?

Wolf est malin comme tous les enfants et ceux qui savent en venir à leurs fins. Quand je vois où il veut en venir, je m'amuse, soit à entraver, soit à favoriser ses désirs ; mais il ne se laisse jamais désarçonner.

La petite [Alma, née en 1827] est délicieuse, une vraie petite femme ; elle est déjà imprévisible. Elle est au mieux avec son bon-papa, mais, sans avoir l'air d'y toucher, elle ne fait que ce qu'elle veut. Elle est la grâce même et, malgré sa ferme volonté, rien n'est plus facile que d'en venir à bout. Elle est d'ailleurs très remuante, assez bruyante même : il suffit toutefois d'un mot, d'une plaisanterie pour la calmer et la ramener à la sagesse. Wolf, qui est un peu jaloux, a déjà remarqué que d'ici quelques années elle prendrait sa place, et qu'elle ferait de son grand-père ce qu'elle voudrait [11](#).

Goethe est de plus en plus préoccupé par les questions religieuses. Il a beaucoup lu la Bible et les Évangiles au cours de sa vie. Il connaît aussi le Coran, ayant écrit un *Mahomet*. Toutefois, quoique luthérien, il demeure comme Rousseau un déiste et, à la fin de sa vie, il évoque devant Eckermann l'être suprême ou le Grand Être, les expressions mêmes utilisées dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Ses lectures continuent à être éclectiques même s'il a une prédilection pour Walter Scott. Ce dernier est un admirateur inconditionnel de Goethe. Dans une lettre à l'écrivain écossais, datée du 12 janvier 1827 à Weimar, Goethe écrit :

Quand je songe qu'un homme de votre notoriété a bien voulu s'intéresser depuis longtemps déjà à ma vie et à mes travaux, et que, si je ne me trompe, vous avez appelé sur ces questions l'attention de votre pays, je ne veux pas tarder, vu mon âge, à vous exprimer ma reconnaissance 12.

Il lit également *Daphnis et Chloé* dans la traduction de Paul-Louis Courier et considère cette œuvre de Longus comme un chef-d'œuvre et son traducteur comme un grand écrivain français. Il termine la révision de *La Métamorphose des plantes*, ultime remaniement dont le savant français Cuvier le félicitera, le considérant comme un grand scientifique :

Si Goethe n'avait déjà assez réuni des titres pour être proclamé le plus beau génie de son siècle, il devrait encore ajouter à sa couronne de grand poète et de profond moraliste le renom de savant naturaliste, qui lui est dû pour l'élévation de ses vues et sa force philosophique au sujet des analogies végétales 13.

Il continue à s'intéresser à l'art et à la peinture, et commence à composer le cinquième acte de son *Second Faust* qui doit achever cette œuvre. Admirateur forcené de Hugo, il critique toutefois *Notre-Dame de Paris* qu'il vient de lire. Il juge l'écrivain français trop romantique, mêlant trop souvent dans cette œuvre tableaux magnifiques et scènes très laides voire intolérables. Il trouve que les personnages de ce roman sont réduits au rôle de marionnettes. Il évoque Karlovy Vary où il a été régulièrement prendre les eaux, et les amourettes qui ont rendu sa cure supportable, tant l'ennui peut alors s'installer : « Presque toujours j'ai été assez heureux pour trouver une petite affinité qui, pendant quelques semaines, me donnait assez de distraction 14. »

Mais il reste toujours attentivement ouvert à la littérature française, sur laquelle il s'entretient avec Victor Cousin au cours d'une seconde visite que celui-ci lui fait en juillet 1831. Goethe, malgré son âge, ne vit pas replié sur lui-même et s'intéresse de près aux cours et aux publications du philosophe français.

Le 28 août il fête ses quatre-vingt-deux ans, mais pas à Weimar, car il craint la fatigue que pourrait lui occasionner trop de visites et se rend avec ses petits-enfants à Ilmenau, faisant même pour l'occasion

l'ascension du Kickelhahn et marchant à travers les arbustes et les broussailles. Cet endroit lui rappelle la promenade qu'il y avait effectuée en 1780 en compagnie du grand-duc. Il y avait alors composé un poème dont le dernier vers était prémonitoire :

Sur toutes les cimes,
C'est le repos.
Sur tous les sommets,
À peine une brise.
Dans la forêt
Les oiseaux se taisent.
Prends patience,
Toi aussi, bientôt, tu reposeras [15](#).

Il avait trente et un ans, et avait gravé ces vers sur le mur d'un petit pavillon de chasse. Un demi-siècle a passé. Il essuie une larme et va retrouver ses petits-enfants qui lui ont donné le surnom d'Apipa. Sa présence est vite connue en ces lieux et il a droit à un repas, à un concert et une sérénade matutinale.

Une mort douce

GOETHE SE PASSIONNE TOUJOURS POUR LES SCIENCES. SON AGONIE ET SA MORT TRÈS DOUCES. SES OBSÈQUES DE SOUVERAIN

À la fin de 1831 et au commencement de 1832, il réétudie les sciences naturelles, la météorologie, les métamorphoses des règnes végétal et animal. Il est tout heureux quand on lui annonce qu'on a donné son nom à une maison de Pompéi, récemment découverte.

Dans l'après-midi du 15 mars, Goethe, après une promenade par une fin d'hiver très froid, se sent soudain mal. Il mange peu, se couche aussitôt et passe une nuit presque sans sommeil, en toussant souvent. Il a tantôt chaud, tantôt froid, et ressent des douleurs à la poitrine. Il voit dans son délire son fils August et son petit-fils Wolf. Le docteur Vogel, appelé le 16 mars, remarque que le regard si vif de Goethe est devenu terne. L'illustre malade devient sourd. Un traitement lui est donné : du soufre doré d'antimoine qui semble bénéfique. Le 17 mars, le docteur Vogel constate l'amélioration de l'état de santé de Goethe qui a recouvré son ouïe et dont la toux a diminué. Il trouve même le moyen d'envoyer ce jour-là une longue lettre à Wilhelm von Humboldt sur les organes qui dirigent et les hommes et les animaux. Il dort d'un sommeil paisible et passe, le dimanche 18, quelques heures hors de son lit. Il déjeune et dîne d'un peu de poisson, d'un morceau de rôti, le tout arrosé de vin du Wurtzbourg et d'une tasse de café. Il passe une nouvelle bonne nuit, et Vogel qui vient lui rendre visite le trouve assis près de son lit, mais assez affaibli. Dans la nuit du 19 au 20 mars, Goethe fait une rechute, sentant le froid s'emparer de ses mains puis de tout son corps. Il éprouve de violentes douleurs dans les membres et a du mal à respirer. Vogel est appelé et constate que le malade est très agité, cherchant différentes positions pour ne pas souffrir : il gémit et parfois pousse des cris, tant il se sent oppressé. Ses traits ont changé, son teint est devenu très pâle, ses yeux semblent enfoncés dans leurs orbites et ont perdu toute leur lumière. Goethe a toute sa conscience et craint qu'une hémorragie pulmonaire, comme celle qui a failli l'emporter quelques années auparavant, ne se déclare.

Vogel le soigne énergiquement et les malaises du malade s'apaisent. Le lendemain matin, Goethe semble aller mieux, mais à onze heures il souffre de paralysie intermittente, et on entend un léger bruit qui vient de sa poitrine. Il est assis dans son fauteuil et paraît assez serein.

Il reçoit un présent : le portrait de la comtesse de Vaudreuil, épouse du ministre de France. Il regrette de ne pas pouvoir recevoir ses amis, accourus à la nouvelle de sa maladie.

Le lendemain il essaye d'aller par deux fois s'asseoir à son fauteuil mais, trop faible, il doit y renoncer. Il a des visions poétiques, parle de Schiller et de sa correspondance. Son langage est embarrassé, pâteux, et il prononce la fameuse phrase : « *Mehr Licht* », « Plus de lumière », pour cet homme qui toute sa vie, écrit Eckermann, avait été l'ennemi des ténèbres. Il trace dans l'air avec sa main droite des signes, dont sans doute un w, l'initiale de son prénom, puis enfin assis dans son fauteuil il s'endort doucement vers midi pour ne plus se réveiller : nous sommes le 22 mars 1832. Goethe est dans sa quatre-vingt-troisième année.

Eckermann, qui viendra le contempler le lendemain, écrira sur lui un admirable hommage :

Étendu sur le dos, il reposait comme un homme endormi ; sur les traits de son imposant visage régnaient une paix profonde et une grande fermeté. Le front superbe paraissait encore concevoir des pensées. J'eus envie de prendre une boucle de ses cheveux, mais le respect me retint. Près du corps enveloppé d'un drap blanc, on avait placé de grands morceaux de glace pour en conserver la fraîcheur. Le domestique ouvrit le drap et je m'étonnai de la surhumaine splendeur des membres. La poitrine était forte, large, bombée, les bras et les cuisses bien garnis de chair et musculeux ; les pieds délicats et de la forme la plus belle ; nulle trace sur le corps d'obésité et de maigreur. Un homme accompli était sous mes yeux dans toute sa beauté. L'admiration que j'éprouvai me laissa un instant oublier que l'intelligence immortelle avait quitté une telle enveloppe. Je posai la main sur son cœur ; tout était calme, et je me retirai pour laisser libre cours aux larmes que j'avais retenues [1](#).

Le 26 mars 1832, les funérailles de Goethe, après qu'on eut exposé son corps, sont grandioses. À cinq heures de l'après-midi, un cortège défile de la maison du défunt, Frauenplan, jusqu'à la chapelle mortuaire grand-ducale près du nouveau cimetière. Le cercueil est de forme antique et c'est Goethe qui en a tracé le dessin pour Schiller en 1805. Il est orné d'une couronne de lauriers et des décorations de Weimar, de Russie, de France, d'Autriche et de Bavière. Il est placé dans la chapelle sur un catafalque, pendant qu'un chœur entonne des vers de Goethe mis en musique par Zelter.

Le surintendant général Rohr, ecclésiastique, prend la parole et dit notamment : « Tu exerces autour de toi une influence incomparable, et tandis que le temps livrera peu à peu à l'oubli les hommes du siècle les plus renommés, ton nom subsistera dans ses annales, gravé avec son burin de fer [2](#). » Ce discours est suivi d'un chant composé par Hummel. Puis le chancelier Müller remet, avec quelques mots, le cercueil au maréchal de la cour de Saxe-Weimar, qui est déposé dans la sépulture des princes. Le corps de Goethe y repose à côté de Karl August, de Louis, le fils de ce dernier, et de Schiller.

Fermé le jour des obsèques, le théâtre de Weimar rouvre pour

donner une représentation du *Tasse*. À la fin de la pièce, un acteur récite un petit discours écrit par Müller qui émeut l'assistance ³.

Cependant, la vie de Goethe, comme un hasard concerté par lui, ne peut s'achever sur la mort mais plutôt sur l'amour. Eckermann, le 23 mars 1832, trouve un paquet de poèmes de Marianne, confectionné par Goethe, sur lequel sont écrits le nom et l'adresse de Marianne von Willemer. Il le remet à un messenger et ajoute que Goethe est mort la veille.

Marianne en ouvrant le paquet découvre comme un dernier reposoir ce texte de Goethe qui lui est adressé :

Mettant à profit le temps qui m'est encore concédé, à vérifier et à classer les innombrables papiers qui se sont accumulés autour de moi, certaines feuilles ont brillé à mes yeux qui rappellent les plus beaux jours de ma vie [...] Je vous demande seulement de conserver ce paquet près de vous, sans l'ouvrir, jusqu'à l'heure indéterminée. Des pages comme celles-ci nous donnent l'heureux sentiment que nous avons vécu ; ce sont les plus beaux témoignages sur lesquels on puisse se reposer. L'expérience aussi est importante ; celle-ci, par exemple, que lorsque nous croyons disposer d'une certaine liberté un nouvel obstacle se révèle aussitôt ; je pourrais vous conter quelques histoires là-dessus, comiques et douloureuses. Pour le reste, continuez à faire comme moi-même assurer et orner chaque jour de beauté, autant que possible, et combattre aussitôt la souffrance par une activité ; c'est ainsi que vous demeurerez, comme moi, immuable dans le plus amical attachement ⁴.

Le 3 mars Goethe, rouvrant le paquet, y avait ajouté un poème, comme une réponse implicite à tous les poèmes de celle qui l'a aimé :

Que ces feuillets s'envolent
Vers les doigts qui les ont écrits
Autrefois, dans l'ardeur du plus haut désir
Ainsi attendus, ainsi reçus
Vers la poitrine d'où ils ont jailli,
Capables d'un constant amour,
Témoins des temps les plus heureux ⁵.

Grâce à Falk qui, avec Goethe, a assisté aux obsèques de Wieland et a recueilli les réflexions du maître sur la mort, l'immortalité et l'existence de l'âme, nous savons à quel point la foi de Goethe était complexe, et pour tout dire intellectuelle. Pour lui l'âme est une monade, terme métaphysique qui désigne l'unité parfaite qui habite toutes créatures vivantes, y compris les plantes. Les monades s'interpénètrent, ce qui montre que Goethe n'était pas indifférent à la métempsychose.

Ce n'est que quelques mois après sa mort que le *Second Faust* est publié. Moins romantique que le premier, on y sent une sorte de recul apaisé, avec une pointe de fantastique, puisque apparaît dans cette pièce, elle aussi en vers, et qui se passe au Moyen Âge, le personnage de Wagner, créateur d'un homuncule, sorte de robot humain. Faust descend aussi aux Enfers pour ramener à la terre des personnages de la mythologie grecque, comme Hélène ou Pâris. Faust tombe

amoureux d'Hélène et elle lui donne un enfant qui mourra tragiquement. Hélène disparaîtra alors peu à peu. Divers épisodes où Goethe fait intervenir des considérations sociales et politiques conduisent Faust à souhaiter la mort. Fort heureusement, Marguerite sauve son âme qui avait été vouée pourtant à Méphistophélès.

Cet œuvre est capitale, et même sous sa forme résumée ne doit pas nous cacher que Goethe y a mis comme l'essentiel et la synthèse de sa pensée, de ses réflexions et de ses connaissances. Chez Goethe, d'où la difficulté de séparer l'homme et l'œuvre, les deux s'interpénètrent et nourrissent leurs interrogations mutuelles.

GOETHE ET LA POSTÉRITÉ

Le plus bel hommage rendu à Goethe est celui de l'écrivain et explorateur français Jean-Jacques Ampère, qui déjà dans *Le Globe*, en avril et mai 1826, avait écrit des louanges à l'adresse de l'œuvre de Goethe — qui en avait été averti et fort touché —, et lui avait fait deux visites.

Dans un ouvrage paru beaucoup plus tard, Jean-Jacques Ampère écrit un long article dont nous ne donnons que des extraits qui nous serviront de conclusion sur Goethe lui-même, tant l'écrivain français a su rassembler tout ce qui constitue les exceptionnelles unité et universalité de l'auteur de *Werther* et de *Faust* :

Nul ne peut voir sans tristesse une belle vie s'éteindre, un beau génie disparaître [...] Goethe vient de mourir [...] Il y a soixante ans environ, Goethe publiait *Werther*, écrivait *Götz von Berlichingen* et méditait *Faust*.

Goethe était alors en proie aux sentiments qui passionnaient la jeunesse allemande [...] Goethe n'échappa point à la contagion, mais le sentiment de l'art, si profond en lui, tourna tout en poésie [...]

Dès lors Goethe entra dans une voie différente et il y entra, lui, comme un homme nouveau. S'étant ainsi guéri de ses agitations en les exprimant, Goethe ne tendit plus qu'à s'élever au-dessus des orages de la vie dans les calmes régions de l'idéal [...] Ce point de vue, que durent faire prévaloir encore dans l'esprit de Goethe l'étude et le spectacle de l'Antiquité, ce point de vue produisit *Iphigénie* et *Le Tasse*. Egmont me semble une heureuse transition de sa première manière à la seconde [...] Il se plut dès lors presque exclusivement dans des combinaisons élevées et ingénieuses, mais toujours inattendues, dans des voies neuves et détournées [...] Il songeait moins à éblouir le public par des prestiges de dextérité, qu'à tenter pour son compte toutes les expériences dont pouvait s'aviser l'infatigable curiosité de son talent [...]

L'activité de son esprit le poussa aussi dans le champ des sciences naturelles. Goethe, comme l'atteste son curieux ouvrage sur les métamorphoses des plantes, avait devancé, à plusieurs égards, des systèmes qui sont devenus célèbres. Ses théories sur la lumière, contestées en France, mais admirées en Allemagne, fussent-elles erronées, attesteraient encore l'étendue de cette grande intelligence [...] Cet homme qui comprenait tout n'aimait à se prononcer sur rien. L'impartialité, l'indépendance de l'esprit étaient chez lui un besoin et un système. Le monde idéal dans lequel il s'était réfugié n'avait rien à faire avec les terribles réalités de la Révolution française [...]

Une belle et douce période de la vie de Goethe, ce fut celle de son amitié avec l'autre grand poète de l'Allemagne, avec Schiller [...] Quel beau moment que celui où Herder et Wieland

vivaient encore, où Goethe et Schiller passaient ensemble leur vie, agitant des questions littéraires, se communiquant des plans d'ouvrage ou des sujets de ballade. Weimar ressemblait à une petite cour d'Italie au seizième siècle [...] Ce qu'il y avait de merveilleux dans Goethe, c'était une immense activité et un grand calme. Rien ne lui était indifférent et rien ne le troublait [...] Au milieu de tant d'excitations, qui venaient l'assaillir de tous les points du monde intellectuel, l'effort constant de Goethe était de maintenir l'équilibre entre ses facultés : il voulait tout recevoir, mais tout dominer [...] Goethe a sympathisé avec ce qu'il y a eu de bon dans son temps et dans tous les temps, et il était adoré de ceux qui l'approchaient [...] La mort de Goethe va bien à sa vie. Lui-même n'eût pu choisir un dénouement qui convînt mieux à ce beau poète. Il a expiré sans douleur, il s'est paisiblement éteint dans sa vieillesse, il ne s'est pas senti mourir. Sa dernière heure l'a trouvé occupé de l'avenir et rêvant du printemps 6.

Comme antidote à cet éloge, on ne peut pas ne pas citer ce que le poète Heinrich Heine écrivit en 1834 en guise d'éloge funèbre fort ambigu, entre admiration et persiflage, et qui porte le titre provocateur *De l'Allemagne*, pour faire écho à l'ouvrage de Mme de Staël. En fait, Heine est irrité par le culte rendu de son vivant à Goethe, puis après sa mort par les Allemands, par des livres, des expositions, des cours universitaires. Il a cette phrase assez assassine sur *Faust* lorsqu'il écrit que « ce fut la Bible mondaine des Allemands ». Il se fait ironique aussi en disant que quand il le rencontre à Weimar, il a envie de lui parler grec, mais il remarque que Goethe parle l'allemand et n'a qu'un seul sujet de conversation qui semble se réduire à une phrase lancée par Heine : que les prunes entre Iéna et Weimar sont très bonnes au goût. « Les dieux s'en vont, Goethe est mort !... Il mourut le 22 du mois de mars de l'année 1832... Pas un seul roi ne mourut cette année. Les dieux s'en vont, les rois restent 7. »

Goethe a inspiré nombre de musiciens et parmi les plus grands. Nombre de ses poèmes sont devenus des lieder, grâce à Mozart (*Das Veilchen*) ou Ludwig van Beethoven et le célèbre *Roi des Aulnes* (*Erlkönig*). Sans oublier les dizaines de lieder de Franz Schubert qui ont rendu populaires et immédiatement accessibles certains de ses plus beaux textes, comme *Gretchen am Spinnrade* (*Marguerite au Rouet*), *Der Fischer* (*Le Pêcheur*), *Erlkönig* (*Le Roi des Aulnes*, après Beethoven), *Heidenröslein*, (*La Petite Rose sur la lande*) et les lieder de *Mignon* qu'on trouve dans *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Robert Schumann nous a laissé aussi des pièces inoubliables, telles que *Singet nicht in Trauertönen*, ou *Nachtlid*. Franz Liszt n'a pu échapper à l'attraction musicale des poèmes de Goethe et a composé quelques lieder dont le célèbre *Kennst du das Land*, et *Es war ein König in Thule*. Ne pas oublier non plus, parce que cela est moins connu, que Richard Wagner a mis en musique *Sieben Kompositionen zu Goethes Faust*, comme les lieder *Die Soldaten*, *Meine Ruh ist hin*. Hugo Wolf compose pour sa part cinquante *Goethe-Lieder*. Et Richard Strauss, toujours à partir de poèmes de Goethe, *Sechs Lieder für Singstimme und Klavier* et un *Xenion*. Le musicien dodécaphoniste Anton Webern s'empare de

quatre poèmes de Goethe et les traduit en musique sous le titre général de *Four Songs for Voice and Piano*. On pourrait continuer ainsi, en évoquant les compositions de Béla Bartók, d'Alban Berg, d'Anton Rubinstein, de Felix Mendelssohn-Bartholdy, de Johannes Brahms, qui furent eux aussi inspirés par les poèmes de Goethe. Il est certain que ces musiciens ont fait beaucoup pour la renommée populaire du poète et écrivain.

Goethe a aussi inspiré nombre d'opéras, comme *Egmont* de Ludwig van Beethoven qui évoque l'occupation de cette région par les Espagnols et la répression qui s'installe contre les résistants dont le chef est le comte d'Egmont.

Ambroise Thomas fera jouer un *Mignon* en 1866 au théâtre de l'Opéra-Comique à Paris et Jules Massenet un *Werther*, tandis que Gounod sera l'auteur du très populaire *Faust*, et que Hector Berlioz composera un poème symphonique, *La Damnation de Faust*. Mais il ne s'en tiendra pas là et donnera une œuvre vocale sur le même thème, intitulée, *Huit Scènes de Faust*, tandis que jouant sur le registre de la symphonie, Franz Liszt composera *La Faust-Symphonie*. Ce ne sont là que quelques exemples, car nombre de musiciens contemporains ont choisi les drames ou les poèmes de Goethe comme thèmes d'inspiration.

Mais Goethe a été aussi à l'origine de débats, de confrontations et de filiations qui perdurent aujourd'hui encore. Personnage difficile à saisir, tant ses centres d'intérêt sont parfois contradictoires, au point qu'on a le sentiment que lui seul peut s'y retrouver et en faire la synthèse. On l'a considéré comme un des plus grands poètes allemands et une figure de la littérature européenne du XIX^e siècle. Il s'est voulu un classique et a cherché à rompre avec le XVIII^e siècle, dont il admire le rationalisme, mais conçoit que celui-ci est quelque peu dépassé par le romantisme et l'histoire qui en suit le mouvement. Il n'aime pas la Révolution française, mais admire Napoléon qui en est pourtant l'émanation. Il comprend le peuple, mais n'est pas plébéien. Sa conception du monde (*Weltanschauung*) est si universelle que personne ne peut la comprendre dans la totalité de son génie. Il n'aime guère les religions révélées, mais les sciences occultes en font un de leur maître, en raison de son intérêt faustien pour le démonisme. Nietzsche et Schopenhauer le prennent pour modèle dans leurs recherches spirituelles. Chacun tente de le confisquer, tel Lukács dans *Goethe und seine Zeit* (*Goethe et son époque*) paru en 1947, qui le considère comme un homme capital de la transition entre le siècle des Lumières et le socialisme et le met au même rang que Hegel. Quant au philosophe Rudolf Steiner, il a beaucoup écrit sur Goethe et notamment sur sa conception du monde. Nous pourrions également citer l'essai sur Goethe de l'italien Pietro Citati qui voit en l'auteur de *Wilhelm Meister*

et du *Second Faust* un écrivain d'une intelligence exceptionnelle, et qui cultivait une vraie passion pour la légèreté.

La psychanalyse ne pouvait pas ne pas s'emparer d'un homme aussi complexe, à l'œuvre autobiographique majeure, en y analysant bien des thèmes qui lui sont chers, en en révélant bien des mystères. Les spécialistes de l'Antiquité ont apprécié son idée de réconcilier les philosophes grecs, stoïciens et épicuriens avec notre temps, jugeant que ceux-ci avaient trouvé l'essence même de la vie dans cette formule qui figure dans le *Second Faust* : « Le présent seul est notre bonheur. » Il n'est rien jusqu'aux excursions et surtout ascensions de Goethe qui ne prête matière à interprétation, car comme les Anciens, Goethe souhaite contempler le monde de haut, pour mieux l'admirer et en connaître la plénitude.

Comme tous les génies, Goethe est à la fois insaisissable et indéfinissable. Il aura tout su, tout compris, tout saisi au point qu'il est parfois difficile de le suivre dans ses métamorphoses successives et dans son monde en perpétuel changement, en constante mutation. Il se sera cherché continuellement et aura tenté de comprendre la marche du monde et comment l'homme peut la suivre sans trop en souffrir, en faisant appel à son expérience personnelle. Comme Chateaubriand, il se sera trouvé entre deux époques comme au confluent de deux fleuves, tentant de comprendre les révolutions qu'un tel bouleversement pouvait provoquer.

Goethe n'est en quelque sorte pas « achevé », et ne le sera jamais. Une telle personnalité, une telle œuvre, si éclectiques qu'elles donnent le vertige, n'ont pas fini d'intéresser les exégètes. Goethe est sans cesse à découvrir et à redécouvrir. On ne peut raconter sa vie et son œuvre d'une manière complète. Il est à lui seul un monument dont on n'a jamais fini de faire le tour.

Et comme un final qui nous éblouit, car il fait de Goethe un véritable voyant, un médium lucide, voici cet extrait de ses *Maximes et Réflexions*, livre de compilation rassemblant ses sentences les plus frappantes :

Je regarde comme le plus grand mal de notre siècle, qui ne laisse rien mûrir, cette avidité avec laquelle on dévore à l'instant tout ce qui paraît. On mange son blé en herbe. Rien ne peut assouvir cet appétit famélique qui ne met rien en réserve pour l'avenir. N'avons-nous pas des journaux pour toutes les heures du jour ? [...] Personne ne peut éprouver une joie, une peine, qui ne serve au passe-temps des autres. Et ainsi chaque nouvelle court de maison en maison, de ville en ville, de royaume en royaume, et enfin d'une partie du monde à une autre, avec une effrayante rapidité. Il n'est pas plus possible d'arrêter le mouvement moral du siècle que celui des machines à vapeur. L'agitation du commerce, la circulation du papier-monnaie, l'accroissement des dettes pour payer les dettes, voilà le milieu dans lequel vit aujourd'hui un jeune homme 8.

Aujourd'hui encore un tel texte ne peut que nous sidérer.

Goethe confirme bien que tout poète est prophète. En une époque

où la voiture, l'avion et le train n'existent pas, où l'effarante rapidité de la circulation des nouvelles et des idées commence tout juste à apparaître, il a l'intuition que le traitement de cette dernière ne peut être réalisé que superficiellement. Homme profond, Goethe s'afflige de cette course de l'humanité à la consommation sans frein et à l'irréflexion. Cette haute pensée le résume entièrement et fait toujours de Goethe notre contemporain capital, ainsi que Malraux le disait de Gide.

ANNEXES

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1749. 28 août : naissance de Johann Wolfgang Goethe à Francfort.
1750. Naissance de sa sœur Cornelia Friederike. Quatre autres enfants naîtront du couple Catharina Textor et Johann Caspar Goethe. Ils mourront en bas âge. Éducation de Goethe jusqu'en 1765, soit dans une école publique, soit sous la direction de précepteurs. Il apprend le grec, le latin, le français, l'anglais, l'hébreu. Il s'initie aussi à la danse, à l'équitation et à l'escrime. Il assiste à Francfort, ville impériale, au couronnement de Joseph II, comme roi des Romains. Premières amours avec Marguerite, la Gretchen de *Faust*.
1765. Goethe commence le droit à l'université de Leipzig. Il l'étudie pendant trois ans.
1770. Études de Goethe à l'université de Strasbourg. Amour passionnées pour l'Alsacienne Frédérique Brion qui habite Sessenheim.
1771. Goethe revient à Francfort en août avec le titre de docteur. Il devient auditeur et avocat stagiaire à la Chambre impériale de Francfort.
1772. En mai, Goethe se rend à Wetzlar où il devient avocat de plein droit.
1774. À la suite d'un amour déçu pour Charlotte Buff, il rédige et publie *Les Souffrances du jeune Werther* qui le rend célèbre dans le monde entier. Il est reconnu comme le chef de file du *Sturm und Drang*, mouvement préromantique de la nouvelle littérature allemande. Goethe est devenu un maître en poésie. C'est l'année de la composition du *Roi de Thulé*.
1775. Il prend à Weimar, où il habitera dorénavant, les fonctions de conseiller spécial et secret du duc Karl August de Saxe-Weimar. Cette même année, il tombe amoureux de Charlotte von Stein, une femme mariée, avec laquelle il entretiendra une longue correspondance.
1776. *Chansons de société*.
1779. *Iphigénie en Tauride*.
1780. Goethe est initié à la franc-maçonnerie en même temps que le duc de Saxe-Weimar.
1782. *Le Roi des Aulnes*.
1786. Voyage de deux ans en Italie qui va changer son tempérament et son comportement, lui faire abandonner plus ou moins le romantisme et l'orienter vers le classicisme et son caractère apaisant. Rédaction des *Élégies romaines*.
1788. Il devient en quelque sorte le premier ministre du duc de Saxe-Weimar. Cette même année il se lie avec Christiane Vulpius et vit maritalement avec elle.
1789. Naissance de son fils August le 25 décembre.

	Rédaction des <i>Épigrammes vénitiennes</i> . Publication de <i>La Métamorphose des plantes et autres écrits botaniques</i> .
1791.	Goethe est nommé directeur du théâtre de Weimar.
1792.	Goethe participe à la bataille de Valmy aux côtés du duc et des Prussiens.
1794.	Naissance d'une longue amitié avec Schiller, qui va durer onze années et se traduire par une abondante <i>Correspondance</i> . <i>Xénies</i> en collaboration avec Schiller.
1796.	Goethe achève le premier volume de Wilhelm Meister, <i>Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister</i> .
1798.	Tragédie : <i>Hermann et Dorothee</i> .
1805.	Mort de Schiller.
1806.	Goethe épouse Christiane Vulpius.
1807.	Bettina Brentano poursuit Goethe de ses assiduités épistolaires qui dureront quatre années.
1808.	Entrevue à Erfurt entre Goethe et Napoléon.
1809.	Publication des <i>Affinités électives</i> .
1810.	Publication du <i>Traité des couleurs</i> .
1812.	Rencontre entre Goethe et Beethoven à Töplitz.
1814.	Passion pour Marianne von Willemer.
1816.	Mort de Christiane Vulpius.
1819.	Publication du vaste poème <i>Divan occidental-oriental</i> .
1822.	À soixante-treize ans, Goethe veut épouser son ultime amour, Ulrike von Levetzow, âgée de vingt-deux ans. Refus de celle-ci.
1823.	Goethe commence la rédaction de ses souvenirs, <i>Vérité et Poésie</i> , et surtout entame avec Eckermann, son secrétaire, des <i>Conversations</i> qui seront publiées après sa mort.
1826.	Publication des <i>Années de voyage de Wilhelm Meister</i> .
1830.	Mort en Italie du fils de Goethe, August, qui laisse trois enfants sans père.
1832.	<i>22 mars</i> : mort de Goethe. Restent de nombreux poèmes et recueils de poésie, dont des lieder repris par nombre de musiciens qui perpétueront ainsi son œuvre et sa mémoire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ŒUVRES DE GOETHE

Je suis un familier d'une édition du XIX^e siècle en langue allemande des œuvres de Goethe qui provient sans doute de la bibliothèque de mon grand-père paternel, né en 1863, que j'ai connu. Il s'agit des *Goethe's Werke*, en caractères gothiques, en quinze tomes qui regroupent trente volumes, et qui ont été rassemblées par Gustav Wendt et publiées en 1881 aux Éditions Grote à Berlin. Bien entendu, d'autres découvertes d'écrits de Goethe ont été faites depuis. Mais cette édition, encore répertoriée par Google sur Internet, fait date parce qu'elle est une des premières qui ait réalisé un travail de classement thématique, fort précieux.

Les traductions françaises sont si innombrables que nous ne citons que les plus connues et les plus accessibles aujourd'hui en librairie :

Conversations de Goethe avec Eckermann, traduction de Jean Chuzeville, Gallimard, 1941 ; édition revue et présentée par Claude Roëls, Gallimard, 1988.

Correspondance de Bettina et de Goethe, traduction de Jean Triomphe, Gallimard, 1942, d'après le texte établi au XIX^e siècle par Rheinhold Steig et publié par Fritz Bergemann, lui-même auteur d'*Entretiens avec Goethe*.

Correspondance, 1794-1805, Goethe, Schiller, 2 tomes, traduction de Lucien Herr, Plon, 1923 ; édition revue, augmentée et présentée par Claude Roëls, Gallimard, 1994.

Divan occidental-oriental, traduction d'Henri Lichtenberger, Aubier-Montaigne, 1940.

Écrits autobiographiques, 1789-1815, « Annales », « Campagne de France », « Siègne de Mayence », « Entretien avec Napoléon », traduction de Jacques Porchat dans la seconde moitié du XIX^e siècle, révisée, complétée et annotée par Jacques le Rider, Bartillat, 2001.

Lettres choisies, traduction d'Adèle Fanta, Hachette, 1912 ; édition reprise sous le titre *1765-1832, Correspondance*, préfacée et remaniée par Claude Roëls, Les Presses d'aujourd'hui, 1982.

Romans, traductions de Blaise Briod et Bernard Groethusen, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1954.

Ses Mémoires et sa vie, Vérité et Poésie, traduction d'Henri Richelot (1863), 3 tomes, Le Signe, 1979.

Théâtre complet, traductions de Maurice Betz, Blaise Briod, Jacques Decour, Pierre Grappin, Éveline Henkel, Gérard de Nerval, Jacques Porchat, Armand Robin, Albert Stapfer, Jean Tardieu et Henri Thomas, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1988.

Trois contes et une nouvelle, traduction d'Alexandre Benzion et Pierre Leyris, préfacée par Jean-Yves Masson, José Corti, 1995.

Voyages en Suisse et en Italie, traduction de Jacques Porchat, Hachette, 1862.

Pour nous donner une idée de l'intérêt de Goethe pour les sciences :

Matériaux pour l'histoire de la théorie des couleurs, traduction de Maurice Elie, Presses universitaires du Mirail, 2003.

La Métamorphose des plantes et autres écrits botaniques, introduction et notes de Rudolf Steiner, textes choisis et présentés par Paul-Henri Bideau, traduction d'Henriette Bideau, Triades, 1999.

Le Traité des couleurs, traduction d'Henriette Bideau, Triades, 1988.

Les poésies de Goethe sont si nombreuses que nous n'en avons que des morceaux choisis publiés çà et là. L'édition la plus complète est très ancienne :

Poésies de Goethe, traduction d'Henri Blaze, Charpentier, 1863.

OUVRAGES EN FRANÇAIS SUR GOETHE

Les livres en français sur Goethe, dans la seconde moitié du XX^e siècle, ne sont pas si nombreux. L'homme est si complexe qu'il est très difficile de faire revivre sa vie.

Les deux plus récents sont :

Marie-Anne LESCOURRET, *Goethe, La fatalité poétique*, coll. Grandes Biographies, Flammarion, 1999.

C'est un ouvrage très fouillé où l'auteur joue autant sur les thèmes de la vie et l'œuvre de Goethe que sur leur chronologie. Le résultat donne une image contrastée et très complète de Goethe, aux dépens parfois, mais comment en faire le reproche à l'auteur qui a mené à bien un énorme et indispensable travail, d'une certaine clarté. L'auteur explique et interprète cette vie avec beaucoup de précision et de documentation, mais parfois les informations sont trop nombreuses, ce qui est inévitable si on souhaite embrasser une vie aussi longue à cette époque, et aussi universelle.

Francis CLAUDON, *Goethe, Essai de biographie*, Kimé, 2011.

L'auteur a eu la prudence de parler d'essai de biographie et non pas de biographie, ayant saisi que toute biographie de Goethe serait nécessairement incomplète, à moins de la développer sur plusieurs volumes. Il a tenté, non sans bonheur, de donner de Goethe ainsi que de son œuvre une image aussi exhaustive que possible. Bien sûr, il a dû faire l'impasse sur des passages de la vie de Goethe qui n'étaient pas forcément très importants. Son livre y gagne en clarté. Parfois le plan n'est pas très net, mais les informations sont de premier ordre.

On peut ajouter à ces deux études deux ouvrages plus petits et plus anciens mais qui apportent des renseignements précieux et des interprétations souvent originales :

Pierre GARNIER, *Goethe*, coll. Écrivains d'hier et d'aujourd'hui, Seghers, 1960.

Jeanne ANCELET-HUSTACHE, *Goethe*, coll. Écrivains de toujours, Le Seuil, 1976.

Jeanne Ancelet-Hustache a été en son temps une germaniste unanimement appréciée et reconnue. Elle a notamment traduit *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, Romano Guardini, théologien allemand, en dépit de la consonance de son nom, et Maître Eckart sur lequel elle a écrit un ouvrage au Seuil dans la collection Maîtres spirituels.

Ces deux petits ouvrages fort denses ont aussi l'avantage d'être remarquablement illustrés de portraits, de sites, de silhouettes de Lavater, de lieux, de domaines, de villes ou de demeures où a vécu Goethe, et de dessins de Goethe. Ce qui rend les textes en regard fort vivants et donne à l'ensemble des pages une touche d'ancienneté et d'authenticité.

Dans la première moitié du XXe siècle, d'éminents germanistes ont écrit sur Goethe des ouvrages presque tous capitaux, le contexte de rivalités entre l'Allemagne et la France faisant de Goethe une sorte de penseur européen au-dessus des conflits et attirant ainsi des biographes :

Marcel BRION, *Génie et destinée, Goethe*, Albin Michel, 1949.

Charles DU BOS, auquel le précédent livre est dédié, in memoriam, *Goethe*, Corrêa, 1949.

Edmond JALOUX, *Goethe*, Fayard, 1949.

Henri LOISEAU, *Goethe : l'homme, l'écrivain, le penseur*, Aubier, 1943, en pleine occupation allemande de la France.

Henri LICHTENBERGER, *Goethe*, Nouvelle Revue critique, 1939.

Jean-François ANGELLOZ, *Goethe*, Mercure de France, 1949.

On ne saurait passer sous silence, car il apporte de précieuses informations souvent inédites, le catalogue de l'exposition *Goethe 1749-1832*, organisée pour commémorer le centenaire de la mort de Goethe à la Bibliothèque nationale (Les Bibliothèques nationales, Paris, 1932). Il est richement illustré et sa documentation est remarquable par sa précision et son étendue.

Alfred Grosser, pour sa part, a établi une bibliographie de Goethe en France, pour le second centenaire de la naissance de l'écrivain, dans la revue *Études germaniques*, Éditions Klincksieck, 1949. Il a constaté dans *La Joie et la Mort, Bilan d'une vie* (Presses de la Renaissance, 2011) que Goethe à cette date avait été peu traduit en français.

Il est vrai qu'Alfred Grosser a été précédé dans cette contribution sur les biographies en français de Goethe par l'ouvrage de Fernand Baldensperger, *Goethe en France, Essai de littérature comparée*, Hachette, 1904. À noter que Baldensperger a introduit à l'université la notion de littérature comparée en 1910.

Il ne faut surtout pas omettre le site Gallica de la Bibliothèque nationale de France, et en particulier les traductions des œuvres de Goethe par Henri Richelot et Jacques Porchat, dans

la seconde moitié du XIXe siècle, qui font encore autorité aujourd'hui.

OUVRAGES EN ALLEMAND SUR GOETHE

Nous avons aussi puisé dans les biographies de Goethe en allemand qui sont évidemment fort nombreuses et qui ont parfois été traduites en français :

Friedrich GUNDOLF, *Goethe*, Éditions Georg Bondi, 1925, fort volume in-quarto de huit cents pages, que je pratique depuis longtemps et dont j'ignorais, avant de commencer la rédaction de mon ouvrage, qu'il avait été traduit en français par J. Chuzeville, Grasset, en plusieurs tomes entre 1932 et 1935.

Emil LUDWIG, *Goethe, Histoire d'un homme* (on remarquera que ce sous-titre reprend la définition que Napoléon donnait de Goethe : « Voilà un homme ! »), traduction d'Alexandre Vialatte, Victor Attinger, 3 tomes, 1929-1930. Certes Emil Ludwig est un polygraphe qui s'est également intéressé à Cléopâtre, à Michel-Ange et à Staline. Sa biographie est souvent approximative et rapide.

Justement parce qu'elle est empreinte d'idéologie marxiste, la biographie de Georg Lukács (qui finit par rallier Kádár, après avoir été le ministre de la Culture d'Imre Nagy, au moment de la révolte de Budapest en 1956), *Goethe et son époque*, parue en 1947, traduite en France deux ans plus tard (Nagel, 1949), peut contribuer à un débat fructueux sur la place de Goethe en son temps (*Goethe und seine Zeit* est le titre original de l'ouvrage de Lukács).

Notes

ENFANCE

1. *Correspondance de Bettina et de Goethe*, Gallimard, 1942.
2. Goethe, *Ses mémoires et sa vie, Vérité et Poésie*, 3 vol., Le Signe, 1979.
3. *Ibid.*
4. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, Les Presses d'aujourd'hui, 1982.
5. Goethe, *Vérité et Poésie*, *op. cit.*
6. *Ibid.*
7. Urworte, 1817, in *Zur Morphologie*, publié en 1820. Deutscher Klassiker Verlag, 1987.
8. Goethe, *Vérité et Poésie*, *op. cit.*

ADOLESCENCE

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. Lettre de Bettina à Goethe, 28 novembre 1810, *Correspondance de Bettina et de Goethe*, *op. cit.*
5. Goethe, *Vérité et Poésie*, *op. cit.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*

NAISSANCE DU POÈTE

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, Hachette, 1883.
11. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
12. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.

PREMIERS VOYAGES

1. Goethe, Lettre à Langer, 17 janvier 1769, *Approximations*, VII, Corrêa, 1937.
2. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
3. Goethe, *Faust*, dans *Théâtre complet*, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1988.
4. George Henry Lewes, *Life of Goethe*, Adamant Media, 2000.
5. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. Goethe, Lettre du 24 avril 1770 à son ami Johann Ludwig Hetzler, citée par Marcel Brion, *Goethe*, Albin Michel, 1949.
10. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. Goethe, *Œuvres, Mélanges*, Hachette, 1863.
17. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
18. *Ibid.* (Erwachte) Hachette, 1863.
19. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
20. *Ibid.*
21. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, op. cit.

NAISSANCE DU DRAMATURGE

1. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
2. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
3. *Conversation de Goethe avec Eckermann*, Gallimard, 1988.

4. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
5. Gérard de Nerval dans *La Bohème Galante* (1852), Nouvelle Édition, 1861, Éditeur Michel Lévy.

FAUST EN SUISSE

1. *Lettres inédites de Goethe*, publiées par Kestner, 1855.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
7. Lettre de Schönberg à Gertenberg, 12 octobre 1773, citée par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
8. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
9. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, op. cit.
10. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
11. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, op. cit.
12. Goethe, *Faust*, op. cit.
13. Goethe, Lettre à la comtesse Augusta zu Stolberg, Francfort, 13 février 1775, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
14. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.

UN MINISTRE AMOUREUX

1. Goethe, « Weimar, premier lustre », dans *Vérité et Poésie*, op. cit.
2. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
3. Goethe, « Weimar, premier lustre », op. cit.
4. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
5. Goethe, Lettre à Johanna Fahlmer, Weimar, 14 février 1776, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
6. Goethe, « Weimar, premier lustre », op. cit.
7. Goethe, *Lettres à Mme de Stein*, Stock, 1928.
8. Goethe, « Weimar, premier lustre », op. cit.
9. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, op. cit.
10. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
11. Goethe, poème traduit par Anna Griève, *Le Processus d'individualisation chez Goethe*, site de l'association Adéquation, 2008.
12. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
13. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, op. cit.
14. Goethe, « Weimar, premier lustre », op. cit.
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.

18. Goethe, « Weimar, premier lustre », *op. cit.*
19. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
20. Goethe, « Weimar, premier lustre », *op. cit.*
21. *Ibid.*
22. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*

LE FRANC-MAÇON

1. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, *op. cit.*
2. Goethe, « Weimar, premier lustre », *op. cit.*
3. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
4. Goethe, *Vérité et Poésie*, *op. cit.*
5. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, *op. cit.*
6. Goethe, *Voyages en Suisse et en Italie*, Hachette, 1862.
7. Goethe, « Weimar, second lustre », dans *Vérité et Poésie*, *op. cit.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*

LE POLITIQUE ET L'ÉCRIVAIN

1. *Ibid.*
2. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
3. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, *op. cit.*
4. Goethe, « Weimar, second lustre », *op. cit.*
5. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
6. Goethe, « Weimar, seconde lustre », *op. cit.*
7. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, *op. cit.*
8. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
9. Goethe, « Weimar, second lustre », *op. cit.*

ITALIEN ET PÈRE

1. Goethe, *Voyages en Suisse et en Italie*, *op. cit.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1954.
5. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
6. Goethe, *Voyages en Suisse et en Italie*, *op. cit.*
7. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
8. *Ibid.*
9. Goethe, *Élégie romaine, I*, dans *Œuvres, Poésies diverses*, *op. cit.*

10. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
11. Goethe, *Élégie romaine*, II, op. cit.
12. Goethe, *Élégie romaine*, IV, op. cit.
13. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
14. *Ibid.*

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

1. Goethe, « Campagne de France », dans *Écrits autobiographiques, 1789-1815*, Bartillat, 2001.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, « Siègne de Mayence ».
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
10. Lettre du 26 décembre 1796, citée par Anne-Marie Lescourret, *Goethe*, Flammarion, 1999.

SCHILLER

1. Goethe, *Écrits autobiographiques...*, op. cit.
2. *Ibid.*
3. Schiller à Goethe, Iéna, 30 août 1794, dans *Correspondance 1794-1805*, Gallimard, 1994.
4. *Ibid.*
5. Goethe à Schiller, Iéna, 9 mars 1802, après la lecture de *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI* par Jean-Louis Soulavie, Treuttel et Wurtz, 1801.
6. *Ibid.*
7. Goethe à Schiller, Weimar, entre le 8 et le 19 octobre 1794, *Correspondance, 1794-1805*, op. cit.
8. *Ibid.*, Schiller à Goethe, Iéna, 28 octobre 1794.
9. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 9 juillet 1796.
10. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 16 mai 1795.
11. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Karlovy Vary, 29 juillet 1795.
12. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Eisenach, 13 octobre 1795.
13. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 21 novembre 1795.
14. *Ibid.*, Schiller à Goethe, Iéna, 29 décembre 1795.
15. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 29 juin 1796.
16. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 23 juillet 1796.
17. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 30 juillet 1796.

18. *Ibid.*, Schiller à Goethe, Iéna, 6 décembre 1796.
19. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 7 décembre 1796.
20. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Leipzig, 1^{er} juillet 1797.
21. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 26 avril 1797.
22. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 17 mai 1797.
23. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
24. Goethe à Schiller, Weimar, 25 et 26 septembre 1797, *Correspondance*, 1794-1805, *op. cit.*
25. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 6 janvier 1797.
26. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 31 janvier 1798.
27. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 16 mai 1798.
28. Goethe, *Théâtre complet*, *op. cit.*
29. Schiller à Goethe, Iéna, 18 mai 1798, *Correspondance*, 1794-1805, *op. cit.*
30. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 21 septembre 1798.

IÉNA

1. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Pymont, 9 juillet 1799.
2. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 16 octobre 1799.
3. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 3 ou 4 avril 1801.
4. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
5. Goethe à Schiller, Iéna, 9 mars 1802, *Correspondance*, 1794-1805, *op. cit.*
6. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Iéna, 16 mars 1802.
7. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 13 décembre 1803.
8. *Ibid.*, Goethe à Schiller, Weimar, 21 décembre 1803.
9. Goethe, *Écrits autobiographiques...*, *op. cit.*
10. *Ibid.*
11. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, *op. cit.*
12. Goethe, *Vérité et Poésie*, *op. cit.*
13. Goethe, *Écrits autobiographiques...*, *op. cit.*
14. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. Joël Schmidt, *Heinrich von Kleist*, Julliard, 1995.
18. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES

1. *Ibid.*
2. Goethe, *Écrits autobiographiques...*, *op. cit.*
3. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*
4. Goethe, *Entretiens avec le chancelier F. de Müller*, Delamain,

Boutelleau, 1930.

5. *Ibid.*

6. Collectif, *Poésies allemandes*, traduction de Gérard de Nerval, 1830.

7. Goethe, *Écrits autobiographiques...*, *op. cit.*

8. *Ibid.*

9. Goethe, *Vérité et Poésie*, *op. cit.*

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. *Correspondance de Bettina et de Goethe*, *op. cit.*

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*

27. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*

30. *Ibid.*

SOIXANTE-DIX ANS

1. Goethe, *Écrits autobiographiques...*, *op. cit.*

2. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, *op. cit.*

3. *Ibid.*

4. Goethe, *Écrits autobiographiques...*, *op. cit.*

5. *Ibid.*

6. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, *op. cit.*

7. *Ibid.*

8. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, *op. cit.*

9. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, *op. cit.*

10. *Ibid.*

11. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, *op. cit.*

12. Bernard von Brentano, *Goethe und Marianne von Willemer*, Zurich, Classen, 1945.

1. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
2. *Ibid.*
3. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. Victor Cousin, *Fragments et souvenirs littéraires*, Cherbatliez éditeur, 1857.
7. Ulrike von Levetzow, *Souvenirs*, Corrêa, 1931, cité par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
8. *Ibid.*
9. Goethe, *Approximations*, op. cit.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*

LA MORT DE CHARLOTTE

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
4. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
5. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
11. *Ibid.*
12. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
13. René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, tome II, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1950.
14. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
15. Jean-Jacques Ampère, *Le Globe* du 31 juillet 1827.

16. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
17. *Ibid.*
18. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

1. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
2. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. Goethe, *Vérité et Poésie*, op. cit.
8. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*
11. Goethe, 1765-1832, *Correspondance*, op. cit.
12. *Ibid.*
13. Georges Cuvier, *Annales des sciences naturelles*, février 1831.
14. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
15. Goethe, *Œuvres, Poésies diverses*, op. cit.

UNE MORT DOUCE

1. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, op. cit.
2. *Ibid.*
3. Discours de Müller aux obsèques de Goethe, dans *Goethe, ses mémoires et sa vie*, Hachette, 1863.
4. Goethe, Lettre écrite le 10 février 1832, citée par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
5. Cité par Marcel Brion, *Goethe*, op. cit.
6. Jean-Jacques Ampère, *Voyage et poésie*, Didier et Cie, 1858.
7. Heinrich Heine, *De l'Allemagne*, Michel Lévy, 1855.
8. Goethe, *Maximes et Réflexions*, W.S., 1842.

© Éditions Gallimard, 2014.

Couverture : J. H. W. Tischbein, Goethe dans la campagne romaine (détail). Photo © La Collection / Arthotek.

Moritz von Schwind, Le roi des Aulnes, 1860 (détail). Galerie Schack, Munich. Photo © akg-images.

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

© Éditions Gallimard, 2014.

Goethe

par Joël Schmidt

■ « Que chacun cherche à être utile à lui-même et aux autres. »

De sa naissance à la veille de sa mort, Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832) n'a cessé d'écrire. L'édition complète de ses œuvres compte cent cinquante volumes. Comme d'aucuns l'affirment, point de vie où l'œuvre à réaliser ait tenu rôle plus capital. Romans, poèmes épiques, œuvres scientifiques, livrets d'opéra, dessins, théories de l'art, pièces de théâtre, Goethe s'essaie à tous les genres. Sa soif d'expériences est insatiable : biologie, zoologie, ostéologie, optique, géologie. Grand administrateur et homme d'État, amoureux infatigable, l'auteur des *Souffrances du jeune Werther*, de *Faust*, des *Affinités électives* mais aussi d'un fameux *Traité des couleurs* nous est ici dévoilé dans sa vie la plus quotidienne, dépoussiérée, dégagée de toutes ses légendes.

Cette édition électronique du livre *Goethe* de Joël Schmidt
a été réalisée le 26 février 2014 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070452354 - Numéro d'édition : 250718).

Code Sodis : N55049 - ISBN : 9782072486777.

Numéro d'édition : 250719.

Ce document numérique a été réalisé par [Aps Chromostyle](#)

Table of Contents

Titre	
L'auteur	
Enfance	
Adolescence	
Naissance du poète	
Premiers voyages	
Naissance du dramaturge	
Faust en Suisse	
Un ministre amoureux	
Le franc-maçon	
Le politique et l'écrivain	
Italien et père	
La Révolution française	
Schiller	
Iéna	
Les Affinités électives	
Soixante-dix ans	
Eckermann	
La mort de Charlotte	
L'art d'être grand-père	
Une mort douce	
Annexes	
Repères chronologiques	
Références bibliographiques	
Notes	
Copyright	
Présentation	
Achevé de numériser	